

QUE SAIS-JE ?

*Les 100 mots  
du marxisme*

GÉRARD DUMÉNIL, MICHAËL LÖWY,  
EMMANUEL RENAULT

*4<sup>e</sup> mille*



## PRÉFACE

*Bien qu'il ait refusé le terme de son vivant, le marxisme est d'abord la pensée de Marx (1818-1883) – pensée d'une richesse proprement extraordinaire, en constante évolution et, finalement, laissée inachevée<sup>1</sup>. Mais ce que le marxisme doit à Marx est indissociable de ce qu'il doit à Engels (1820-1895), le coauteur d'ouvrages aussi célèbres que L'Idéologie allemande (1845-1846) et Le Manifeste du parti communiste (1848), et l'éditeur posthume des volumes 2 et 3 du Capital. Après leur mort, leurs idées furent développées dans des directions très diverses par des penseurs et des courants politiques se réclamant de leur héritage – c'est l'ensemble de ces développements que l'on appelle aujourd'hui « marxisme ». L'appellation est souvent sujette à controverse : est-il justifié de considérer telle ou telle analyse ou position comme marxiste ? Est-il légitime que tel ou tel se revendique lui-même comme marxiste ? Ce n'est pas à nous de décider « qui est marxiste » et qui ne l'est pas ! Notre objectif n'est pas non plus de codifier le vocabulaire marxiste, d'en fournir une version « politiquement » correcte ou « scientifiquement » exacte, mais de proposer une introduction à quelques-unes des notions les plus importantes du marxisme<sup>2</sup>.*

1. Nous proposons une introduction à cette pensée dans G. Duménil, M. Löwy, E. Renault, *Lire Marx*, Paris, PUF, 2009.

2. Comme toute sélection, la nôtre comporte une part de subjectivité et d'arbitraire. Elle pourra être complétée et approfondie par la lecture de dictionnaires encyclopédiques du marxisme. Voir tout particulièrement G. Labica et G. Bensussan (dir.), *Dictionnaire critique du marxisme*, Paris, PUF, 1985<sup>2</sup>, et W. Haug (dir.), *Historisch-Kritisches Wörterbuch des Marxismus* de Hamburg, Berlin, Argument Verlag, 1994. Les termes économiques renvoient généralement à de vastes ensembles de travaux dont n'émerge pas de véritable consensus. Il en

ISBN 978-2-13-057233-6

Dépôt légal — 1<sup>re</sup> édition : 2009, octobre  
1<sup>re</sup> édition, 2<sup>e</sup> tirage : 2010, août

© Presses Universitaires de France, 2009  
6, avenue Reille, 75014 Paris

Précisons donc que c'est plutôt « des marxismes » (de Lukács à Antonio Gramsci, d'Henri Lefebvre à Theodor W. Adorno, de Walter Benjamin à Ernesto Che Guevara, etc.) que « du marxisme » qu'il s'agira ici. La source de diversité tient principalement à l'histoire du mouvement ouvrier et des luttes anticapitalistes. Marx fut l'un des dirigeants de la I<sup>re</sup> Internationale (fondée en 1864), et son œuvre constituait déjà la référence centrale de la II<sup>e</sup> Internationale (fondée en 1889, à l'initiative d'Engels notamment). La victoire de la révolution bolchevique en Russie (1917) ouvrit une nouvelle ère. Le mouvement ouvrier se divisa de nouveau alors que chacune des composantes se réclamait de Marx. Naquit ainsi ce qui allait s'appeler le « marxisme-léninisme », un corps de doctrines où la rigueur marxiste finirait par se transformer en instrument d'oppression par la main de fer de Staline. Qu'on le veuille ou non, et quelle qu'ait été sa signification historique, ce marxisme en est aussi un. Mais en parallèle se développait sa critique, celle des opposants à ce régime, notamment derrière la figure de Trotsky. La révolution l'emporta ensuite en Chine en 1949, et la « querelle sino-soviétique » révéla de nouvelles interprétations tout en ouvrant de nouvelles voies. Vinrent alors les réformes après la mort de Mao Zedong en 1976, puis les ambiguïtés des directions actuelles. Entre-temps, la révolution cubaine, différentes expériences socialistes en Afrique et le mouvement tiers-mondiste avaient achevé de briser l'eurocentrisme du marxisme des fondateurs et suscité de profonds renouvellements.

La diversité des marxismes renvoie également aux multiples facettes du marxisme comme théorie des sociétés. Philosophes, politologues, sociologues, historiens, économistes... y

va ainsi de thèmes comme le problème de la « transformation », la « tendance à la baisse du taux de profit », ou les « schémas de reproduction », etc. Il est difficile de donner « une » référence. La démarche la plus appropriée consiste à se reporter à des dictionnaires économiques encyclopédiques, comme le *New Palgrave Dictionary of Economics*, auquel on peut accéder sur Internet.

trouvent tous matière à nourrir leurs recherches. Pour les intellectuels qui revendiquent une inspiration marxiste dans ces différents domaines, la relation aux marxismes qu'ont institutionnalisés les régimes établis au nom du marxisme a toujours été difficile, entre soumission, doute et contestation, mais sans que s'interrompe la démarche.

La plupart des articles s'efforcent de rendre compte de l'imbrication des enjeux politiques, économiques et philosophiques des notions considérées, tout en montrant comment elles furent mobilisées dans les débats. Cependant, compte tenu du caractère technique de certains écrits de Marx et Engels, il arrive aussi qu'un article privilégie une approche disciplinaire. Les notions plus directement philosophiques ont été traitées par Emmanuel Renault ; économiques, par Gérard Duménil ; et politiques, par Michael Löwy.

L'héritage des marxismes et les différentes formes du marxisme contemporain, avec ses personnalités, ses revues et ses livres, ses congrès et conférences, avec ses Écoles nationales et ses discussions internationales, sont au cœur de ce livre. À des degrés et sous des formes diverses, cet héritage inspire la plupart des contestations radicales de l'ordre capitaliste. Puisque la publication de ce « Que sais-je ? » coïncide avec un regain d'intérêt pour la pensée de Marx, dans le contexte de la nouvelle crise majeure dans laquelle le capitalisme est entré en 2007, espérons que ces articles inciteront leurs lecteurs à se référer aux grandes œuvres de la tradition et aux positions actuelles du marxisme.

## ABSTRACTION

L'originalité de Marx est d'avoir employé la notion d'abstraction non pas seulement dans le domaine de la théorie de la connaissance, qui est son domaine habituel de pertinence, mais aussi dans celui de la théorie sociale, en forgeant le concept d'abstraction réelle.

Dans le domaine de la théorie de la connaissance, la notion d'abstraction se voit attribuer une valeur tantôt négative, tantôt positive. Dans le cadre de sa critique de Hegel, le jeune Marx reproche souvent à la démarche spéculative de se limiter aux abstractions logiques et de les faire *passer* pour le concret. La critique de l'abstraction s'inscrit alors dans le cadre d'une critique de la pensée aliénée (voir *Aliénation*). Plus tard, dans l'introduction des *Fondements de la critique de l'économie politique* (1857-1858), l'abstraction se voit conférer une fonction beaucoup plus positive. Marx y souligne que la pensée doit partir d'abstractions pour s'appropriier le monde et le reproduire sous forme de « concret de pensée »<sup>\*1</sup>. Mais il ajoute également deux précisions : *a*) il ne faut jamais oublier que le point de départ réel de la pensée est l'intuition du monde réel et non les catégories abstraites ; *b*) les abstractions dont doit partir l'économie politique sont des abstractions historiquement déterminées (voir *Méthode*).

Dans *Le Capital*, la notion d'abstraction est investie dans de nouveaux domaines : ceux de la théorie sociale et de la critique sociale. En soulignant que la valeur d'échange (voir *Marchandise*) fait abstraction des différentes qualités utiles des marchandises, et en suggérant qu'elle est le résultat d'un processus visant à réduire le travail humain concret à du travail abstrait (voir *Travail*), Marx esquisse le thème d'une vie sociale soumise à des abstractions réelles.

1. L'astérisque \* placé à la droite d'un mot dans le texte signifie que ce terme fait l'objet d'une entrée propre. Ils sont placés après le mot qu'il convient de chercher selon l'ordre alphabétique. Par exemple *Mode\** de production ; *Composition\** du capital.

La dialectique\* du concret et de l'abstrait a trouvé de nombreux prolongements au sein du marxisme. La définition du concret comme totalité de déterminations fonde la dénonciation des analyses « unilatérales » des situations historiques, sociales ou politiques, et un auteur comme le philosophe tchèque Karel Kosik a interprété la philosophie\* de Marx dans la perspective d'une « dialectique du concret ». La notion d'abstraction a joué un rôle important aussi bien à travers l'idée d'un passage de l'abstrait au concret de pensée chez Louis Althusser, qu'à travers l'idée d'abstraction déterminée dans l'école de Galvano Della Volpe. L'interprétation du *Capital* en termes d'abstraction réelle fut quant à elle principalement développée dans le cadre de l'École de Francfort.

#### ACCUMULATION

Une partie de la plus-value\* peut être épargnée par le capitaliste et ajoutée à son capital\*. Elle est accumulée. Ce capital reprend son activité sur une plus grande échelle, selon ce que Marx appelle une « reproduction\* élargie ».

À la fin du livre I du *Capital*, Marx consacre une longue étude aux effets de l'accumulation sur l'emploi et le chômage. Le capital accru dans l'accumulation tend à augmenter l'emploi, mais dans une mesure qui dépend des variations de la composition\* du capital, c'est-à-dire de la proportion dans laquelle le nouveau capital se divise en capital constant et capital variable, ce dernier étant seul source directe d'emploi. En ne considérant du capital constant que les machines, pour simplifier, on peut assimiler la hausse de la composition du capital à la *mécanisation* de la production. Les capitalistes substituent des machines aux travailleurs, et le capital peut donc s'accumuler en accroissant proportionnellement moins l'emploi.

La hausse de la composition du capital retarde le point où une accumulation soutenue conduirait l'emploi aux limites de la population disponible, créant une tendance à la hausse du pouvoir d'achat du salaire. Marx appelle une telle situation de plein-emploi : « suraccumulation du capital » (voir Crise), soit trop de capital par rapport à la population disponible pour être employée. Cette situation peut être évitée ou retardée grâce à la hausse de la composition du capital. Se trouve créée et reproduite une masse de chômeurs, l'« armée industrielle de réserve ». Ce mécanisme met entre les mains de la classe capitaliste un instrument lui assurant le contrôle du salaire, la limitation de sa hausse, voire sa réduction. Cette dernière propriété a fait parler de « paupérisation » (absolue ou relative). Les formulations de Marx sur ce thème de l'évolution à long terme du pouvoir d'achat des travailleurs restent, cependant, assez ambiguës (voir Salaire).

Dans cette analyse, Marx réfute les thèses de l'économie dominante de son temps, concernant ce qu'il était convenu d'appeler la « loi de la population ». Bien que leurs raisonnements diffèrent sensiblement, des économistes comme Thomas Malthus et David Ricardo plaçaient la responsabilité du chômage et de la misère des travailleurs sur la classe ouvrière, dont le rythme de reproduction était, ou pouvait devenir dans certaines phases, excessif par rapport aux capacités de l'accumulation. Dans sa « loi de l'accumulation capitaliste », Marx montre l'existence du procédé ci-dessus, donnant aux capitalistes la maîtrise de la disponibilité du travail.

Ces mécanismes entretiennent des rapports importants avec deux analyses présentes au livre III du *Capital*, l'étude du cycle industriel (dont les crises sont une phase) et celle de la tendance à la baisse du taux de profit (voir Tendance). Marx n'ayant publié de son vivant que le livre I, on comprend que cette mise en relation n'est pas réalisée soigneusement. Concernant la crise, Marx montre assez bien, au livre I, que les phases d'accélération conduisent au heurt de

l'emploi sur les limites de la population disponible ; l'armée industrielle de réserve se recrée dans la crise ; et la correction par la hausse de la composition organique survient dans la nouvelle phase d'accumulation après la crise. Par contre, l'effet de la hausse de la composition du capital sur le taux de profit n'est pas considéré au livre I.

Le livre I du *Capital* se termine sur l'étude de la phase d'« accumulation primitive » (ou prétendue telle) du capital. Marx y montre comment l'accumulation du capital en Angleterre a été originellement permise par l'expropriation de paysans propriétaires, la vente de terres « communes » dont l'usage (ramassage du bois, pacquage...) permettait la survie de la population, et la mise en place de clôtures (*enclosures*). Cette violence sociale redoutable réduisit de large fractions de la population à la misère et à la condition de prolétaires\*, c'est-à-dire d'individus n'ayant d'autre option que la vente de leur force de travail (voir Plus-value).

## ALIÉNATION

Le concept d'aliénation (*Entfremdung* ou *Enttäusserung* en allemand) fait partie de ceux qui doivent au marxisme leur célébrité philosophique. Marx a été le premier à donner un rôle véritablement central à ce concept : il ne se trouve que rarement sous la plume de Hegel et Ludwig Feuerbach (que l'on considère pourtant souvent comme ses inventeurs). Chez Marx, la notion d'aliénation désigne : a) une *séparation* (séparation de l'homme avec sa nature, séparation du travailleur d'avec ses produits) ; b) une *inversion* (inversion des rapports de l'homme et de Dieu, de la vie sociale et de la vie politique, de l'activité humaine et des rapports économiques) ; et c) une *oppression* du sujet par l'objet (soumission des hommes aux représentations religieuses, domination de la vie sociale par l'État, oppression des travailleurs par le capital). Ces différents éléments renvoient à

différentes sources. De Feuerbach, Marx retient la conception de l'aliénation religieuse comme dépossession de son propre « être générique »\* et devenir étranger de l'homme à soi-même. De Bruno Bauer, il retient la conception de l'aliénation religieuse comme oppression de l'homme par son propre produit (Dieu). De Moses Hess, il retient la conception de l'aliénation dans l'argent comme inversion du rapport du moyen et de la fin.

Le concept d'aliénation a surtout été employé par Marx dans sa période de jeunesse. Dans la *Critique du droit politique hégélien* (1843), les *Annales franco-allemandes* (printemps 1844) et les *Manuscrits de 1844*, il permet de développer et d'articuler les unes aux autres différentes critiques\* : une critique de la philosophie\*, une critique de la religion\*, une critique de la politique\* et une critique du travail\*. Marx interprète la religion comme une manière pour les hommes de prendre conscience de leurs perfections collectives tout en s'en dépossédant et en s'imposant une soumission inhumaine. Et il considère que les illusions religieuses se reproduisent dans la pensée philosophique spéculative qui constitue elle aussi une forme de pensée aliénée. Marx interprète également l'émancipation\* politique dont la Révolution française est l'origine comme une forme d'aliénation politique au sens où elle prétend affirmer la liberté des hommes sous la seule forme de la citoyenneté, c'est-à-dire sous la forme d'une participation à un État qui reste séparé de la vie sociale réelle et qui continue de la dominer de l'extérieur. L'originalité principale de Marx consiste à soutenir que la source des aliénations religieuse, philosophique et politique doit être cherchée dans une aliénation sociale. C'est cette dernière que Marx décrit au moyen du concept de travail aliéné, concept désignant les rapports séparés, inversés et antagonistes entre le travailleur d'une part, et le produit de son activité, son activité elle-même, la nature extérieure, les autres hommes, et finalement, sa propre nature d'autre part.

Dans le marxisme, l'attitude la plus fréquente a été de concevoir les différents éléments de la pensée de Marx (y

compris *Le Capital*) comme une critique de l'aliénation dans le cadre d'un projet de réappropriation collective de la vie sociale. Mais certains auteurs, comme Louis Althusser, ont cherché à montrer que l'idée d'aliénation est solidaire d'un *humanisme*\* qui est dénoncé dès *L'Idéologie allemande* (1846) et qu'elle ne joue plus de fonction décisive chez le Marx de la maturité.

## ANTICAPITALISME

L'anticapitalisme ne commence pas avec Marx. Les critiques du pouvoir du capital n'ont pas manqué, notamment parmi les romantiques. Marx s'en est largement inspiré, mais il a donné à cette critique un caractère beaucoup plus systématique.

L'indignation morale contre les infamies du capitalisme éclate dans toutes les pages du *Capital*. Elle concerne non seulement la période d'accumulation\* primitive du capital et les siècles de la brutale conquête et colonisation des pays périphériques – qui se caractérise par des crimes et massacres inouïs –, mais le fonctionnement moderne « ordinaire » du système.

L'anticapitalisme de Marx s'organise autour de cinq thèmes fondamentaux : l'injustice de l'exploitation (voir Plus-value), la perte de liberté par l'aliénation\*, la quantification vénale, l'irrationalité, la barbarie moderne. Toutes ces critiques sont liées : elles se font mutuellement écho, elles se présupposent réciproquement, elles sont articulées dans une *vision anticapitaliste d'ensemble*, qui est l'un des traits distinctifs de la réflexion de Marx comme penseur communiste\*. Sa critique se situe du point de vue des classes\* exploitées par le capital, mais elle a une portée humaniste\* universelle, par le refus d'un système qui réduit toutes les valeurs à la seule valeur d'échange, et toutes les formes de vie à des marchandises\*.

Certes, Marx n'ignorait pas que le capitalisme est porteur de progrès\* historique, notamment par le développement exponentiel des forces productives (voir Mode de production), créant ainsi les conditions matérielles pour une société nouvelle, libre et solidaire. Mais, en même temps, il le considérait comme une force de *régression sociale*, dans la mesure où il « fait de chaque progrès économique une calamité publique » (*Le Capital*).

Au début du XXI<sup>e</sup> siècle, l'anticapitalisme – puisant dans le marxisme, mais aussi dans d'autres formes de pensée critique – est un dénominateur commun et un signe de ralliement au sein de la gauche radicale, notamment en France et en Europe.

## APPROPRIATION

Chez Marx, l'idée d'appropriation est initialement liée à la philosophie de l'aliénation\* : appropriation signifie alors dépassement. Mais dans *Le Capital*, l'appropriation désignera l'expropriation des expropriateurs.

Comme l'explique l'entrée « aliénation », le concept d'aliénation, tel qu'il est formulé dans les *Manuscrits de 1844*, désigne une dépossession de soi qui répond à un certain type de rapport entre l'activité humaine et ses conditions objectives. Marx considère en effet que les hommes ne peuvent développer leurs forces essentielles que s'ils trouvent dans le monde extérieur des moyens de satisfaire leurs intérêts fondamentaux. Il en résulte que les hommes sont toujours engagés dans une activité d'appropriation du monde extérieur, notamment par le travail\*. Inversement, si le monde extérieur cesse de leur apparaître comme une sorte de prolongement naturel de leur propre nature\*, ils se trouvent dépossédés de celle-ci.

Il en résulte que la contrepartie de la critique de l'aliénation est un projet de réappropriation de sa propre nature et

de toutes les conditions permettant d'en développer les aspects essentiels. C'est précisément comme un dépassement de l'ensemble des aliénations, d'une réappropriation de l'« être générique »\* et de ses conditions objectives que les *Manuscrits de 1844* définissent le communisme\*. Tout l'effort de Marx consiste alors à montrer que le communisme exige la négation de la propriété privée non pas seulement pour assurer un partage plus juste des richesses, mais parce qu'elle est l'origine des différentes formes d'aliénation : le projet communiste est celui d'une réappropriation collective de l'ensemble des dimensions de l'existence humaine.

À l'époque de la maturité de Marx (après 1845), le communisme cesse d'être défini par le couple aliénation/réappropriation, mais l'idée d'appropriation n'en continue pas moins de remplir une fonction décisive. Dans le chapitre final du *Capital*, la tendance historique de la production capitaliste est présentée comme un mouvement d'expropriation d'un nombre toujours plus grand d'individus de la propriété individuelle, de sorte qu'il ne reste plus qu'à exproprier les expropriateurs pour se réapproprier collectivement les moyens de production et d'échange. Réappropriation des richesses, mais aussi des institutions et des différentes modalités de la vie collective : cela reste aujourd'hui encore un mot d'ordre bien au-delà du marxisme.

#### ARGENT, MONNAIE

Dans l'œuvre de Marx, les termes « argent » et « monnaie » doivent être considérés comme synonymes, sauf dans l'usage de « monnaie » désignant une devise particulière, comme le dollar.

Dans *Le Capital*, l'introduction de l'argent provient d'une élaboration de la théorie de la marchandise\* et de l'échange. Marx procède d'une manière descriptive en référence à des sociétés de producteurs, antérieures au mode\*

de production capitaliste, où les agents produisent d'abord en vue de la satisfaction de leurs propres besoins, puis partiellement en vue de l'échange. Lorsque ces échanges se répètent de manière permanente, la perspective de l'échange modifie les conditions de production : les « produits deviennent marchandises » selon une formule de Marx. Avec cette répétition, certaines marchandises sont utilisées comme références dans la négociation des prix et la réalisation des échanges, typiquement une marchandise fréquemment échangée. Une telle marchandise fait fonction d'« équivalent général », en ce sens que la valeur des marchandises est exprimée en quantité de cette marchandise particulière et permet ainsi à des marchandises diverses d'être jugées équivalentes du point de vue de leur valeur.

Une marchandise peut finalement se détacher des autres, en vertu de propriétés spécifiques (divisibilité, conservation), comme l'or. Elle devient *argent* ou *monnaie*. Elle sert à estimer les valeurs, que la transaction soit réalisée ou non. Elle permet la séparation de l'achat et la vente (par opposition à l'échange immédiat de deux marchandises). Elle peut être conservée (thésaurisée)...

#### AUTO-ÉMANCIPATION

Résumant en une phrase sa conception de la lutte politique, Marx écrivait, dans le Préambule des Statuts de la I<sup>re</sup> Internationale (1864) : « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. »

L'idée de l'auto-émancipation prolétarienne était déjà apparue dans certains écrits de Flora Tristan et dans la gauche du mouvement chartiste en Angleterre. Mais c'est dans les écrits de Marx et Engels qu'elle va trouver sa formulation la plus convaincante, notamment à partir de *L'Idéologie allemande* (1846), où elle apparaît comme la traduction politique de la *philosophie\* de la praxis* (voir Pratique). Pour

Marx et Engels, ce n'est que par sa propre *praxis* révolutionnaire (voir Pratique), par son expérience dans l'action, par son apprentissage pratique, par son auto-éducation dans le combat, que la classe *subversive* (*stürzende*), c'est-à-dire le prolétariat\*, peut non seulement briser le pouvoir des classes dominantes, mais se transformer elle-même, se débarrasser du vieux fatras qui pèse sur les consciences, pour devenir une collectivité d'« êtres humains nouveaux » pouvant fonder une société sans classes\* et sans domination. En d'autres termes : la révolution ne peut prendre que la forme d'une auto-émancipation des classes opprimées.

C'est dans cet esprit que Marx et Engels définissent le mouvement prolétarien, dans le *Manifeste du parti communiste* (1848), comme « le mouvement autonome de l'immense majorité dans l'intérêt de l'immense majorité ».

L'idée-force, profondément démocratique, de l'auto-émancipation révolutionnaire des opprimés a été abandonnée en cours de route par les deux principaux courants du mouvement ouvrier du XX<sup>e</sup> siècle, la social-démocratie et le communisme de facture stalinienne ; elle n'a pas moins nourri des courants hérétiques et dissidents, depuis Rosa Luxemburg jusqu'aux Zapatistes du Chiapas, en passant par Ernest Mandel ou le groupe « Socialisme ou Barbarie ».

## AUTOGESTION

Dans *Le Capital*, livre III, Marx définit le socialisme (voir Communisme) comme une société dans laquelle « les producteurs associés règlent rationnellement leurs échanges avec la nature ». L'autogestion est donc un aspect essentiel du socialisme : ce sont les producteurs, les travailleurs, les individus associés qui gèrent eux-mêmes leur activité économique, sociale ou politique. Mais le concept s'applique aussi à des luttes dans le cadre de la société capitaliste : l'autogestion des grèves et luttes sociales, le contrôle ouvrier sur les

usines, l'appropriation d'entreprises par leurs travailleurs qui en assurent le fonctionnement.

Les mouvements pour l'autogestion ne s'inspirent pas seulement de Marx, mais aussi des idées libertaires (Pierre-Joseph Proudhon), et du syndicalisme révolutionnaire. L'expérience yougoslave d'autogestion après 1948 a duré plusieurs décennies ; elle a permis aux travailleurs de contrôler la gestion des entreprises. Ses limites ont été imputées au caractère peu démocratique du pouvoir politique, et à l'emprise du marché sur les échanges économiques.

En France, un courant autogestionnaire important s'est constitué au cours des années 1960 dans la centrale syndicale CFTD et dans le Parti socialiste unifié ; dans les années 1970, il finira par se dissoudre dans la « Deuxième Gauche » du Parti socialiste. La revue *Autogestion*, fondée en 1966, avec la participation d'auteurs comme Yvon Bourdet, Daniel Guérin, Henri Desroche et Henri Lefebvre a permis une réflexion systématique sur le concept et les diverses expériences. Des expériences d'entreprises contrôlées par leurs travailleurs ont été menées en Algérie, dans les années 1961-1965, sous l'impulsion, entre autres, du dirigeant marxiste grec Michel Raptis (*alias* Pablo) ; au Chili, pendant les années de l'Unité populaire et de Salvador Allende (1970-1973) ; en France au cours des années 1970 (l'usine Lipp) et plus récemment – début des années 2000 – en Argentine.

## BARBARIE

Si dans le *Manifeste du parti communiste* (1848), Marx et Engels opposent encore les « nations barbares » et les « nations civilisées », on trouve aussi dans leurs écrits une approche plus appropriée. Considérant certaines des manifestations les plus sinistres du capitalisme comme les lois sur les pauvres, Marx écrit en 1847 : « La barbarie réapparaît, mais cette fois elle est engendrée au sein même de la civilisation et en fait partie intégrante ».

Dans le chapitre sur l'accumulation\* primitive du *Capital*, ce sont les pratiques des colonisateurs occidentaux qui sont caractérisées comme « barbares ». Marx reprend à son compte le discours d'un auteur chrétien, le révérend William Howitt, selon lequel « les barbaries et atrocités exécrables perpétrées par les races soi-disant chrétiennes [...] n'ont pas de parallèle dans aucune autre ère de l'histoire universelle, chez aucune race si sauvage, si grossière, si impitoyable qu'elle fût ». Cette remarque définit donc une sorte de barbarie moderne, propre aux civilisations capitalistes.

C'est à celle-ci que pense Rosa Luxemburg quand elle formule, dans *La crise de la social-démocratie* (1915), le célèbre mot d'ordre « socialisme ou barbarie ». La guerre mondiale est à ses yeux une illustration frappante de cette barbarie qui manifeste les potentialités destructrices et inhumaines des sociétés capitalistes avancées. Avec ce mot d'ordre – qui, contrairement à ce qu'elle laisse entendre, ne vient pas de Marx ou Engels, mais apparaît pour la première fois dans sa brochure – Rosa Luxemburg, se dissocie de la vision déterministe traditionnelle du socialisme comme résultat inévitable des contradictions du capitalisme. Le socialisme apparaît maintenant comme l'une des possibilités historiques, dans une sorte de bifurcation dont l'autre branche est la barbarie.

Par la suite, un courant marxiste dissident en France, autour de Cornelius Castoriadis et de Claude Lefort, va se définir, au cours des années 1950, par l'expression *Socialisme ou Barbarie*.

#### BASE, STRUCTURE, SUPERSTRUCTURE

Dans la préface de la *Contribution à la critique de l'économie politique* (1859), on trouve cette formule célèbre : « L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure (*Bau*) économique de la société, la base (*Basis*) réelle sur laquelle s'élève une superstructure (*Überbau*) juri-

dique et politique à laquelle correspondent des formes déterminées de la conscience sociale ». Certains courants, dits « économicistes », du marxisme ont donné une interprétation mécaniste de ces formules, en expliquant que toute formation sociale (voir Mode de production) était immédiatement déterminée par son infrastructure économique et que les représentations en vigueur n'étaient que le reflet\* de cette infrastructure.

Mais chez Marx, le rapport entre la base économique et le reste de la vie sociale n'est ni mécanique, ni direct. Le propre de la conception matérialiste\* de l'histoire est certes d'expliquer l'édifice des institutions et des représentations à partir des facteurs économiques. Mais Marx insiste également sur l'importance des dynamiques spécifiques de la lutte\* des classes et il souligne l'action réciproque entre les différents éléments d'une même formation sociale. C'est en ce sens qu'Engels parlera d'autonomie relative des superstructures et dira des conditions économiques qu'elles sont déterminantes en « dernière instance »\* seulement.

Par ailleurs, Marx a souligné à différentes reprises que les formations idéologiques (qu'il ne comptait pas dans les éléments de la superstructure mais dans les formes de « conscience » qui y « correspondent », voir Idéologie), les institutions juridico-politiques et les institutions sociales ne sont pas conditionnées de la même manière dans toutes les périodes historiques. C'est en ce sens que Louis Althusser parlera du rapport des différentes instances d'une formation sociale comme d'un « tout complexe structuré à dominante » et qu'il cherchera à décrire leur rapport aux conditions économiques au moyen du concept de surdétermination\*.

#### BESOINS

Marx a tout à la fois donné une importance philosophique fondamentale aux besoins, et souligné leur variabi-

lité historique. Chez Marx, les hommes sont analysés comme un ensemble de besoins et de forces.

Dans sa période de jeunesse, la nature humaine était précisément définie comme un ensemble de besoins et de forces essentielles. Les besoins essentiels portent sur « des objets indispensables, essentiels, pour l'activation et la confirmation de ses forces essentielles » (*Manuscrits de 1844*). Mais Marx a également proposé une analyse du conditionnement historique des besoins et il a critiqué les besoins engendrés par le mode\* de production capitaliste (comme le « besoin d'argent » ou les « besoins égoïstes » dont parlent les *Manuscrits de 1844*). Dans *Le Capital*, il a souligné dans le même sens que même les « besoins dits nécessaires » sont d'une certaine manière des « produits historiques ».

Il reviendra au marxisme d'explorer ces deux voies divergentes : ou bien la défense philosophique de la différence entre besoins essentiels et artificiels (Agnes Heller), ou bien l'analyse sociologique de la construction sociale des besoins et de leur rôle dans l'adhésion à la domination (Herbert Marcuse). Ces deux voies ne sont pas totalement incompatibles, comme on le voit dans la volonté de Heller comme de Marcuse de conserver la définition du communisme\* proposée par Marx dans la *Critique du programme de Gotha* (1875), comme l'ordre social qui permettra la satisfaction des besoins de tous.

## BONAPARTISME

Le concept de *bonapartisme* apparaît chez Marx dans *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* (1852), comme une tentative de rendre compte de la nature énigmatique du pouvoir exercé par le neveu de Napoléon Bonaparte, après un coup d'État sanctionné par le suffrage universel – mais avant son couronnement sous le titre pompeux de « Napoléon III ». Il s'agit d'une forme de pouvoir personnel autoritaire, appuyé

sur l'armée et la bureaucratie, qui semble s'autonomiser entièrement par rapport à la société civile : « L'État semble être devenu complètement indépendant. » Le chef bonapartiste se prétend un arbitre au-dessus des classes\* sociales, mais sert, en dernière analyse, au maintien de l'ordre bourgeois – tout en s'assurant, par la démagogie, le soutien de la paysannerie et de certaines couches populaires urbaines. La bourgeoisie\*, incapable d'exercer sa domination, délègue le pouvoir politique au leader bonapartiste, qui défend, en dernière analyse, ses intérêts fondamentaux.

Plus tard, Marx et Engels vont étendre le concept de bonapartisme à d'autres figures historiques, comme celle de Bismarck en Allemagne. Antonio Gramsci, dans les *Cahiers de prison* rédigés de 1926 à 1937, utilise un terme analogue, *Césarisme*, pour désigner ce type de « pouvoir d'arbitrage », dont il distingue une forme relativement « progressive » (Napoléon I<sup>er</sup>) et une forme « régressive » (Napoléon III). Dans les années 1930, Trotsky (voir Trotskisme) parle de bonapartisme, ou semi-bonapartisme, pour tenter de rendre compte des certains régimes populistes en Amérique latine, par exemple au Mexique. Enfin, pour le politologue Nicos Poulantzas, ce que Marx désigne comme « bonapartisme » n'est qu'une variante du phénomène plus général de l'autonomie de l'État\* bourgeois par rapport aux classes dominantes.

## BOURGEOISIE

Bien entendu, ce ne furent pas Marx et Engels qui inventèrent le terme « bourgeoisie », d'usage courant depuis des siècles pour désigner la classe urbaine aisée. Mais ils ont donné au mot un sens bien plus précis, désignant la classe des propriétaires des moyens de production (voir *Capital*) et d'échange dans l'industrie, le commerce et la finance. Le concept occupe une place essentielle dans les écrits politiques des années 1847-1853, pour être progressi-

vement remplacé, dans les écrits économiques, par celui de « capitaliste ».

Dans des pages célèbres du *Manifeste du parti communiste* (1848), Marx et Engels rendent un étonnant hommage à la bourgeoisie comme la classe qui a révolutionné la production et la société. Cet hommage s'accompagne, bien entendu, d'une virulente dénonciation de la bourgeoisie comme classe d'opresseurs et exploités brutaux, qui a, en outre, « réduit la dignité personnelle à la valeur d'échange » et n'a laissé subsister d'autre lien entre les êtres humains que « l'intérêt nu, que le froid "argent comptant" ».

L'évolution politique de la bourgeoisie, de plus en plus favorable au « parti de l'ordre », et sa division entre différentes factions économiques – bourgeoisie industrielle, bourgeoisie financière – ou politiques – bourgeoisie orléaniste, républicaine ou bonapartiste – occupent une place importante dans les écrits de Marx sur les luttes de classes en France ou en Allemagne au cours de la révolution de 1848-1850.

Une éventuelle alliance avec certaines fractions de la bourgeoisie a fait l'objet de débats intenses chez les marxistes du XX<sup>e</sup> siècle, aussi bien en Europe – notamment autour du Front populaire – que dans les pays du Sud, à propos de la dite « bourgeoisie nationale ». La question de l'alliance des classes populaires avec certaines fractions des classes dominantes peut également être posée en relation aux personnels salariés de direction et d'encadrement (voir Classes), susceptibles de passer d'une telle alliance à Gauche, comme dans les premières décennies postérieures à la Seconde Guerre mondiale, à une alliance à Droite, avec les classes capitalistes, comme dans le néolibéralisme.

## CAPITAL

Le grand ouvrage économique de Marx s'intitule *Le Capital*. Il n'en publia que le premier livre en 1867, les livres II et III étant publiés par Engels après la mort de Marx.

Comme le sujet de l'ouvrage est l'analyse du mode\* production capitaliste, il n'est guère surprenant de constater que le concept central du *Capital* est, précisément, celui de capital. En fait, le plan de l'ouvrage s'organise autour de l'analyse du capital. À la section 2 du livre I, Marx définit le capital comme *de la valeur prise dans un mouvement d'auto-accroissement*. On comprend donc que l'étude du capital présuppose celle de la valeur. La valeur est, elle-même, un concept élémentaire de la théorie de la marchandise\*.

Si l'on prend la notion de valeur sans s'interroger sur son contenu précis, on saisit que Marx définit le capital comme une somme de valeur, ce qui correspond à l'usage courant du terme dans l'analyse économique (dans les pratiques comptables). On pourrait être tenté d'affirmer : « Un capital est une somme d'argent. » Ce ne serait pas rigoureux. Un capital est une somme de valeur mais pas, d'une manière générale, une somme d'argent, ni une machine, ni un ensemble de marchandises.

Marx écrit, très rigoureusement, et en accord avec la pratique des affaires, que le capital est de la valeur en *mouvement*, c'est-à-dire passant d'une forme\* à une autre. Un atome de capital peut revêtir à un moment donné la forme d'argent, mais l'entreprise en fait usage pour acheter, par exemple, une matière première. La valeur se métamorphose ainsi sur le marché, d'argent en marchandise. Elle change de forme. Dès qu'elle est dans l'entreprise, la valeur perd sa forme de marchandise car la valeur d'usage n'est plus à vendre. Elle entre dans l'atelier et est l'objet sur lequel s'exerce le travail du producteur. C'est là, dans l'atelier, que l'on trouve les moyens de production (bâtiments et installations, machines, matières premières, force de travail). L'atome de valeur en rejoint alors bien d'autres dans le corps du produit (d'autres atomes similaires provenant de matières premières, de sources d'énergie, d'usure de machine, de valeur de la force de travail du travailleur..., voir Plus-value). Cet atome reprend la forme marchandise

lorsque celle-ci est présentée sur le marché, et le capital retrouve finalement la forme d'argent. Il peut être engagé dans un nouveau circuit de ce type, un circuit de changements de formes. C'est la *circulation\* du capital*, le premier aspect de la théorie du capital.

Mais le capital n'est pas seulement de la valeur qui change de forme, c'est aussi une valeur qui s'accroît au fil de ce mouvement, du moins est-ce l'objectif du capitaliste. Il s'agit là du deuxième aspect de la théorie du capital, la *valorisation du capital* (ou sa mise en valeur). Comment passant d'une forme à l'autre la valeur peut-elle s'accroître, non pas fortuitement, mais comme un processus général, typique de la production capitaliste ? C'est l'objet de la théorie de la plus-value\*.

#### CAPITAL BANCAIRE, CAPITAL FINANCIER

Marx réunit ses analyses du *capital du commerce de l'argent* (voir Capital industriel) et du *capital de prêt* (voir Intérêt) dans sa théorie du capital bancaire. Les tâches de garde des avoirs et de transactions monétaires se concentrent entre les mains des banquiers qui les exécutent pour le compte des capitalistes et de tous les épargnants. Mais le système bancaire a également pour fonction de concentrer des fonds disponibles, qui peuvent être utilisés comme capital de prêt. Ces fonds proviennent de la garde de l'argent « libéré » dans le circuit du capital, c'est-à-dire retrouvant temporairement sa forme argent (voir Circulation du capital), déposé dans les banques par les entreprises. Cet argent y rejoint les épargnes de tous les ménages, également déposés temporairement, ainsi que les fonds des capitalistes d'argent utilisant les banques comme intermédiaires dans leurs placements.

De manière croissante, les banques prêtent ainsi en lieu et place d'autres agents. Marx écrit qu'elles deviennent les

« administratrices » du capital de prêt. On voit ainsi se profiler la vision d'une économie capitaliste faite de sociétés par actions, financées par les banques.

On trouve incidemment le terme « capitaliste financier » au livre III du *Capital* pour traduire « capitaliste d'argent », c'est-à-dire le propriétaire du capital porteur d'intérêt, celui qui prête à l'entreprise ou achète les actions d'une société sans participer à la gestion. C'est un usage qui ajoute à la confusion de la terminologie.

Le terme « capital financier » s'est répandu dans le marxisme à la suite de la publication en 1910 de l'ouvrage de Rudolf Hilferding, *Le capital financier*. Chez Hilferding l'expression désigne une structure institutionnelle du capitalisme qui s'est affirmée à la transition des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, caractérisée par une fusion des grands propriétaires (les magnats) du capital engagés dans les secteurs financier et non financier. Cette analyse prolonge celle de Marx, qu'elle « modernise » d'une certaine manière, lorsque Marx décrit le secteur bancaire comme l'*administrateur* du capital de prêt.

#### CAPITAL FICTIF

Pour Marx, le capital est de la valeur en mouvement, le mouvement du capital passant d'une forme à l'autre et à la recherche de son accroissement (voir Capital). Tout ce qui ressemble à du capital mais ne répond pas à cette définition est déclaré « capital fictif ». Ainsi, tout le capital de prêt (voir Intérêt) est-il du capital fictif.

Il y a deux degrés principaux de « fictivité ». D'abord tous les titres émis par l'État en vue de financer ses déficits représentent du capital fictif. L'État n'investit pas les fonds collectés par emprunt dans une activité capitaliste d'entreprise (en faisant abstraction ici de la nationalisation d'entreprises industrielles). Cet argent est dépensé en salaires\*, achats de fournitures, constructions, infrastructures, mais il

n'y a pas de circuit du capital mis en mouvement. Ces crédits rapportent à leurs auteurs des intérêts qui sont des fractions de l'impôt collecté par l'État (ou de nouveaux emprunts). Les emprunts des entreprises ou les actions qu'elles émettent sont également classés par Marx à la rubrique « capital fictif », bien que les fonds soient investis en capital au sens plein du terme. Marx insiste sur le fait que le capital ne se dédouble pas, le capital dans le circuit du capital d'un côté, et les créances sur ce capital, de l'autre. Cette idée est renforcée par le fait que les titres, comme notamment les actions, sont doués d'une vie propre sur des marchés, comme la bourse, où ils sont négociables à des prix reflétant des calculs, des anticipations sur des gains à venir, et sujets à des mouvements spéculatifs...

Ce capital fictif joue un rôle facile à imaginer dans les crises financières, en particulier lorsque leurs détenteurs souhaitent simultanément, et dans des situations de panique, retrouver leur argent, ce qui est globalement impossible.

#### CAPITAL INDUSTRIEL ET COMMERCIAL

L'étude de la circulation\* du capital, au livre II du *Capital*, conduit Marx à l'énoncé du circuit du capital traversant ses différentes formes\*. La figure type de ce circuit est :

$A - M \dots P \dots M - A$

où A note l'argent, M, la marchandise et P, le capital productif.

Seule une catégorie particulière de capital, le *capital industriel*, parcourt un tel circuit, incluant la forme capital productif, P. Par « catégorie particulière », on entend ici un secteur de l'économie, un ensemble d'entreprises. Ces entreprises ont en commun d'être des lieux de production de

biens ou de services. Elles achètent la force de travail de travailleurs productifs (voir Travail). Elles sont donc les seuls lieux de création de plus-value\*.

Une première catégorie de capital faisant exception à cette règle est le capital du commerce des marchandises, autrement appelé « capital marchand ». Dans de telles entreprises, il n'y a pas de production au sens strict, donc pas de production de valeur (voir Marchandise). La forme P disparaît du circuit :

$A - M - A.$

Des marchandises sont achetées pour être revendues : leur prix change puisqu'elles sont revendues plus chères qu'achetées, mais pas leur valeur. Des salaires\* sont payés, entre autres frais de circulation\*, mais il s'agit de la rémunération de travailleurs improductifs. Comme un tel capital ne crée pas de plus-value, le profit qu'il réalise et la rémunération de travailleurs improductifs sont des formes d'une fraction de la plus-value de l'ensemble de l'économie, provenant du capital industriel, dont il revient à ce capital, en tant que profit, une fraction proportionnelle à son montant, selon le mécanisme d'uniformisation du taux de profit (voir Concurrence).

Il existe une seconde variante de capital commercial, appelée « capital du commerce de l'argent ». Toutes les opérations considérées se déroulent à l'intérieur de la forme argent du capital, A. Il s'agit de la tenue des comptes en banque, des opérations d'encaissement et de paiement aux plans national et international (donc les opérations de change). Ce sont les banques qui sont spécialisées dans ces opérations. Le commerce de l'argent est ainsi une des fonctions du capital bancaire, mais il en existe une seconde comme on le voit à l'entrée Capital bancaire. Comme dans le cas du commerce des marchandises, le capital engagé dans le commerce de l'argent est rémunéré par un profit, forme d'une plus-value accaparée par le capital industriel.

## CIRCULATION DU CAPITAL

Le capital est défini par Marx comme de la valeur (voir Marchandise) prise dans un mouvement au fil duquel elle s'accroît (voir Capital). L'étude des mécanismes conduisant à l'accroissement du capital, à sa valorisation, fait l'objet du livre I du *Capital*. L'étude du mouvement du capital, sa circulation, est l'objet du livre II. Le *mouvement* de la valeur devenue capital est celui de ses changements de formes\*. Le capital peut ainsi exister sous trois formes : l'argent\*, la marchandise\* et le « capital productif », c'est-à-dire les éléments nécessaires à la production, dans l'atelier. Ces trois formes sont notées : A, M et P. Marx décrit le passage du capital sous ces différentes formes comme un circuit, dont la répétition est appelée « rotation ».

Ce cadre analytique, un peu déconcertant au premier abord, est en fait intuitif. On ne saurait définir un capital comme une somme d'argent, un ensemble de marchandises, ou des machines et autres intrants dans l'atelier. Chaque petite parcelle, un atome, d'un capital passe d'une forme à l'autre et se conserve au fil de ces mutations. Par exemple, on peut saisir un atome de capital sous la forme d'argent ; le voir se métamorphoser en marchandise sur le marché lorsque l'entreprise achète une matière première ; entrer dans l'atelier pour y subir le travail ; être présenté sur le marché dans le corps de la marchandise où il a été rejoint par beaucoup de ses semblables ; et retrouver sa forme d'argent lorsque la marchandise est vendue. Marx représente symboliquement ce circuit (parfois appelé « cycle ») :

$$A - M \dots P \dots M - A.$$

Dans la description d'un tel circuit, on peut commencer par n'importe quelle forme A, M ou P. Marx fait, cependant, référence à ces figures ou formules du circuit, comme « le circuit du capital-argent », du « capital marchandise » ou du « capital productif ».

La notation ci-dessus fait abstraction du fait que le capital est de la valeur qui s'accroît. La théorie de la plus-value\* lie cet accroissement à la production. Son lieu est donc la forme P. Marx note cette augmentation par le signe « ' » :

$$A - M \dots P \dots M' - A'.$$

Comme chaque atome de capital ne peut exister que sous trois formes, le total d'un capital se répartit, à un instant donné entre ces trois formes. Une fraction d'un capital se trouve sous la forme d'argent, une autre sous la forme de marchandises attendant d'être vendues, et une troisième, dans l'atelier, sous la forme de capital productif. Les proportions de cette répartition varient constamment au fil des changements de formes des différents atomes, qui ne sont nullement synchrones. Cette « juxtaposition » des formes décrit l'actif du bilan d'une entreprise (abstraction faite des mécanismes financiers qui compliquent la forme A).

Seul un type de capital parcourt le circuit dans son intégralité selon la formule ci-dessus (voir Capital industriel).

## CLASSES ET REVENUS

À la fin du livre III du *Capital*, Marx établit une correspondance entre les canaux de formation des revenus et les classes dans le capitalisme. Au salaire\*, comme prix de l'achat de la force de travail des travailleurs productifs, correspond la *classe ouvrière*. À l'intérêt\*, on peut associer la *classe capitaliste*, comme propriétaire des moyens de production. À la rente\* foncière est, enfin, reliée la *classe des propriétaires terriens*. Il s'agit de ce que Marx appelle la « formule trinitaire ».

Cette correspondance, telle qu'elle est appréhendée par les économistes bourgeois, est douteuse, et Marx tourne notamment en dérision l'association entre l'intérêt et le capital, car la théorie dominante ne voit pas dans l'intérêt et la

rente des formes\* de la plus-value\*. Les rapports sociaux sont ainsi réifiés\* : le capital porte l'intérêt aussi naturellement que le « poirier porte des poires ».

## CLASSES SOCIALES

Ce n'est pas Marx, bien entendu, qui a créé le concept de classes sociales : on le trouve chez les économistes classiques, les historiens et les socialistes utopiques. Marx n'a d'ailleurs pas donné une définition précise de la classe sociale. Le dernier chapitre du volume III du *Capital*, consacré aux classes, est resté inachevé. Mais il existe une approche proprement marxienne des classes sociales, qui les rattache aux rapports sociaux de production : la classe dominante est celle des propriétaires des moyens de production, qui s'approprie, chaque fois d'une manière spécifique, le surplus produit par la classe des travailleurs directs ; entre ces deux pôles principaux se distribue tout un éventail de situations sociales intermédiaires.

Si dans le *Manifeste du parti communiste* (1848) Marx parle surtout de deux classes sociales, les oppresseurs et les opprimés – une définition qui n'est pas strictement économique – dont l'expression moderne est l'opposition entre bourgeoisie\* et prolétariat\*, dans ses écrits politiques des années 1848-1852, *Luttes de Classe en France* (1848-1850) et surtout *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* (1852), on trouve une analyse concrète beaucoup plus riche. Il est question non seulement de ces deux grandes classes de la société moderne, mais aussi des diverses fractions économiques de la bourgeoisie, financière et industrielle, et d'un éventail de positions politiques – légitimiste, orléaniste, bonapartiste, républicaine – et des diverses classes non moins importantes : la paysannerie\*, bien entendu, mais aussi la petite-bourgeoisie, le lumpenprolétariat (voir Prolétariat), l'aristocratie, etc.

Dans un texte célèbre, *La grande initiative* (1919), Lénine tente de donner une définition précise du concept marxiste de classe sociale : « On appelle "classes" de vastes groupes d'hommes qui se distinguent par la place qu'ils occupent dans un système historiquement défini de production sociale, par leur rapport (la plupart du temps fixé et consacré par les lois) aux moyens de production, par leur rôle dans l'organisation sociale du travail, donc, par les modes d'obtention et l'importance de la part de richesses sociales dont ils disposent. Les classes sont des groupes d'hommes dont l'un peut s'approprier le travail de l'autre, à cause de la place différente qu'il occupe dans une structure déterminée, l'économie sociale. »

## COMMERCE (ENTRE LES HOMMES)

Dans une lettre à Paul Annenkov (1846), Marx résume les principes de sa conception de l'histoire en ces termes (et en français) : « Qu'est-ce la société, quelle que soit sa forme ? Le produit de l'action réciproque des hommes [...]. Leurs rapports matériels forment la base de tous leurs rapports [...]. Les hommes sont forcés, du moment où le mode de leur commerce ne correspond plus aux forces productives acquises, de changer toutes leurs formes sociales traditionnelles. Je prends le mot "commerce" ici dans le sens le plus général, comme nous disons en allemand : *Verkehr*. »

La société est définie comme une activité coopératrice destinée à satisfaire les besoins\*, et cette dernière se présente à la fois comme une activité de production, ou un travail\*, et comme une interaction avec autrui. Pour désigner cette seconde dimension, Marx emploie dans *L'Idéologie allemande* (1846) le terme *Verkehr* qu'il traduit dans la lettre par « commerce » (« entre les hommes ») mais qu'il est difficile de traduire autrement que par

« échanges » pour rendre les connotations de notions comme « formes d'échanges » (*Verkehrsform*) et « rapports d'échange » (*Verkehrsverhältnisse*), qui ont manifestement une signification économique.

Ainsi, le concept de commerce (ou d'échange) entre les hommes désigne l'interaction des individus en général (les « échanges matériels » et les « échanges spirituels ») aussi bien que la manière dont l'interaction se réalise dans l'activité économique (sous forme de « coopération » productive et d'échange de marchandises). L'analyse de la fonction du langage dans l'interaction qui est proposée par *L'Idéologie allemande*, de même que, dans *Le Capital*, l'analyse de la fonction du fétichisme\* et du Droit\* dans l'interaction, relève de la théorie des modalités spécifiques du commerce entre les hommes.

On a souvent reproché à Marx d'analyser le monde social et historique du seul point de vue de la production (comme si toute la vie sociale pouvait être réduite à l'activité productrice des hommes) (Jean Baudrillard) et d'avoir réduit l'activité humaine à l'« agir instrumental » (Jürgen Habermas). Et pourtant, l'agir humain est d'emblée saisi par Marx sous ces deux aspects : d'une part, comme rapport instrumental à la nature et aux produits du travail (production et échanges économiques) et, d'autre part, comme une relation avec autrui (commerce avec les hommes).

#### COMMUNISME, SOCIALISME ET SOCIAL-DÉMOCRATIE

Dans *L'Idéologie allemande* (1846), Marx et Engels définissent le communisme comme « le mouvement réel qui supprime l'état de choses actuel », par l'abolition de la propriété privée et la réglementation commune de la production et de l'échange. Dans le *Manifeste du parti communiste* (1848), la révolution\* communiste\* est présentée comme la

rupture la plus radicale aussi bien avec les rapports de propriété traditionnels qu'avec les idées traditionnelles.

Dans la préface à l'édition allemande de 1890 du *Manifeste*, Engels explique pourquoi leur brochure ne pouvait pas s'appeler « Manifeste socialiste » : le socialisme était, dans les années 1840, un courant « en dehors du mouvement ouvrier » ; le communisme par contre, aussi bien en France qu'en Allemagne, désignait « cette partie des ouvriers qui, convaincue de l'insuffisance de simples bouleversements politiques, exigeait que la société fût réorganisée de fond en comble ».

Dans des documents postérieurs, Marx et Engels utilisent tantôt *socialisme*, tantôt *communisme* pour désigner la société sans classes. Dans la *Critique du programme de Gotha* (1875), Marx définit le communisme comme « une société coopérative fondée sur la possession commune des moyens de production ». Il distingue entre la phase inférieure de la société communiste, où chacun reçoit selon son travail (phase parfois appelée « socialisme »), de la phase supérieure, qui pourra écrire sur ses drapeaux : « De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins. » À partir de 1919, avec la fondation de l'Internationale communiste (voir Internationalisme), le terme « communisme » va désigner les partisans de la Révolution russe et de l'Union soviétique, tout au long du « court xx<sup>e</sup> siècle ». En opposition à la tendance communiste dominante (qui se réfère à Staline), vont aussi apparaître des courants communistes dissidents, comme le conseillisme, le communisme libertaire et le trotskisme\*.

Par la suite, le terme « socialisme » est couramment utilisé en référence aux sociétés issues d'une transformation révolutionnaire se réclamant du marxisme. Ces sociétés ont été alternativement désignées comme socialistes ou communistes, et se sont elles-mêmes déclarées telles. On a parlé, par exemple, du « socialisme dans un seul pays ». De nombreux militants révolutionnaires s'engagent pour le socialisme, des origines jusqu'à l'écosocialisme\*, même si certains préférèrent la référence au communisme.

Le terme « social-démocratie » est marqué des mêmes ambiguïtés. Les révolutionnaires marxistes se désignèrent eux-mêmes de cette manière avant la III<sup>e</sup> Internationale, qui consacra la scission du mouvement ouvrier en un courant révolutionnaire et un courant réformiste. Pour les révolutionnaires, le terme devenait péjoratif.

De nos jours, les termes « social-démocratie » et « socialisme » sont utilisés en référence à des partis revendiquant des programmes favorables à des protections sociales, ou un rôle accru de l'État face au marché.

### COMMUNISME PRIMITIF

Marx et Engels désignent comme communisme primitif le mode de production existant dans les périodes pré-historiques, avant l'apparition de la propriété privée, des classes\* sociales, du patriarcat et de l'État\*. En s'inspirant des recherches de l'anthropologue Lewis Morgan sur les Iroquois nord-américains, Engels va tenter de développer une analyse systématique de ces formations dans *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* (1884). Il s'agit, selon lui, de communautés dont le niveau des forces productives (voir Dialectique ; Mode de production) était très limité, ce qui explique l'absence de surplus, et donc d'exploitation ou de classes\* sociales distinctes. Marx et Engels ne cachent pas leur admiration pour les structures sociales de ces communautés libres et égalitaires, et pour leurs qualités humaines, qu'ils espèrent retrouver, à un niveau de civilisation supérieur, dans le communisme moderne.

Ce thème apparaît dans les écrits de Rosa Luxemburg, notamment dans son *Introduction à l'économie politique*, publiée après sa mort, en 1927. La discussion sur le communisme primitif occupe plus de la moitié de cet ouvrage. Parmi les exemples étudiés, la « Marche » germanique, une

organisation sociale simple et harmonieuse, où « tous travaillent ensemble pour tous et décident ensemble pour tout ». Mais Rosa Luxemburg insiste sur l'universalité du communisme agraire primitif, qu'on trouve aussi bien chez les Indiens des Amériques, les Incas, les Kabyles, les tribus africaines et les villages hindous.

Sans connaître les écrits de Rosa Luxemburg, le marxiste péruvien José Carlos Mariategui développe des idées analogues dans les années 1927-1929, considérant les traditions collectivistes indigènes – le « communisme inca » – comme un point de départ pour gagner les masses paysannes au socialisme moderne. Ces idées trouvent encore aujourd'hui un écho dans des mouvements comme le Zapatisme du Chiapas, ou les courants indigénistes de gauche en Amérique latine.

### COMPOSITION DU CAPITAL

Marx définit avec grand soin ce qu'il appelle la « composition du capital ». Il s'agit du rapport du capital constant au capital variable (voir Plus-value). Il en donne trois définitions. La *composition technique* du capital établit le rapport entre des quantités physiquement déterminées, comme le feraient des indices dans les statistiques, rapportant des choses aussi hétérogènes que des matières premières, des sources d'énergie, des machines, des bâtiments, d'une part, à des heures de travail également hétérogènes, d'autre part. La *composition-valeur* est le même rapport mais où sont considérées, au numérateur et au dénominateur, les valeurs de ces éléments (voir Marchandise). Enfin, Marx définit la *composition organique* du capital. Celle-ci n'est rien d'autre que la composition-valeur, mais « pour autant que ses variations reflètent celles de la composition technique ». Dans son analyse du changement technique, c'est cette notion que Marx utilise même si l'expression n'apparaît pas explicitement.

Pourquoi ce dernier raffinement ? Marx veut dire qu'il fait abstraction des variations de la composition-valeur provenant de celles des valeurs des composantes du capital. Par exemple, la valeur d'une machine peut diminuer du fait de la hausse de la productivité du travail requis dans sa production. Marx signale qu'il va généralement ne pas considérer ce type de développements, sauf mention explicite du contraire.

#### CONCENTRATION ET CENTRALISATION DU CAPITAL

Marx identifie dans la progression du mode de production capitaliste une tendance à la formation d'entreprises de plus en plus grandes possédées par des capitalistes de plus en plus riches. Il en décrit deux mécanismes. Le premier, appelé « concentration », provient des performances supérieures de certaines entreprises et de certains capitalistes dont le capital s'accumule plus rapidement, avec des effets cumulatifs. La seconde modalité, dite « centralisation », provient de l'absorption des petits par les gros.

#### CONCRET DE PENSÉE

Dans le seul manuscrit important qu'il ait laissé concernant sa méthode\* (*Introduction générale à la Critique de l'économie politique* de 1857), Marx décrit le travail de l'économiste comme un double processus, allant, d'une part, de l'observation de la réalité vers la production des concepts, et, d'autre part, faisant usage de ces concepts (combinés à cette fin) dans l'étude de la réalité. Le premier mouvement est celui de la production théorique, et le second, celui de l'analyse concrète.

Marx soutient que les traités d'économie anciens paraient de l'examen de conditions descriptives liées à la pro-

duction, par exemple, l'existence d'une population, son savoir-faire, les richesses naturelles... À le suivre, l'économiste qui procède de cette manière est amené, dans un second temps, à forger des concepts, par exemple, à passer de la population aux classes\*, à s'interroger sur ce qu'est la richesse, donc les marchandises\*, l'argent\*... donc la valeur, le capital\*, etc. Cette démarche est dite d'« abstraction\* » (au sens étymologique de « tirer hors de... »), car elle conduit à laisser de côté, un ensemble d'aspects de la réalité dont le concept considéré ne rend pas compte à lui seul. Ce n'est qu'une fois qu'il a exécuté ce travail de production théorique, que l'économiste peut en revenir à l'étude de la réalité, muni, cette fois, des outils adéquats, dont il combine la valeur explicative. Vient ainsi le temps de l'analyse concrète, ce que Marx appelle la reconstruction du concret en pensée, le « concret de pensée ».

Marx note que les traités les plus avancés dont il dispose partent ainsi des concepts fondamentaux et non de données descriptives. Il va procéder lui-même de cette manière, commençant son ouvrage économique majeur, *Le Capital*, par l'étude de la marchandise, puis passant à l'argent et au capital, l'objet central de l'œuvre. Marx est très conscient de cette démarche et pratique l'abstraction de manière très rigoureuse. Il écrit, quelquefois, que ce qui n'a pas été introduit n'existe pas pour lui. Il est, pourtant, très avare de telles mises en garde, ce qui complique la lecture de son œuvre et impose d'en prendre une vue d'ensemble avant d'entrer dans les développements particuliers.

#### CONCURRENCE ET PRIX

Marx emprunte aux économistes\* classiques anglais une analyse de la concurrence, qu'il perfectionne quelque peu. Le cadre fondamental rassemble un ensemble de branches, produisant des marchandises\* distinctes. On peut d'abord

supposer que toutes les entreprises d'une branche sont identiques. On fait également abstraction\* de toute considération impliquant qu'une production plus élevée ne pourrait être obtenue qu'en augmentant le coût de production des marchandises (des rendements décroissants). Une telle situation sera prise en considération par Marx dans son analyse de la rente\* foncière, dont il est fait abstraction dans l'analyse de la concurrence au début du livre III du *Capital*.

Dans ce cadre, Marx définit une nouvelle *loi des échanges*, distincte de la loi des échanges marchands à des prix proportionnels aux valeurs (voir Marchandise), qui fait abstraction du caractère capitaliste de la production. Du fait des compositions\* inégales des capitaux des branches, l'existence d'un taux de la plus-value\* uniforme (à travail égal, salaire égal) aurait pour résultat des taux de profit inégaux (voir l'exemple numérique présenté à l'entrée Transformation des valeurs en prix de production). Les prix normaux dans cette économie capitaliste garantissent aux différentes branches des taux de profit uniformes.

Au cœur de cette analyse de la concurrence, se trouve le taux de profit\* des entreprises actives dans les différentes branches. L'idée générale est que les capitalistes sont guidés dans leurs investissements (les avances de capitaux) par les taux de profit réalisés dans la production des diverses marchandises. Si la production d'une marchandise rapporte un taux de profit supérieur à la production d'une autre, davantage de capitaux s'investiront (s'accumuleront) dans la production de la première, et inversement. Marx soutient que cette attraction des capitaux par les taux de profit plus élevés produit une tendance à l'égalisation des taux de profit dans les différentes branches.

Ce mécanisme passe par l'ajustement des prix prévalant sur le marché (*les prix de marché*) selon la situation de l'offre et de la demande, qui va conduire à une convergence de ces prix vers un système de prix particulier, les *prix de production*. L'afflux des capitaux vers une branche, attirés

par un taux de profit élevé, augmente l'offre de ces biens et tend à peser sur leurs prix. Il en va symétriquement des branches où la rentabilité du capital est inférieure à la norme, avec un effet haussier sur les prix par défaut d'offre. Ces mouvements de prix commandent à leur tour ceux des taux de profit.

Il s'agit d'un mécanisme de constant ajustement réalisé par les entreprises (modifiant leurs productions et prix) et les capitalistes (investissant plus ou moins dans telle ou telle branche), ainsi que de déséquilibre récréé par des événements divers (des chocs). Les prix ne rejoignent pas les prix de production, mais tendent à « graviter » autour d'eux, sachant qu'il s'agit d'axes eux-mêmes sujets à des déplacements, qu'on suppose plus lent (l'effet du changement technique, des modifications de la demande...).

En fait, les branches sont composées d'entreprises distinctes, utilisant des méthodes de production différentes, donc plus ou moins efficaces. La tendance à l'égalisation des taux de profit ne concerne que les moyennes des entreprises de chaque branche, pas les entreprises individuelles, car aucun prix unique d'une même marchandise ne peut assurer l'égale rémunération d'entreprises plus ou moins performantes.

Le mécanisme de formation d'un taux de profit uniforme entre branches est d'autant plus efficace que les capitaux sont « mobiles » (de même que les travailleurs susceptibles de passer d'une entreprise à une autre). Le développement du système de crédit\* contribue à ce mouvement. La taille des entreprises croît historiquement mais aussi celle des institutions financières qui accomplissent ces fonctions d'investisseurs capitalistes (voir Capital bancaire), et les grandes entreprises différencient, elles-mêmes, leurs productions. La théorie marxiste, après Marx, a fait grand cas des monopoles\* ou de la concurrence monopolistique, mais Marx lui-même ne traite que de monopoles naturels (voir Centralisation).

Les conseils ouvriers (*soviets*), composés de délégués directement élus dans les usines en lutte, sont apparus comme forme spontanée d'auto-organisation au cours de la révolution de 1905 en Russie. Quand éclate la révolution de février 1917, les conseils d'ouvriers et de soldats se forment, et Lénine lance en avril le mot d'ordre « Tout le pouvoir aux soviets ». Dans son livre *L'État et la Révolution* (1917), il présente le pouvoir des conseils comme une forme supérieure de démocratie, en opposition aux institutions parlementaires de la démocratie bourgeoise. La Révolution d'Octobre avait pour objectif de donner le pouvoir à la Conférence nationale des soviets d'ouvriers, paysans et soldats. Mais assez rapidement, comme le constate Rosa Luxemburg dès 1918, le pouvoir du Parti\* réduisit considérablement leur rôle.

Suivant l'exemple russe, des conseils d'ouvriers et de soldats se constituent aussi en Allemagne en 1918-1919, mais les partisans communistes du pouvoir des conseils sont écrasés en janvier 1919. Au cours de cette même année, en Bavière, pendant quelques semaines, et en Hongrie, pendant quelques mois, des Républiques de conseils ouvriers prennent le pouvoir en 1919-1920. Des conseils ouvriers surgissent aussi en Autriche, où le marxiste Max Adler plaide pour une coexistence entre le pouvoir des conseils et le Parlement, et en Italie, où Antonio Gramsci tente de promouvoir leur développement par son journal *Ordine Nuovo* (créé en 1919).

Le courant *conseilliste* – notamment les Hollandais Hermann Gorter et Anton Pannekoek – critiquera Lénine et les bolcheviks, opposant le pouvoir démocratique des conseils, comme auto-organisation des travailleurs, au pouvoir centralisateur et autoritaire du Parti\*.

Des conseils ouvriers feront leur apparition lors de la Révolution hongroise de 1956 et lors du Printemps de Prague de 1968. Dans les deux cas cette expérience d'auto-organisation ouvrière sera écrasée par les tanks soviétiques.

Dans le marxisme, la discussion sur le statut de la contradiction s'est développée à partir de trois thèmes : la dialectique comme théorie des contradictions, les contradictions du mode\* de production capitaliste, l'antagonisme de classe. Là où Hegel définissait la dialectique comme la déduction de la vérité du savoir à partir du dépassement de ses propres contradictions, Marx a insisté sur l'irréductibilité des contradictions et sur la nécessité de distinguer les contradictions du savoir et celles du réel (*Misère de la philosophie*, 1847). Chez lui, le concept de contradiction est investi tout particulièrement dans deux types d'analyses. D'une part, dans l'étude des contradictions structurelles du capitalisme et dans la théorie des effets dynamiques qu'elles produisent (voir, par exemple, la loi de la baisse tendancielle du taux de profit). D'autre part, dans l'étude de la lutte\* des classes (parfois décrite également en termes de « conflit », de « collision » ou d' « antagonisme »).

L'un des principaux enrichissements de la théorie marxiste de la contradiction provient de l'essai de Mao Zedong intitulé *De la contradiction* (1937). Contradiction principale et contradiction secondaire, contradiction non antagoniste et contradiction antagoniste y sont distinguées. La première distinction (principale et secondaire) sera reformulée par Louis Althusser par l'intermédiaire de son concept de « contradiction surdéterminée » (voir *Surdétermination*). Quant à la seconde, elle pose le problème des conditions dans lesquelles les contradictions structurelles peuvent prendre la forme d'un antagonisme explosif et révolutionnaire.

#### CONTRADICTIONS DU MODE DE PRODUCTION CAPITALISTE

Selon Marx, le mode\* de production capitaliste est traversé par un ensemble de contradictions\*, dont l'acuité est

croissante, et qui déterminent son « historicité », c'est-à-dire le fait qu'il ne représente qu'une étape du développement des sociétés. Ce dépassement ne se produira pas, cependant, de manière automatique, mais résultera de la lutte\* des classes opprimées.

Le mode de production capitaliste n'est pas associé par Marx à une idée de « stagnation », mais au puissant développement des forces productives, quoique, à un certain stade de développement, les rapports de production capitalistes doivent entrer en contradiction avec l'avancée des forces productives. Marx tend à voir ce conflit s'exprimer dans la multiplication et l'approfondissement des crises, notamment sous l'effet de la tendance\* à la baisse du taux de profit et du développement des mécanismes financiers (le gonflement du capital fictif\*). Mais les contradictions du mode de production capitaliste sont, aussi, plus insidieuses. Le capitalisme produit également la socialisation\* de la production qui sera la base de la société qui lui succédera. Il favorise le regroupement des travailleurs dans de grandes unités de production et dans des métropoles d'où partiront les vagues de luttes qui mettront fin au mode de production capitaliste.

#### COOPÉRATION, MANUFACTURE ET GRANDE INDUSTRIE

L'analyse des modalités techniques et organisationnelles de la production occupe une très grande place dans l'œuvre de Marx. Celui-ci considère les conséquences des transformations de ces mécanismes à la fin du livre I du *Capital* (dans l'étude de la loi de l'accumulation\* capitaliste) et au livre III (dans l'étude de la tendance\* à la baisse du taux de profit). Leur contenu (leurs modalités) est surtout analysé au livre I, à l'occasion de l'introduction de la plus-value\* relative, ces changements technico-organisationnels étant,

selon Marx, motivés par la recherche de cet accroissement « relatif » de la plus-value.

Trois notions principales sont en jeu : la coopération, la division manufacturière du travail et le machinisme (comme dans la grande industrie). Elles renvoient à des mécanismes cumulatifs (la suivante requiert la précédente). La *coopération* rend compte de l'activité combinée de plusieurs travailleurs dans la réalisation d'une tâche. Elle accroît potentiellement l'efficacité du travail, donc sa productivité. La *division manufacturière* décrit l'accomplissement successif de tâches parcellaires, aboutissant à la production d'un objet déterminé. Divers groupes de travailleurs se spécialisent dans différentes phases de la réalisation du produit et sont supposés y acquérir une grande efficacité. Le coût pour le travailleur est la monotonie du travail ; l'avantage pour le capitaliste est la capacité de contrôle. La *mécanisation* accroît le potentiel de production de la force de travail et sa mise en œuvre est grandement facilitée par la coopération et la division manufacturière du travail.

#### CRÉDIT

Au livre III du *Capital*, une grande place est donnée à l'analyse des mécanismes du crédit. Marx consacre divers types de développements à ces questions, mais qui ne sont jamais rassemblés de manière systématique.

On relève d'abord un ensemble d'analyses soulignant les fonctions du système de crédit, contribuant à l'efficacité du mode de production capitaliste à l'intérieur de sa propre logique. Le crédit permet une utilisation plus complète des capitaux, car les fractions du capital temporairement inemployées peuvent faire l'objet de prêts et soutenir ainsi l'accumulation\*. Le crédit contribue à l'allocation des capitaux entre branches, selon les mécanismes de la concu-

rence\* capitaliste (où l'investissement est guidé par la rentabilité du capital).

Le crédit est un des piliers des configurations avancées de la production capitaliste, notamment des sociétés par actions, où une catégorie particulière de capitalistes, les prêteurs, ou capitalistes d'argent, mettent leurs capitaux à la disposition des capitalistes actifs, sans prendre, eux-mêmes, part aux tâches capitalistes (voir Intérêt). Les banques concentrent de telles masses de capitaux qu'elles prêtent en lieu et place des capitalistes d'argent. Elles deviennent les « administratrices » de ce capital de prêt (voir Capital bancaire).

Mais le système de crédit est également source d'instabilité. Cela apparaît d'abord dans l'étude du cycle industriel (voir Crise), où le crédit stimule l'accumulation\* vers la phase de prospérité, mais où la hausse du taux d'intérêt peut déstabiliser cette expansion, entraînant l'économie dans la surproduction et le krach. Le système de crédit est, enfin, le vecteur de l'instabilité financière, avec la prolifération de ce que Marx appelle le « capital fictif\* », des masses de créances de tous ordres (ou titres) cherchant à se réaliser, c'est-à-dire à retrouver la forme d'argent\* dans les phases de crises financières.

## CRISE

Dans l'œuvre économique de Marx, on ne trouve pas de section ou chapitre consacré à la théorie de la crise malgré l'importance qu'il accordait à ce phénomène. Dans les premiers plans de la grande critique de l'économie politique qu'il projeta d'écrire, une dernière partie devait traiter du marché mondial et de la crise. Mais Marx ne mena jamais à bien ce projet. Il faut rassembler un ensemble de passages du *Capital* pour se faire une idée.

Il existe différents types de crises. Elles peuvent être, d'abord, une phase du cycle industriel (ce qu'on appelle, de

nos jours, « le cycle conjoncturel »). Marx décrit très précisément ce cycle qui commença à se manifester au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Selon les formulations, il distingue un nombre variable de phases, par exemple des situations de : calme, reprise, prospérité, surproduction, krach, dépression et, de nouveau, calme. La crise, à proprement parler, correspond à la surproduction (durant laquelle les marchandises apparaissent invendables au prix proposé), au krach (quand la production se contracte soudainement, la « récession ») et à la dépression (quand la production s'est effondrée). La surproduction n'est qu'une phase du cycle, mais elle a donné à ces crises leur nom : « crise de surproduction générale ». Le contraste est, en effet, saisissant avec les crises antérieures, où la pénurie, notamment agricole, jouait un rôle central. Ces crises se compliquent généralement de crises financières, du crédit et à la bourse, la causalité étant, *a priori*, réciproque et dépendant considérablement des circonstances. Le capitalisme actuel est toujours sujet à de tels soubresauts.

Pour Marx, la crise est toujours l'effet d'une baisse du taux de profit. Cette baisse peut être conjoncturelle, lorsque, notamment, l'expansion de l'emploi provoque une hausse du pouvoir d'achat du salaire\* (voir Accumulation). C'est ce que Marx appelle une situation de « suraccumulation du capital ». La suraccumulation est caractéristique de la phase d'expansion, dite « prospérité ». Lorsque la hausse du salaire survient, l'économie bascule vers le « krach ». La hausse du taux d'intérêt\*, également associée à la phase d'expansion peut produire le même effet.

Marx signale explicitement que ces baisses soudaines du taux de profit doivent être distinguées des phases de baisse longues (liées à la tendance\* à la baisse du taux de profit) qui favorisent de telles conjonctures de crises, associées, écrit Marx, au ralentissement de l'accumulation et à la spéculation. On peut appeler ces périodes des « crises structurelles » bien que Marx n'emploie pas cette expression. Depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, le capitalisme a traversé deux telles crises, dans les années 1890 et 1970.

Marx n'attribue pas les crises du capitalisme à l'insuffisance du salaire, provoquant une insuffisance de débouchés. Il réfute explicitement cette thèse au livre II du *Capital* en rappelant que les épisodes de crise sont généralement précédés des phases de hausse du salaire. Il ne faut pas confondre cette idée avec les affirmations selon lesquelles le « dernier fondement » des crises capitalistes est toujours le fait que ce mode de production, mû par la recherche de la rentabilité, n'est pas régi par une dynamique tendant à la satisfaction des besoins des travailleurs (comme dans la nouvelle société que Marx voulait voir succéder au capitalisme).

Les crises du cycle sont des crises « générales », en ce sens que la majorité des branches sont affectées. Dans le manuscrit des *Théories de la plus-value*, Marx fait mention de crises sectorielles, dans certaines branches, mais il ne s'agit pas de la crise, épisode du cycle industriel. On trouve également certaines références de ce type au livre II, lorsque Marx découvre que des problèmes pourraient surgir dans une branche. D'une manière générale, Marx est hostile à l'idée que les crises proviendraient de « disproportions » entre branches et réfute Ricardo sur ce thème.

## CRITIQUE

L'activité théorique de Marx s'est déployée dans une série de critiques : critique de la philosophie hégélienne du droit\*, critique de la religion\*, critique de la politique\*, critique de l'idéologie\*, critique des différentes formes de socialisme (voir Communisme), une critique de l'économie politique. Si l'on devait chercher des caractéristiques communes à toutes ces critiques, on devrait sans doute souligner que Marx tente toujours d'articuler : a) une critique des discours avec une critique de la réalité sur laquelle porte ces discours, et b) une critique théorique avec une critique pratique\* de cette réalité. De même que la critique de l'idéologie est mobilisée au

service de la critique sociale, de même « les armes de la critique » doivent-elles être associées à « la critique des armes » (ou à « l'activité "pratique-critique" »). L'idée de critique de l'économie politique fournit une illustration à ces deux caractéristiques : elle est à la fois critique des catégories de l'Économie\* politique classique et critique de l'économie capitaliste ; elle est à la fois théorisation scientifique du capitalisme et « représentant » (*Vertreter*) du prolétariat\* en lutte contre le capitalisme.

Marx a donné ainsi une ampleur considérable au concept de critique qui eut une profonde influence sur le marxisme. La notion de critique s'y trouve associée principalement aux thèmes de la critique de l'idéologie et de la nécessaire révision des positions théoriques et politiques en fonction des transformations historiques. Inversement, les attitudes « non critiques » sont soit celles qui restent prises dans des illusions idéologiques non interrogées (naïveté), soit celles qui s'avèrent incapables de définir des analyses théoriques et des stratégies politiques adaptées à la conjoncture (dogmatisme). D'où la valorisation de l'« autocritique » (même si elle fut utilisée comme instrument de police interne à l'époque du stalinisme).

Le terme de « critique » a également servi à désigner un clivage interne au marxisme : les marxismes critiques se caractérisent par leur insistance sur la critique de l'idéologie et sur la pratique révolutionnaire contre toutes les tendances conduisant à réduire le marxisme à une science, à un dogme d'État ou de parti, à une simple vision du monde, ou encore à une simple méthode\*.

## DERNIÈRE INSTANCE

Le propre de la conception matérialiste de l'histoire est d'expliquer, pour employer les termes de la préface de la *Contribution à la critique de l'économie politique* (1859), que

« le mode de production de la vie matérielle conditionne en général le développement de la vie sociale, politique et culturelle ». Mais Engels précisera que la base\* économique ne doit pas être considérée comme « le seul déterminant », mais seulement un facteur déterminant « en dernière instance » (lettre à Joseph Bloch, 21-22 septembre 1890). Comme on le comprend à la lecture d'une autre lettre d'Engels (à Walter Borgius, 25 janvier 1894), le concept de « dernière instance » articule quatre idées : a) il existe une indépendance relative des différentes instances d'une formation sociale (voir Mode de production) ; b) elles sont toutes susceptibles de produire des effets sur les autres instances ; c) mais elles n'ont pas toutes le même poids dans le jeu de leur action réciproque ; et d) c'est la « nécessité économique [qui] l'emporte toujours en dernière instance ».

## DIALECTIQUE

Chez Marx, l'idée de dialectique désigne tout à la fois la méthode et l'objet de la critique\* de l'économie politique.

Dans la postface du *Capital*, Marx souligne tout d'abord que sa « méthode d'exposition » est dialectique, contrairement à sa « méthode d'investigation » (voir Méthode). Il oppose également sa dialectique matérialiste à la dialectique idéaliste de Hegel : « La mystification que la dialectique subit entre les mains de Hegel n'empêche nullement qu'il ait été le premier à en exposer les formes générales de mouvement de façon globale et consciente. Il faut la retourner [umstulpen] pour découvrir le noyau rationnel sous l'enveloppe mystique. »

L'idée de dialectique désigne d'autre part la dynamique des contradictions\* entre développement des forces productives et rapports sociaux de production (voir Mode de production), et plus généralement, les conflits et les contradictions de la société capitaliste. C'est en ce sens

qu'il est question de dialectique dans la postface du *Capital*, lorsque Marx souligne que cette conception dialectique de la dynamique historique est « critique et révolutionnaire », « parce que dans l'intelligence positive de l'état de chose existant elle inclut du même coup l'intelligence de sa négation ».

Alors que Marx n'a laissé que quelques remarques dispersées sur la dialectique, différents courants du marxisme y ont vu le cœur de sa pensée. Engels, le premier a proposé une théorie de la dialectique matérialiste en recherchant chez Hegel un certain nombre de « lois dialectiques » (passage de la quantité dans la qualité, pénétration et renversement des contraires, et développement de la contradiction comme négation de la négation) et en les interprétant comme des lois de la matière. Chez Georg Lukács, l'idée de dialectique est au contraire entendue au sens d'une science de la totalité\* sociale. De manière générale, le marxisme aura tendu à faire de l'idée de dialectique un opérateur théorique fondamental, en distinguant le matérialisme dialectique (la philosophie marxiste) et le matérialisme historique (la science marxiste).

## DICTATURE DU PROLÉTARIAT

Peu de concepts marxistes ont suscité autant de polémiques que celui-ci. Dans une lettre de Marx à son ami Joseph Weydemeyer (5 mars 1852), il est question de la dictature du prolétariat comme « transition à l'abolition de toutes les classes et à une société sans classes ». Dans la *Critique du programme de Gotha* (1875), on trouve une formulation plus explicite : « Entre la société capitaliste et la société communiste se place une période de transformation révolutionnaire de celle-là en celle-ci. À quoi correspond une période de transition où l'État ne saurait être autre chose que la dictature révolutionnaire du prolétariat. » Enfin, Engels, dans une

préface de 1891 à la réédition de *La guerre civile en France* (1871), présente la Commune de Paris comme l'exemple concret de ce qu'est la dictature du prolétariat.

Il semble évident que pour Marx et Engels la dictature du prolétariat n'était pas le pouvoir d'un chef – un « dictateur » – ni d'un parti, mais celui exercé démocratiquement par l'ensemble de la classe des travailleurs, comme dans la Commune de 1871.

Lénine commente en détail, dans *L'État et la Révolution* (1917), toutes les références de Marx et Engels à la dictature du prolétariat, en les opposant, dans une virulente polémique, à la défense de la démocratie parlementaire par les théoriciens social-démocrates, notamment Karl Kautsky. Rosa Luxemburg, dans sa brochure sur *La Révolution russe* rédigée en prison en 1918, observe toutefois que la dictature du prolétariat ne peut-être qu'une « dictature de classe, non pas celle d'un parti ou d'une coterie » : c'est-à-dire un pouvoir révolutionnaire fondé sur « la participation sans entraves, très active des masses populaires, dans une démocratie sans limites ».

Avec l'avènement du stalinisme en URSS, le concept de dictature du prolétariat devient un des dispositifs idéologiques de légitimation de la dictature bureaucratique. Les Partis communistes, dans leur majorité, vont l'abandonner au cours des années 1970, mais il continue d'être utilisé dans certains courants trotskistes\*.

## DROIT

Chez Marx, la question du droit est successivement abordée dans le cadre d'une critique\* de l'aliénation\* politique, d'une critique de l'idéologie\* et d'une analyse des conditions de l'interaction marchande (voir Marchandise).

Dans la *Critique du droit politique hégélien* (1843), Marx développait encore sa critique de la politique du point de vue

d'une philosophie du droit plus que d'une critique du droit. Son objectif était alors de lutter contre la subordination du « droit étatique » au droit privé et contre la limitation de la souveraineté populaire par un cadre constitutionnel et par la séparation des pouvoirs. Avec l'article « Sur la question juive » (1844), l'analyse du droit est reformulée dans le cadre d'une critique de l'aliénation politique, le système juridique moderne n'apparaissant plus que comme une forme d'organisation et de justification d'un ordre social fondé sur la propriété privée. La critique de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen consiste alors à montrer que ces droits se réduisent en fait au droit de la propriété privée. Marx esquisse ainsi les thèmes qu'il reformulera dans *L'Idéologie allemande* (1846) en soulignant la fonction idéologique du Droit. Il faudra attendre *Le Capital* pour que l'approche matérialiste du Droit s'accompagne d'une description plus précise de ses fonctions. Il apparaît alors comme l'un des vecteurs constitutifs de l'interaction marchande, comme un mode de subjectivation spécifique, comme un facteur de dissimulation de l'exploitation, et comme un espace normatif dans lequel se développent les luttes de classes.

De Marx, le marxisme a surtout retenu un fort antijuridisme. Mais, la Révolution russe fut également l'occasion d'un développement de l'analyse marxiste du Droit. Peteris Stucka, commissaire à la justice dès 1918, fut l'auteur de différentes contributions sur les fonctions et la nature d'un droit socialiste. Dans son ouvrage majeur, *La théorie générale du droit et le marxisme* (1924), Evgeny Pashukanis s'en prit ensuite tout à la fois au réductionnisme économiste de Stucka et au positivisme juridique de Hans Kelsen.

## ÉCONOMIE CLASSIQUE

Dans son étude de l'économie, Marx s'est beaucoup inspiré des économistes qui le précédèrent. Les deux

auteurs qui ont le plus compté pour lui sont Adam Smith (*Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, 1776) et David Ricardo (*Des principes de l'économie politique et de l'impôt*, 1817), les deux grands économistes « classiques » anglais. La relation de Marx à ces théoriciens de l'économie est, simultanément, de critique\* et d'emprunt. Il fait preuve d'un évident respect vis-à-vis de ces penseurs, par opposition aux économistes « vulgaires », c'est-à-dire non scientifiques (dont une figure notoire est Jean-Baptiste Say et son *Traité d'économie politique*, qui a connu diverses éditions au début du XIX<sup>e</sup> siècle).

Marx trouve dans l'œuvre de ces classiques une théorie, plus ou moins élaborée, de la valeur (voir Marchandise) dont la source est le travail, donc certains éléments d'une théorie de l'exploitation comme appropriation d'une plus-value\*. Ces économistes classiques ne peuvent interpréter explicitement l'exploitation en tant que telle, mais Marx décèle dans leurs analyses les bases d'une telle démonstration. Il reproduit, tout en la complexifiant quelque peu, leur analyse de la concurrence et de la formation des prix de production (voir Concurrence ; Transformation). Selon Marx, l'économiste vulgaire ne fait que donner un habillage théorique aux *représentations* que les capitalistes dérivent de leur pratique, et leur œuvre tend à la justification de ces pratiques et du capitalisme en général.

Marx agit en « critique de l'économie politique » de son temps, mais il laisse une œuvre économique où il construit lui-même un système théorique élaboré, exposant les grands concepts de l'économie politique (comme marchandise, valeur, capital\*, profit\*) et analysant les grandes lois de ce mode de production (loi de la valeur, de l'accumulation\* capitaliste, de la tendance\* à la baisse du taux de profit...).

## ÉCOSOCIALISME

L'écোসocialisme s'est développé surtout au cours des trente dernières années grâce aux travaux de précurseurs comme Manuel Sacristan et André Gorz, et de bien d'autres dans leur prolongement.

Ce courant est loin d'être politiquement homogène, mais la plupart de ses représentants partagent certains thèmes communs. En rupture avec le productivisme – dans sa forme capitaliste et/ou bureaucratique (l'ex-URSS) – et opposé à l'expansion à l'infini d'un mode de production et de consommation destructeur de la nature, il représente une tentative originale d'articuler les idées fondamentales du socialisme marxiste avec les acquis de la critique écologique.

James O'Connor définit comme écôsocalistes les théories et les mouvements qui aspirent à subordonner la valeur d'échange à la valeur d'usage (voir Marchandise), en organisant la production en fonction des besoins sociaux et des exigences de la protection de l'environnement. Leur but, un socialisme écologique, serait une société écologiquement rationnelle fondée sur le contrôle démocratique, l'égalité sociale, et la prédominance de la valeur d'usage (*Natural Causes. Essays in Ecological Marxism*, 1998).

Tout en se réclamant de la critique marxiste du capitalisme, plusieurs écôsocalistes mettent en question la thèse marxienne d'un développement illimité des forces productives, et insistent sur la nécessité d'une structure technologique radicalement nouvelle, fondée sur les énergies renouvelables – ce que certains appellent le « communisme solaire ». Suite à la publication du *Manifeste écôsocaliste international* (2001), un réseau écôsocaliste international a été fondé à Paris en 2007.

## ÉMANCIPATION

Chez Marx, la question de l'émancipation est abordée successivement dans le cadre des problématiques de l'aliéna-

tion\* et de la domination de classe\*. Elle se situe dans les deux cas au cœur du projet politique de Marx.

Dans les *Annales franco-allemandes* (1844), le concept d'émancipation est formulé à l'occasion de la critique de la Révolution française, et plus généralement, de l'aliénation politique. Il s'agit de faire apparaître l'émancipation politique comme une promesse d'émancipation non encore réalisée, une promesse d'émancipation non pas seulement politique, mais aussi sociale, ou humaine (voir Humanisme). Dès que Marx définira le communisme\*, non plus comme un dépassement de l'ensemble des aliénations, ou comme une réappropriation par l'homme de sa propre nature (voir Appropriation), mais comme un dépassement de la domination de classe, le projet politique de l'émancipation changera de nature. L'émancipation sera alors conçue principalement comme un dépassement de la structure de classe des sociétés et Marx soulignera qu'il ne peut résulter que d'une auto-émancipation\* (on retrouvera ce thème jusque dans *L'Internationale* d'Eugène Pottier, 1871).

De nombreux débats se sont ensuite développés pour déterminer quels rôles peuvent jouer le parti\* et l'État\*, l'autogestion\* et la planification dans un processus d'émancipation. Par ailleurs, la question reste posée de savoir comment penser l'émancipation comme un dépassement non pas seulement de la domination de classe, mais aussi des rapports sociaux de « sexe » et de « race ».

## ÉTAT

Si, dans le *Manifeste du parti communiste* (1848), L'État est simplement défini comme « le pouvoir organisé d'une classe pour l'oppression d'une autre », dans le *18 Brumaire de Louis Bonaparte* (1852), on trouve une analyse plus nuancée : l'appareil d'État, cette « immense organisation bureaucratique et militaire », cet « effroyable corps para-

site », peut se détacher, s'autonomiser par rapport à la société – notamment dans le cas du bonapartisme\* – même s'il reste, en dernière analyse, au service de la classe dominante. De même, Engels, dans *Les origines de la famille, de l'État et de la propriété privée* (1884), définit l'État comme « un pouvoir placé en apparence au-dessus de la société » mais qui sert à maintenir l'« ordre » social et économique établi.

L'expérience de la Commune de Paris conduit Marx à la conclusion que les travailleurs ne peuvent pas reprendre à leur compte l'appareil d'État bourgeois, avec ses structures militaires et bureaucratiques hiérarchiques, mais doivent le briser, en le remplaçant par une forme de pouvoir ouvrier qui ne serait plus un État au sens strict du terme (*La Guerre civile en France*, 1871).

Ces idées sont réaffirmées, contre la social-démocratie, dans *L'État et la révolution* (1917) de Lénine, en insistant sur la dimension violente de l'État et de la révolution qui doit le détruire. Sans s'opposer à Lénine, Antonio Gramsci développe, dans ses *Cahiers de prison* des années 1930, la thèse que l'État est une « hégémonie\* cuirassée de coercition », et que la classe révolutionnaire – notamment dans les pays d'Europe occidentales – doit, avant de s'emparer du pouvoir, gagner l'hégémonie dans la société civile.

## ÊTRE GÉNÉRIQUE

Telle qu'elle est employée par Marx dans ses textes de jeunesse, la notion de « genre » (au sens de l'espèce humaine) tire son origine de la critique jeune-hégélienne de la religion\*. David Strauss avait opposé l'« individu » au « genre » en soutenant que les perfections attribuées au Christ ne peuvent s'accorder qu'avec l'humanité entière. Chez Ludwig Feuerbach, la notion de genre définit l'essence de l'homme en tant qu'essence infinie dont il a une cons-

cience. Par genre, il désigne ces trois puissances infinies et supra-individuelles que sont la raison, la volonté et le cœur – trois puissances infinies que les hommes sont portés à attribuer plus spontanément à Dieu qu'à eux-mêmes.

Dans les *Manuscrits de 1844*, Marx définit lui aussi l'être générique comme un ensemble de « forces génériques » et un « être pour soi » (ou une « conscience de ces forces »). Mais plutôt que par ces trois facultés de l'esprit que sont la raison, la volonté et l'amour, le genre se définira par un ensemble de forces sociales que l'humanité doit « activer » dans le processus historique du travail et de l'interaction avec la nature, processus qui est également celui de l'aliénation\* de ces forces et de leur réappropriation.

Dès les *Thèses sur Feuerbach* (1845), Marx prendra conscience que le rôle de l'histoire dans la production et la transformation des êtres humains, de même que dans la prise de conscience de leur propre humanité, est incompatible avec les connotations essentialistes du concept de genre. La sixième thèse écrira que Feuerbach fait « abstraction du cours de l'histoire » et que « l'essence ne peut donc plus être saisie que comme "genre", comme universalité muette, liant de nombreux individus de façon naturelle ». *L'Idéologie allemande* (1846) signera l'abandon de ce concept.

## FASCISME

D'origine italienne, le mot *fascio* (faisceau) désignait le symbole, emprunté à la Rome antique, adopté par le Parti national fasciste fondé par Mussolini. Si les marxistes se sont dès le début opposés au fascisme, l'usage qui est fait de la notion est incertain. Karl Kautsky parle de « dégénérescence fasciste du bolchevisme » (*Le bolchevisme dans l'impasse*, 1931), tandis que les communistes (staliniens)

caractérisent, au cours des années 1928-1933, la social-démocratie (voir Communisme) comme « social-fascisme ».

Le terme sera utilisé par les marxistes pour désigner les traits communs au fascisme italien, au nazisme allemand, au franquisme espagnol, à l'austro-fascisme, au salazarisme portugais, etc. Lors du VII<sup>e</sup> Congrès de l'Internationale communiste en 1935, qui adoptera la tactique de l'unité antifasciste, Georges Dimitrov proposera la définition suivante : « Dictature terroriste ouverte des éléments les plus réactionnaires, les plus chauvins, les plus impérialistes du capital financier. » Trotsky insistera, dans ses écrits sur le fascisme, notamment en Allemagne, sur son opposition meurtrière à toute organisation ouvrière indépendante. Le rapport entre fascisme et grand capital sera l'objet de beaucoup de travaux marxistes (Daniel Guérin). On reprochera plus tard aux marxistes d'avoir sous-estimé les différences entre le fascisme italien et le nazisme, dont la dimension raciste a conduit au génocide des Juifs et des Tsiganes.

Les multiples formes du fascisme et les motivations de ses partisans seront analysées par des marxistes freudiens comme Wilhelm Reich et Erich Fromm, tandis que l'École de Francfort – Theodor W. Adorno, Max Horkheimer, Herbert Marcuse – s'est intéressée à la personnalité autoritaire comme fondement psychique du racisme et du fascisme.

Au cours des dernières années, on a pu observer l'essor, en Europe, de mouvements d'extrême droite, xénophobes et racistes, désignés par les médias et par la science politique conventionnelle comme « populistes » ; selon la gauche radicale – marxiste et anarchiste – il s'agit de mouvements fascistes d'un type nouveau.

## FÉTICHISME DE LA MARCHANDISE

Introduit dans la sous-section du premier chapitre du *Capital* intitulée « Le caractère fétiche de la marchandise\*

et son secret », le concept de « fétichisme » désigne une illusion attachée à la forme\* phénoménale de la valeur.

Alors que la valeur, en tant qu'expression d'une quantité de travail socialement nécessaire, trouve son origine dans l'activité sociale des hommes, la valeur d'échange, forme phénoménale de la valeur, tend à présenter la valeur comme une qualité que les marchandises posséderaient « par nature ». Alors que le caractère social de leur travail détermine les rapports d'échange, les producteurs de marchandises en viennent à considérer au contraire que c'est seulement parce qu'ils se soumettent à ces rapports que leur travail acquiert son caractère social. C'est cette double inversion que décrit le concept de fétichisme : dans l'échange « un rapport social déterminé des hommes eux-mêmes prend la forme fantasmagorique d'un rapport entre choses ».

Comme les dieux fétiches, les marchandises apparaissent ainsi comme possédant par nature un principe immatériel (la valeur d'échange qui est distincte des propriétés matérielles utiles qu'elles possèdent), qui gouvernent leurs relations ainsi que l'ensemble du monde naturel et humain. En analysant cette « mystification », inscrite dans la forme phénoménale de la valeur, Marx décrit une illusion qui gouverne l'interaction des agents économiques et qui se reproduit également dans le discours de l'Économie politique. Il s'emploie aussi à montrer qu'elle définit une forme d'opacité qui est propre au mode de production capitaliste, et qui disparaîtra dans la société communiste\*.

Les analyses proposées par Marx dans cette sous-section ont connu une postérité considérable. Chez Georg Lukács, l'analyse du fétichisme a été développée sous la forme d'une philosophie de la réification\*, c'est-à-dire une théorie des processus sociaux qui transforment le travail vivant, et au-delà, tous les éléments du monde social et naturel, en choses. Chez Walter Benjamin, l'analyse du fétichisme est menée dans le cadre d'une enquête sur la manière dont le

capitalisme produit une série de *fantasmagories marchandes* qui captent l'imaginaire social et sont travaillées par les aspirations utopiques visant son dépassement.

## FORMES

Dans son œuvre économique, Marx fait un grand usage du terme « forme ». Dans les traductions françaises, ce terme recouvre divers mots allemands. On se limitera ici à l'usage le plus courant, par exemple, lorsque Marx fait mention des « formes de la valeur » ou des « formes du capital ». Dans cet usage, une expression plus explicite est « forme d'apparition » ou « forme phénoménale ».

Marx établit, parmi les concepts de l'économie politique, une sorte de hiérarchie. Certains concepts, très hauts placés dans le processus de production des outils théoriques, se manifestent à travers d'autres, qui en sont les *formes* d'apparition. Marx reproche à l'économiste vulgaire (voir Économie), d'en rester à de telles formes, qui sont plus directement liées aux pratiques des affaires. Il ne conteste pas l'utilisation de telles notions, dont il fait lui-même grand usage, mais dénonce l'insuffisance de l'élaboration théorique.

Il est difficile d'avoir l'intuition de cette hiérarchie des concepts hors de sa pratique. Par exemple, le prix est une forme de la valeur (voir Marchandise). Marx introduit le concept de *valeur* des marchandises, le temps de travail nécessaire à leur production ; les *prix* « manifestent », « reflètent », « sont l'expression » de la valeur des marchandises, au sens où les prix sanctionnent sur le marché la dépense du travail utile et de qualité normale qu'a réalisée le producteur. Marx affirme que la notion de prix non fondée sur celle de valeur demeure une notion « sans concept ».

Outre le prix forme de la valeur, le profit\* est une forme de la plus-value\* (survaleur) ; le capital\* possède des formes

(il apparaît sous la forme...) de marchandise, d'argent\* ou des éléments nécessaires à la production (matières premières, force de travail, machines...) dans l'atelier, etc.

## GAUCHE

L'origine du mot « gauche » en politique remonte à la Révolution française : dans l'Assemblée constituante, les adversaires du droit de veto royal siégeaient du côté gauche de l'hémicycle. Au cours du xx<sup>e</sup> siècle, le terme va désigner surtout les courants socialistes et communistes issus du mouvement ouvrier, partisans de valeurs égalitaires, et critiques du capitalisme. Il ne s'agit pas d'un concept avec un contenu précis, mais plutôt d'un terme décrivant une position relative dans l'échiquier politique. Ainsi, dans les années de l'après-guerre (1945), le Labour Party était un parti de gauche, à l'intérieur duquel existait une « gauche du Labour », tandis qu'à l'extérieur, c'est-à-dire, à la gauche du Labour, des formations communistes ou trotskistes occupaient un espace minoritaire. À partir de 1989, le Labour et une partie de la social-démocratie (voir Communisme) cessera de se définir comme « de gauche », au profit de la formule « Nouveau Centre ». La distinction gauche/droite, malgré son caractère imprécis, définit encore aujourd'hui le champ politique dans la plupart des pays du monde.

Le terme « gauchisme » a été utilisé dans une célèbre brochure de Lénine, *Le gauchisme, maladie infantile du communisme* (1920) pour critiquer des courants minoritaires au sein du mouvement communiste qui refusaient la participation aux élections et aux syndicats considérés comme réformistes. Il sera utilisé à nouveau par le Parti communiste français pendant (et après) Mai 68, pour dénoncer les groupes extra-parlementaires de l'extrême gauche (trotskistes\*, maoïstes\* ou anarchistes).

La gauche modérée est parfois désignée comme *centre-gauche*, tandis que la gauche radicale, ou extrême gauche se définit elle-même comme gauche révolutionnaire, ou « gauche de la gauche », ou encore, plus récemment, comme *gauche anticapitaliste*.

## GUÉVARISME

Le terme renvoie à la personne et aux idées d'Ernesto « Che » Guevara (1928-1967), médecin argentin devenu commandant dans la guérilla cubaine qui, sous la direction de Fidel Castro, renversa en 1959 la dictature de Fulgencio Batista. Ministre de l'Industrie dans le gouvernement révolutionnaire, il va critiquer le modèle économique soviétique au nom d'une conception plus radicale du communisme\*. Guevara démissionnera de ses fonctions en 1965, pour tenter, en Bolivie, de lancer un nouveau mouvement de guérilla ; dans son dernier document, la « Lettre à la Tricontinentale » (1966), il exprime sa vision du combat en Amérique latine : « Il n'y a pas d'autre révolution à faire : ou révolution socialiste ou caricature de révolution \* ». Guevara sera fait prisonnier et exécuté, le 8 octobre 1967, par la dictature militaire bolivienne.

Les idées de Guevara, notamment sur le caractère socialiste de la révolution et sur la guerre de guérilla comme méthode de combat, seront adoptées par des courants de la gauche\* révolutionnaire, notamment en Amérique latine. Plusieurs de ces mouvements, le MIR (Mouvement de la gauche révolutionnaire) du Chili, l'ERP (Armée révolutionnaire du peuple) d'Argentine, l'ELN (Armée de libération nationale) de Bolivie, et le mouvement Tupamaros de l'Uruguay vont fonder, en 1974, la Junte de coordination révolutionnaire, qui se réclamait du « Che » Guevara. La plupart de ces mouvements guévaristes seront détruits au

courant des années 1970 par les dictatures militaires du cône Sud.

Au cours des dernières années, en Amérique latine, on a pu, cependant, constater une influence diffuse du guévarisme, dans un sens plus général de radicalité révolutionnaire, par exemple dans le mouvement zapatiste du Chiapas ou dans le Mouvement des paysans sans terre (MST) du Brésil.

## HÉGÉMONIE

Ce concept n'apparaît pas chez Marx et Engels, mais, pour la première fois, chez les marxistes russes d'abord Georges Plekhanov – dès 1887 – et ses camarades du courant menchevik, Julius Martov et Pavel Axelrod, et ensuite Lénine et les bolcheviks. Il se réfère à la *direction*, par le prolétariat russe – et son parti, la social-démocratie – du processus révolutionnaire de lutte et renversement de l'absolutisme tsariste, auquel participeraient aussi d'autres classes et catégories sociales : la paysannerie, les intellectuels et (pour les mencheviks) la bourgeoisie\* démocratique.

Avec les *Cahiers de Prison* d'Antonio Gramsci, le sens du terme va s'élargir ; pour le marxiste italien, tout État\* est une combinaison de dictature et d'hégémonie, c'est-à-dire de coercition et de domination politique, culturelle et intellectuelle. Considérant que la société civile en Occident n'est pas, comme en Orient (Russie) « primitive et gélatineuse », mais une « chaîne robuste de forteresses et de casemates », constituée d'institutions et d'organisations publiques et privées, Gramsci assigne au mouvement ouvrier la tâche d'investir la société civile pour devenir hégémonique. Pour lui, « l'hégémonie peut et doit exister avant de parvenir au gouvernement » ; il s'agit à la fois d'une stratégie pour la conquête du pouvoir politique par une sorte de « guerre de position », et d'une méthode d'exercice de ce pouvoir – qui

ne peut pas se réduire à la « dictature » – par les forces prolétariennes. Dans le cadre de cette stratégie, l'acte révolutionnaire, « la guerre de mouvements », était inclus comme moment tactique.

Dans des élaborations « post-marxistes » du concept d'hégémonie (Ernesto Laclau, Chantal Mouffe) l'aspect révolutionnaire et le rôle de la classe ouvrière sont remplacés par les projets de « démocratie radicale » et d'articulation d'une multiplicité de sujets politiques.

## HISTOIRE

La conception matérialiste\* qui est élaborée par Marx et Engels se caractérise par le rôle tout à fait central qu'y joue l'histoire. D'où la célèbre formule de *L'Idéologie allemande* (1846) : « Nous ne connaissons qu'une seule science, celle de l'histoire. » Elle se caractérise par une insistance sur les facteurs économiques aussi bien que sur le rôle des masses dans l'histoire. Contre les philosophies idéalistes de l'histoire, Marx et Engels soulignent dans *La Sainte Famille* (1845) que ce sont les hommes concrets et non l'esprit qui fait l'histoire, que l'agir historique a pour sujet la masse et non l'individu, et que les masses sont agissantes dans l'histoire lors d'épisodes révolutionnaires. *L'Idéologie allemande* dira en ce sens que « ce n'est pas la critique\* », mais la révolution qui est la force motrice de l'histoire ».

L'analyse de l'histoire est développée par Marx de deux points de vue complémentaires. D'un côté, dans l'introduction de la *Contribution à la critique de l'économie politique* (1859), Marx avance que l'histoire s'explique par une dialectique\* des forces productives et des rapports sociaux de production (voir Mode de production). D'un autre côté, le *Manifeste du parti communiste* (1848), de même que les écrits historiques, mettent en avant le rôle de la lutte\* des

classes : « Toute l'histoire jusqu'à nos jours est l'histoire de la lutte des classes. »

Dans le marxisme, ces deux points de vue en viendront à s'opposer l'un à l'autre. Alors que l'économicisme de la II<sup>e</sup> Internationale (voir Internationalisme) conduisait à relativiser le rôle de la lutte des classes, Antonio Gramsci soutiendra au contraire, dans son article rédigé en 1917 « La révolution contre *Le Capital* », que la Révolution russe constitue une réfutation de la surévaluation des facteurs économiques, et par là même, de certaines des thèses de Marx dans *Le Capital*.

Si les différentes branches du marxisme s'accordent à reconnaître que la théorie et la politique de Marx se fondent sur une conception matérialiste de l'histoire, la question suivante est restée ouverte : le matérialisme historique doit-il plutôt être interprété comme une autoréflexion du mouvement ouvrier sur sa situation historique particulière (Antonio Labriola) ou comme une « science de l'histoire », voire comme la découverte du « continent histoire » (Louis Althusser) ?

## HUMANISME

Dans les *Manuscrits de 1844*, Marx définit sa position philosophique comme un humanisme et un naturalisme, puis, dans *La Sainte Famille* (1845), comme un « humanisme réel ». Le principe de son humanisme se trouve dans la critique\* de la religion\* développée dans les *Annales franco-allemandes* (1844) : les perfections divines ne sont que les perfections de l'être humain considéré comme être collectif. Les concepts d'humanisme naturaliste ou d'humanisme réel résultent quant à eux de la volonté de saisir les perfections de l'être humain comme des puissances qui constituent le prolongement de la nature en l'homme et qui s'actualisent dans l'interaction avec la nature (par le travail

et dans l'histoire). Dans ces textes, la fonction du concept d'humanisme est de fournir un principe philosophique général mais aussi de développer la critique d'un monde social réduisant « l'homme est un être diminué, asservi, abandonné, méprisable » (*Critique de la philosophie hégélienne du droit. Introduction*, 1844) – inversement, il permet de défendre le communisme\* comme réappropriation (voir Appropriation) des perfections humaines.

Dans *L'Idéologie allemande*, la conception matérialiste\* de l'histoire\* polémique avec toutes les tentatives philosophiques visant à faire de l'« homme » un principe d'explication universel, et elle propose également une définition alternative du communisme comme « mouvement effectif qui abolit l'ordre des choses actuel ». Celui-ci n'est plus tant conçu comme la réalisation de la nature humaine que comme l'apparition d'un type d'homme différent de celui qui est façonné par la société capitaliste. Marx précise que la société communiste présuppose une transformation des hommes que la révolution seule est capable de produire.

Le marxisme devait retenir l'une ou l'autre de ces deux approches, en les combinant de différentes manières. Dans un « humanisme révolutionnaire » comme celui de Che Guevara, il s'agit de souligner que la seule suppression des contradictions du capitalisme ne suffit pas à rendre l'émancipation possible, et que la transformation sociale doit être guidée par la nécessité de satisfaire les aspirations fondamentales de l'humanité. L'humanisme révolutionnaire ne repose pas pour autant sur la croyance naïve en une nature humaine. Au contraire, la transformation des hommes, où la création de ce que Che Guevara comme Mao appellent un « homme nouveau », reste l'une des conditions d'une société communiste. Louis Althusser, au contraire, a cherché à montrer que la position philosophique de Marx se caractérisait par un « antihumanisme théorique », en soulignant que le principe de l'« homme » était insuffisant, voire mystifiant, aussi bien d'un point de vue proprement théorique que dans ses conséquences politiques.

Le terme a été utilisé pour la première fois en 1796 par le penseur d'inspiration scientiste Antoine Destutt de Tracy pour désigner une « science des idées » qui serait une « dépendance de la physiologie ». Hostile à Tracy et ses amis, Napoléon utilisera le mot dans un sens péjoratif, pour désigner des théoriciens éloignés de la réalité. C'est plutôt dans ce deuxième sens que le concept apparaît chez Marx, notamment dans *L'Idéologie allemande* (1846), où il désigne à la fois l'ensemble des idées et représentations – morale\*, religion\*, philosophie\*, métaphysique, doctrines politiques – et une image renversée des rapports sociaux, où ce sont ces idées et représentations qui déterminent l'histoire réelle. Dans la célèbre préface à la *Critique de l'économie politique* (1859), l'idéologie – aussi désignée comme « superstructure idéologique » (voir Base) – est définie comme « le reflet multiforme dans les esprits » de l'histoire des rapports sociaux. Dans le *18 Brumaire de Louis Bonaparte* (1852), le mot n'apparaît pas, mais il est question de « toute une superstructure d'impressions, d'illusions, de façons de penser » créés par les classes sociales, sur la base des rapports sociaux existants.

Chez Lénine et, par la suite, dans le mouvement communiste, le concept perd sa dimension péjorative – il est question d'« idéologie prolétarienne », de « niveau idéologique » ou de « travail idéologique ». Le sociologue Karl Mannheim opposera les idéologies, systèmes de représentation voués à la conservation de l'ordre, aux utopies, idées à vocation subversive (*Idéologie et Utopie*, 1929). Enfin, dans ses travaux des années 1960, Louis Althusser va distinguer, par une stricte « coupure idéologique », la science de l'idéologie : tandis que l'œuvre de maturité de Marx relève de la première, ses écrits de jeunesse se situent, comme ceux de Ludwig Feuerbach et des jeunes-hégéliens, sur le terrain de la deuxième.

Le concept général d'impérialisme, comme celui, par exemple, d'« impérialisme romain », désigne des hiérarchies internationales où des pays plus avancés dominent et « exploitent », par divers mécanismes, des pays moins avancés. Le concept moderne apparaît au xx<sup>e</sup> siècle, avec l'ouvrage pionnier de John Atkinson Hobson, *L'Impérialisme* (1902), qui met en évidence le lien entre la dynamique impérialiste et le passage du capitalisme de libre concurrence au capitalisme monopoliste. Rudolf Hilferding, économiste marxiste autrichien, publie en 1910 *Le Capital financier*, qui explique l'essor impérialiste par la fusion du capital industriel et du capital financier, sous la domination de ce dernier. Peu après Rosa Luxemburg, dans *L'Accumulation du capital* (1911), analyse l'expansion coloniale et impérialiste comme résultat de la nécessité, pour le capital de conquérir les marchés et les économies précapitalistes. Enfin, faisant une synthèse, plus centrée sur la politique, des travaux de Hobson et Hilferding, ainsi que de ceux de Nikolaï Boukharine et d'autres, Lénine publie, en 1916, *L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*, qui deviendra l'ouvrage de référence pour les militants marxistes. La définition que propose Lénine est la suivante : « L'impérialisme est le capitalisme arrivé à un stade de développement où s'est affirmée la domination des monopoles et du capital financier, où l'exportation de capitaux a acquis une importance de premier plan, où le partage du monde a commencé entre les trusts internationaux et où s'est achevé le partage de tout le territoire du globe entre les plus grands pays capitalistes. »

Après 1945, la théorie marxiste de l'impérialisme a été actualisée par les travaux de Paul M. Sweezy et Paul Baran sur le capital monopoliste, notamment nord-américain ; d'Ernest Mandel sur le capitalisme tardif dominé par les sociétés multinationales ; par les travaux de la théorie de la dépendance sur l'Amérique latine et le « développe-

ment du sous-développement » (André Gunder-Frank) ; et enfin, par Immanuel Wallerstein à propos du système-monde capitaliste.

## INDIVIDU

Chez Marx, le concept d'individu intervient sur le plan de l'anthropologie, de la théorie sociale et de la caractérisation du communisme. Sa fonction anthropologique est double. D'une part, contre Hegel, Ludwig Feuerbach et la plupart des jeunes-hégéliens, Marx lutte contre toute forme d'hypostase de l'humanité en affirmant que l'« homme » n'est rien d'autre que l'ensemble des individus. D'autre part, contre Max Stirner et les différentes formes d'individualisme, il conteste que les individus soient comparables à des atomes en affirmant que « l'individu est un être social ».

On retrouve ce double mouvement dans sa théorie sociale : « Des individus qui produisent en société – [...] tel est naturellement le point de départ » (Introduction aux *Fondements de la critique de l'économie politique*, 1857-1858). Contre les robinsonnades\* qui réduisent la société à une agrégation de comportements individuels indépendants, Marx insiste sur le fait que les individus sont toujours « subsumés » sous des rapports sociaux déterminés. Mais il conteste également que les rapports sociaux puissent exister indépendamment des individus qui en sont les porteurs.

Le concept d'individu permet également de décrire les enjeux du passage du capitalisme au communisme\*. Dans *L'Idéologie allemande* (1846), Marx présente les différentes individualités historiques comme des individualités inaccomplies ou contingentes, et le communisme comme l'institution de l'individu « en tant qu'individu » ou « individu personnel ». Dans *Le Capital* encore, il explique que les conditions de la production capitaliste « mutilent le producteur [...], le dégradent au rang d'accessoire annexe de la

machine ». Au communisme, reviendra au contraire la tâche de remplacer « l'individu partiel, simple support d'une fonction sociale de détail, par un individu complètement développé ».

C'est sans doute Theodor W. Adorno qui a été le plus fidèle à cette double fonction critique et utopique conférée par Marx au concept d'individualité. Sur le plan critique, Adorno a en effet cherché à analyser les différentes formes de destruction de l'individualité par la société contemporaine. Et il a esquissé la perspective utopique\* d'une société respectant la singularité irréductible de chacun en même temps que favorisant les liens multifformes que chacun entretient avec son environnement affectif, social et naturel.

## INTÉRÊT ET CAPITAL DE PRÊT

L'étude de l'intérêt dans *Le Capital* porte principalement sur l'intérêt payé par les entreprises à des détenteurs de capitaux qui mettent leurs capitaux à disposition de ces entreprises sans s'engager activement. Marx traite également des intérêts payés par l'État sur les emprunts publics dans son étude du capital fictif\*, et de l'« usure », mais on se limitera ici au cas premier cas.

Deux catégories de capitalistes sont en jeu. Le *capitaliste actif*, qui avance le capital et exécute ce que Marx appelle les « fonctions capitalistes », ce qu'on désignerait de nos jours comme la « gestion ». Ces tâches capitalistes recouvrent l'achat des moyens de production – les bâtiments, les matières premières, les machines et la force de travail – la vente des marchandises, l'organisation de la production, et d'autres tâches comme la comptabilité. Le capitaliste du second type n'intervient que dans l'avance du capital qu'il met à la disposition du capitaliste actif. Le vocabulaire qu'utilise Marx est mal assuré. Il désigne ce dernier capitaliste comme « capitaliste d'argent » ou « prêteur ». La prin-

cipale modalité de cette mise à disposition des fonds est, en effet, le *prêt*, mais Marx range sous la rubrique « capital de prêt » les actions détenues par de tels capitalistes. Le prêt est rémunéré par les *intérêts*, et la détention d'actions des sociétés, par les dividendes. C'est le capitaliste actif qui paie l'intérêt et les dividendes aux capitalistes d'argent. La partie restante du profit\*, après ce versement, est le *profit d'entreprise* (le profit de l'entrepreneur, ou capitaliste actif).

Les intérêts, les dividendes et le profit d'entreprise sont des fractions de la plus-value\*. Marx soutient qu'il n'y a pas de « loi » déterminant la valeur du taux d'intérêt. Il s'agit d'un « partage » entre le capitaliste actif et le prêteur. Mais dans d'autres passages, il montre que le taux d'intérêt varie au fil des phases du cycle industriel. L'absence de loi concerne donc un niveau moyen, au-delà de telles fluctuations.

Au livre III du *Capital*, Marx développe une analyse très élaborée, quoique inachevée, des sociétés par actions. Il montre comment le capitaliste actif représente le « capital fonction », bien qu'il participe également à l'avance de capital, et le capitaliste d'argent, le « capital propriété ». Étant donné ses tâches, le capitaliste actif en vient à se considérer comme un travailleur, et peut, à ce titre se rémunérer par un salaire. Cela devient d'autant plus naturel que ce capitaliste se décharge de ces tâches de gestion sur des directeurs salariés, à aucun titre propriétaires du capital. Marx s'approche de la description d'une configuration institutionnellement très avancée, où les capitalistes d'argent avancent le capital et les tâches de gestion sont exécutées par des salariés.

## INTERNATIONALISME

Dans le *Manifeste du parti communiste* (1848), les communistes\* sont définis comme ceux qui « dans les diverses luttes nationales des prolétaires [...] font valoir les intérêts communs à l'ensemble du prolétariat ». D'où le célèbre mot

d'ordre final : « Prolétaires de tous les pays unissez-vous ! » La fondation de la I<sup>re</sup> Internationale en 1864, avec la participation active de Marx, est une première tentative de traduire cette unité dans la pratique. Marx salue l'esprit internationaliste de la Commune de Paris de 1871, dont certains des principaux dirigeants étaient des étrangers. Si, dans la I<sup>re</sup> Internationale, les courants marxiste et anarchiste se disputaient l'hégémonie – conflit qui conduira à sa dissolution – la II<sup>e</sup> Internationale, fondée en 1889 avec la participation d'Engels, se réclame du marxisme. Le soutien des principaux partis sociaux-démocrates (voir Communisme) à leurs gouvernements respectifs lors de la guerre en 1914-1918 conduira à sa décomposition ; suite à la Révolution d'octobre, est fondée en 1919 la III<sup>e</sup> Internationale, ou Internationale communiste, dominée, dès son origine, par le Parti bolchevique russe. Après la mort de Lénine (1924) et l'adoption du « socialisme dans un seul pays », la III<sup>e</sup> Internationale est soumise, de plus en plus, à la politique de la direction soviétique stalinienne ; ce qui n'a pas empêché des manifestations authentiques d'internationalisme, comme les Brigades internationales en Espagne (1936-1938). Les opposants communistes à Staline autour de Trotsky, fondent en 1938 la IV<sup>e</sup> Internationale.

Les années 1960 sont marquées par un regain d'internationalisme, notamment autour de la Solidarité tricontinentale (Afrique, Asie, Amérique latine). Plus récemment, c'est le mouvement altermondialiste, né avec la Conférence « intergalactique » organisée par les zapatistes en 1996, et avec les manifestations de Seattle contre l'Organisation mondiale du commerce (1999), qui représente la principale manifestation d'internationalisme ; les marxistes en sont une des composantes.

## LÉNINISME

Le mot n'a commencé à être utilisé qu'après la mort de Lénine en 1924. On peut considérer que sa théorie du parti\*

d'avant-garde, son analyse de l'impérialisme\* comme stade suprême du capitalisme, ses écrits sur le droit d'auto-détermination des nations\*, enfin, ses réflexions sur la révolution\*, le pouvoir des soviets (voir Conseils) et la dictature du prolétariat\* constituent une variante spécifique du marxisme, qui correspond à l'époque de guerre et de révolution, qui commence en 1905.

En avril-mai 1924, Joseph Staline fait une série de conférences à l'Université de Sverdlovsk, qu'il publie dans une brochure intitulée *Principes du léninisme*. Voici la définition qu'il propose : « Le léninisme est la théorie et la tactique de la révolution prolétarienne en général, la théorie et la tactique de la dictature du prolétariat, en particulier. » La brochure constitue une codification simplifiée et dogmatique de certaines affirmations du dirigeant bolchevique : les idées philosophiques et politiques de Lénine, en constant mouvement, sont transformées en un corpus de doctrine figé, le « marxisme-léninisme ». Au cours des années, Staline reviendra à plusieurs reprises sur les « questions du léninisme », chaque fois avec une inflexion plus autoritaire.

Trotsky et ses partisans se réclament, eux aussi, du léninisme ; ils se définissent, dans les années 1920 et au début des années 1930, comme courant « bolchevique-léniniste ». Les polémiques entre les deux courants communistes, staliniens et trotskistes, concernant le « socialisme dans un seul pays » ou sur la « révolution permanente », prennent la forme d'une bataille pour l'héritage de Lénine.

À partir des années 1960, Mao Zedong va se référer, lui aussi, à Lénine dans sa polémique contre Khrouchtchev et la direction soviétique. Le courant maoïste dans le monde entier va se désigner comme « marxiste-léniniste » (voir Maoïsme).

## LIBERTÉ

Les mots qu'utilisent Marx et Engels pour parler du prolétariat\* dans le *Manifeste du parti communiste* (1848) sont

souvent politiques et se réfèrent à l'absence de liberté : c'est une classe *opprimée*, qui n'a rien à perdre sinon ses chaînes. La révolution est définie dans plusieurs de leurs écrits comme auto-émancipation\*, c'est-à-dire, autolibération. À un premier niveau, cette libération concerne la domination bourgeoise, aussi bien économique que politique ; mais, d'une façon plus profonde, il s'agit de la libération par rapport au capital lui-même, constitué en puissance aliénée (voir Aliénation), cette force étrangère et hostile qui échappe aux contrôles des individus et les soumet à sa domination despotique. Le principe d'autolibération vaut aussi pour d'autres groupes opprimés, comme les esclaves, dont la révolution haïtienne (Toussaint L'Ouverture) a été étudiée par le marxiste noir Cyril Lionel Robins James dans son livre *Les Jacobins noirs* (1938).

Le communisme/socialisme (voir Communisme) est défini par Marx dans *Le Capital* comme « royaume de la liberté », en référence aux libres activités humaines qui s'épanouissent « au-delà de la sphère de la production matérielle proprement dite » ; c'est la *réduction du temps de travail* qui ouvre la voie à ce royaume de la liberté, en permettant le libre développement des êtres humains et de leurs capacités, « dans tous les sens ».

Pour beaucoup de marxistes – notamment dans le mouvement communiste – la liberté peut être sacrifiée au profit d'une valeur plus importante, l'égalité. Tel n'était pas l'avis de la marxiste Rosa Luxemburg, qui, dans sa brochure sur la Révolution russe, rédigée dans une prison allemande en 1918, écrivait ces paroles prophétiques : « La liberté pour les seuls partisans du gouvernement, pour les seuls membres d'un parti – aussi nombreux soient-ils – ce n'est pas la liberté. La liberté, c'est toujours au moins la liberté de celui qui pense autrement. [...] Sans une liberté de presse et de réunion illimitée, sans une lutte d'opinion libre, la vie s'étiole dans toutes les institutions publiques, végète, et la bureaucratie demeure le seul élément actif. »

Il s'agit sans doute du concept le plus important de la théorie marxiste de l'histoire. Sa formulation classique se trouve dans les paroles qui ouvrent le *Manifeste du parti communiste* (1848) : « L'histoire de toute société jusqu'à nos jours est l'histoire de la lutte des classes. Homme libre et esclave, patricien et plébéien, baron et serf, maître d'un corps de métier et compagnon, bref, oppresseurs et opprimés ont été en opposition constante, ils ont mené une lutte ininterrompue, tantôt cachée, tantôt ouverte. » Dans une note de 1890, Engels ajoute une précision : il s'agit de l'histoire écrite. Les travaux de Georg Ludwig Maurer et Lewis Henry Morgan ont montré l'existence de sociétés communistes primitives\* sans classes et donc sans lutte des classes. Il est intéressant de noter que la lutte oppose « oppresseurs et opprimés », des termes politiques et non purement économiques.

Marx reconnaissait, dans une lettre de 1852 à son ami Joseph Arnold Weydemeyer, qu'il n'avait pas le mérite d'avoir découvert l'existence des classes sociales et de leur lutte. En effet, on trouve le concept chez des historiens français comme Augustin Thierry, et surtout, comme l'a montré Henri Desroche, dans *L'Exposition de la doctrine saint-simonienne* de 1829. Mais le concept est débarrassé, chez Marx, des connotations raciales du premier, et de l'évolutionnisme du second.

La lutte des classes occupe une place essentielle dans les travaux historiques de Marx et Engels, que ce soit la *Guerre des paysans* (1850) d'Engels, ou les *Luttes de classe en France* (1850), le *18 Brumaire de Louis Bonaparte* (1852) et *La Guerre civile en France* (1871) de Marx. La lutte qui oppose le prolétariat à la bourgeoisie\* est au centre de l'analyse historique, mais le rôle d'autres classes ou fractions de classes est pris en considération. Marx semble croire, dans le *Manifeste*, que la chute de la bourgeoisie et la victoire du

prolétariat « sont également inéluctables », mais, dans un autre passage, il constate que la lutte des classes s'est soldée tantôt par une transformation révolutionnaire de la société et tantôt par « la ruine commune des classes en lutte ».

## MAOÏSME

Du nom de Mao Zedong (1893-1976), principal dirigeant de la Révolution chinoise. Mao fut l'un des fondateurs du Parti communiste chinois en 1921, et l'un des premiers à comprendre le potentiel révolutionnaire des paysans chinois. Il va mener, à partir de 1927, la lutte contre le régime du Kuomintang (Tchang Kaï-chek) et, de 1937 à 1945, la guerre de libération contre l'impérialisme japonais. Enfin, en 1949, l'Armée populaire de libération prend le pouvoir, et Mao proclame la République populaire de Chine, inspirée par le modèle politique de l'URSS (sans la terreur des purges stalinienne) : étatisation des moyens de production, parti unique, direction autoritaire du parti. Des divergences avec l'URSS commencent à apparaître dès 1956 lorsque Khrouchtchev publie son rapport dénonçant le stalinisme : Mao Zedong défend l'héritage de Staline à certaines réserves près. C'est à partir de cette époque que se constitue le maoïsme comme courant distinct dans le mouvement communiste international. Après l'échec du « Grand bond en avant » (1958-1959), Mao est mis en difficulté à l'intérieur du Parti et lance, en 1966-1969, la Révolution culturelle, qui mobilise des ouvriers et des jeunes – les « Gardes Rouges » – contre les « droitiers » – au nom d'une transformation idéologique radicale, laissant de nombreuses victimes. Après la mort de Mao Zedong, dont l'image est toutefois préservée, ses partisans sont éliminés du pouvoir, et Deng Xiaoping initie un processus de réformes économiques qui redonne au secteur capitaliste un rôle dominant.

Le maoïsme comme courant politique est assez hétérogène. Il connaît en Europe un versant qui se proclame

« marxiste-léniniste », et un versant plus « spontanéiste », qui a eu une influence importante en France et en Italie vers la fin des années 1960, pour disparaître au cours des années 1970. Dans les pays du Sud – Asie, Afrique, Amérique latine – les maoïstes vont surtout diriger des mouvements de guérilla paysanne.

## MARCHANDISE ET VALEUR

Marx analyse la marchandise comme une chose double : valeur d'usage et valeur d'échange. En cela, il suit les économistes\* classiques anglais. Cela signifie que lorsque l'économiste fait référence à une « marchandise », il attribue à cet objet deux propriétés : d'une part, le fait d'être désirable par des agents voulant se la procurer (indépendamment de la nature de ce désir, louable ou non, bienfaisant ou néfaste...), et le fait de pouvoir être reconnu sur un marché en tant que parcelle du travail social (c'est-à-dire de l'ensemble de la société). Marx utilise ces termes, valeur d'usage ou valeur d'échange, mais indique qu'une terminologie plus rigoureuse est « objet d'utilité » et « valeur ».

Le fait que les produits du travail deviennent des marchandises suppose qu'ils soient fabriqués en vue d'être présentés sur un marché pour y être échangés. C'est le résultat d'un ensemble de pratiques sociales. La transformation générale des produits en marchandises ne se réalise pleinement que dans le mode de production capitaliste.

L'étude de l'utilité, c'est-à-dire l'analyse des propriétés des objets qui les rendent désirables, est hors du champ de l'économie politique. Par contre, l'étude de la valeur en est un thème central. Selon la théorie de la valeur de Marx, dite « théorie de la valeur-travail », la valeur vient aux marchandises comme cristallisation d'une fraction du travail social, et le pouvoir de créer de la valeur est le propre de ce travail. La reconnaissance du travail sur le marché fait abstraction

de ses caractères concrets, de ceux du travail du forgeron ou du maçon (voir Travail).

Cette définition de la valeur par le travail nécessaire à la production des marchandises est appelée par Marx « loi de la valeur ». Cette loi ne stipule pas que les marchandises s'échangent à des prix proportionnels à leur valeur. Cette dernière propriété est désignée comme la « loi des échanges » marchands, c'est-à-dire la loi régissant les échanges dans une économie où les produits du travail sont des marchandises mais où ne dominent pas les rapports de production capitalistes. Dans une économie capitaliste, prévaut une autre loi des échanges à des prix proportionnels à ce que Marx appelle « les prix de production » (voir Concurrence). Quel que soit le rapport quantitatif de la valeur aux prix, les prix sont des formes\* de la valeur, et la théorie de la valeur-travail est essentielle à l'analyse de l'exploitation (voir Plus-value) dans le capitalisme (bien que les marchandises ne s'échangent pas à des prix proportionnels aux valeurs).

Marx ne traite pas (ou très incidemment) des services, dont l'usage est concomitant à la prestation, ce qui ne change pas l'analyse fondamentale à ceci près que les services ne peuvent être accumulés.

## MARXISME OCCIDENTAL

L'expression désigne certains penseurs marxistes de l'Europe occidentale, qu'on oppose à l'orthodoxie marxiste soviétique (« orientale »), notamment Georges Lukács, Karl Korsch, Antonio Gramsci, Ernst Bloch et l'École de Francfort. Maurice Merleau-Ponty a été le premier à utiliser le concept, dans son livre *Les aventures de la dialectique* (1955), mais il ne se réfère qu'au livre de Lukács *Histoire et conscience de classe* (1923). La tentative la plus systématique d'en rendre compte est le livre de Perry Anderson, *Sur le marxisme occidental* (1976). Pour Anderson appartient à

ce courant – qu'il découpe selon des critères à la fois géographiques et de génération – non seulement les auteurs cités plus haut mais aussi Henri Lefebvre, Lucien Goldmann, Jean-Paul Sartre et Louis Althusser. Malgré leurs différences, ces penseurs auraient certains traits communs : le déplacement de l'intérêt pour l'économie et la politique\* vers la philosophie\* ; la coupure entre la théorie et la pratique ; une conception pessimiste de l'histoire ; des analyses subtiles et novatrices de la culture. Dans l'ensemble, le marxisme occidental serait une tradition intellectuelle formée dans une période de défaite et, par conséquent, coupée des masses et de la lutte politique pour le socialisme (voir Communisme) – malgré son orientation anticapitaliste.

Cependant, comme le reconnaît Anderson lui-même, cela ne s'applique qu'aux années postérieures à 1945 ; au cours de la période suivant 1917, on trouve des penseurs comme Lukács, Korsch et surtout Gramsci, directement liés au mouvement ouvrier et aux grands soulèvements révolutionnaires de leur époque. Cette observation montre les limites de toute tentative de trouver un terrain commun à un ensemble aussi divers d'auteurs. Cela dit, il est indéniable qu'il existe une affinité théorique, politique et philosophique entre les « marxistes occidentaux », Lukács, Korsch, Bloch et Gramsci, dont l'influence s'est exercée sur l'École de Francfort et au-delà, jusqu'à nos jours.

## MATÉRIALISME

Le sens du matérialisme de Marx se joue dans une série de polémiques avec l'idéalisme, entendu comme le primat des idées sur le réel : critique\* de l'analyse idéaliste de l'action (matérialisme pratique), critique des conceptions idéalistes de l'histoire\* (matérialisme\* historique), critique de la conception idéaliste de la dialectique\* (dialectique matérialiste).

Dans les *Thèses sur Feuerbach* (1845), Marx présente sa propre philosophie\* comme un « nouveau » matérialisme. Là où l'action est interprétée par l'idéalisme comme une activité subjective, Marx retient du matérialisme le rôle déterminant des « circonstances », ou des conditions naturelles et sociales de la pratique. La notion de pratique\* (*Praxis*) désigne précisément l'activité humaine comme conditionnée par des conditions matérielles indépendantes d'elle et néanmoins modifiables par elle. Le nouveau matérialisme sera nommé dans *L'Idéologie allemande* (1846) « matérialisme pratique ».

Dans la « conception matérialiste de l'histoire » que développe ce dernier ouvrage, la notion de matérialisme tire, de nouveau, son sens d'une critique de l'idéalisme : celle des conceptions idéalistes de l'histoire. De portée essentiellement polémique, cette conception matérialiste désigne un projet davantage qu'une doctrine : il s'agit de rapporter l'étude de l'histoire à sa base économique et de cesser d'y voir le simple développement de principes abstraits. Mais il s'agit bien entendu du projet d'une science matérialiste de l'histoire, qui sera précisément dénommée « matérialisme historique » dans le marxisme.

Dans la postface du *Capital*, l'idée de dialectique matérialiste désignera de nouveau une opération critique : « Ma méthode dialectique n'est pas seulement différente de celle de Hegel, elle est son contraire direct [...]. Chez lui, elle est sur la tête. Il faut la retourner pour découvrir le noyau rationnel sous l'enveloppe mystique. » C'est ici encore sur une transformation de cette critique en doctrine que reposera l'idée de « matérialisme dialectique ».

Ce sera un objectif constant des philosophes marxistes que de tenter de préciser la nature du matérialisme de Marx et de prendre parti dans les alternatives suivantes : faut-il fonder le matérialisme sur des lois de la matière (Engels, Plekhanov, Lénine) ou au contraire sur la seule prise en compte des conditionnements sociohistorique de l'action et des représentations (Antonio Labriola, Georg Lukács,

Antonio Gramsci)? Faut-il concevoir le matérialisme de Marx comme le principe d'une science et d'une philosophie (Louis Althusser) ou seulement comme le principe d'une critique de l'idéologie et des illusions qu'elle propage (Theodor W. Adorno)?

## MÉTHODE

La question de la méthode est abordée par Marx par l'intermédiaire de la « méthode de l'économie politique » et de la « méthode dialectique\* ».

À l'époque des *Fondements de la critique de l'économie politique* (1857-1858), Marx envisageait de faire précéder sa critique de l'économie politique d'une introduction présentant les principes du matérialisme historique et la méthode de l'économie politique. C'est dans ce contexte qu'il consacre un développement à la « méthode de l'économie politique ». Il y explique que la méthode consistant à remonter par analyse des phénomènes empiriques à des principes abstraits était certes nécessaire dans une première phase de développement de l'économie politique, mais qu'elle est insuffisante scientifiquement. C'est pourquoi la critique de l'économie politique adopte la démarche consistant à reconstruire les phénomènes empiriques sous forme de « concret\* de pensée » en partant des principes abstraits (voir *Abstraction*). Mais deux ans plus tard, dans la préface de la *Contribution à la critique de l'économie politique* (1859), il déclare renoncer au projet d'une telle introduction.

À cette même époque, fortement influencé par une relecture de la *Science de la logique* de Hegel, Marx considérait également la méthode dialectique comme une pièce essentielle de la critique de l'économie politique, au point de proposer la rédaction une critique de la dialectique hégélienne (lettre à Engels, 14 janvier 1858). Dans la postface du *Capital*, tout en affirmant qu'il adopte une « méthode dialectique »,

Marx précise que la « dialectique » est chez lui un « mode d'exposition » et non une « méthode d'investigation ». En quoi consiste la méthode dialectique ? C'est là encore ce que Marx a laissé dans l'ombre, sans doute parce qu'en définitive, la démarche scientifique ne peut pas être soumise à des critères méthodologiques fixés *a priori*.

De nombreux marxistes, Engels le premier, ont cherché à préciser la nature de la méthode dialectique de Marx, mais d'autres ont considéré au contraire que l'idée de dialectique était chez Hegel solidaire d'un rejet des méthodes. Contre le marxisme, la question a également été soulevée de savoir si la pensée de Marx devait être considérée comme une science et un projet politique, ou seulement comme une méthode d'analyse de l'histoire.

## MODE DE PRODUCTION

Avant même d'approfondir son étude de l'économie politique, Marx développa une interprétation de l'histoire des sociétés humaines fondée sur la distinction de grandes périodes qu'il appela des « modes de production ». Une liste type de ces modes de production est : « asiatique, antique, féodal et bourgeois moderne ». Le mode de production bourgeois n'est autre que le mode de production capitaliste. À chacun de ces modes est associée une structure de classe\*. En simplifiant, on peut opposer une classe dominante et une classe dominée. Côté dominants, dans l'ordre de la liste ci-dessus, on trouve le despote asiatique et la classe des notables (prêtres, fonctionnaires) qui l'entourent, les maîtres, les seigneurs et les bourgeois. Du côté des dominés, on trouve les paysans encadrés par les notables, les esclaves, les serfs et les prolétaires. Les classes dominantes s'approprient une fraction du travail\* (un surtravail) des classes dominées, ou du produit de ce travail, selon un processus désigné comme « exploitation » (voir Plus-value). Ce rapport fonda-

mental se complique toujours du fait de l'existence de classes de commerçants et d'artisans, ou de salariés, dont le rapport aux classes dominantes est plus complexe.

L'expression « mode de production » renvoie à ces diverses époques de l'histoire de l'humanité dans leurs caractères spécifiques. L'expression « formation sociale » est souvent utilisée pour désigner des étapes concrètes, marquées par des hétérogénéités, notamment des formes de transitions entre divers modes de production.

Dans son œuvre économique, notamment, *Le Capital*, Marx veut faire la démonstration de la nature de classe du mode de production capitaliste, qui permet de le situer, en tant que tel, à la suite des modes précédents. L'appropriation du surtravail revêt la forme de la plus-value. Marx pense que les contradictions\* du mode de production capitaliste (notamment ses crises\*) et la constitution de la classe des prolétaires\* en classe révolutionnaire, dont le capitalisme est lui-même l'agent, conduiront au renversement de la domination bourgeoise\* et à l'instauration d'une société sans classes. Selon les termes de Marx, cette transformation mettra un terme à la « préhistoire de l'humanité », et ouvrira une nouvelle ère « socialiste », puis « communiste\* », où prendra fin l'exploitation de l'homme par l'homme.

Ce mouvement historique est interprété en relation au développement de deux grands ensembles de processus que Marx désigne comme les forces productives et les rapports de production. Les premiers regroupent les déterminants de la capacité de produire : les ressources naturelles, la technique et l'organisation (dans l'entreprise mais aussi la division du travail entre entreprises). Les seconds renvoient aux rapports entre les hommes qui confèrent aux classes leurs positions sociales respectives, comme la propriété des moyens de production pour les capitalistes, et l'absence d'une telle propriété pour les prolétaires (qui ne possèdent que leur force de travail qu'ils doivent vendre aux capitalistes pour survivre, voir Plus-value).

Marx n'a pas laissé de traité systématique de cette interprétation de l'histoire. On en trouve un bref exposé dans l'avant-propos à la *Critique de l'économie politique*, publiée en 1859, où il résume son itinéraire intellectuel.

## MONOPOLES

Marx traite fort peu des monopoles, seulement incidemment, en référence à des situations de contrôle de ressources naturelles. La théorie des monopoles s'est développée à la fin du XIX<sup>e</sup>, en particulier durant la crise structurelle des années 1890 aux États-Unis, une crise de rentabilité (voir Profit ; Crise), qui a été l'occasion d'une crise de la concurrence\*, avec le développement des ententes entre entreprises (les cartels et trusts). L'image de très grandes entreprises échappant, à leur avantage, aux règles de la concurrence, constitue un thème central dans les travaux des économistes marxistes et un argument de mobilisation populaire contre le grand capital. Le monopole est un attribut de l'impérialisme dans la théorisation qu'en a donnée Lénine.

Des économistes marxistes états-uniens ont développé les thèses du « capitalisme monopolistique », à la fin des années 1960, en soutenant que cette nouvelle caractéristique du capitalisme en faussait certaines lois, comme, à l'évidence, celles de la concurrence (la formation des prix de production) et, même, la tendance\* à la baisse du taux de profit. En France, le même thème a prévalu dans les thèses du « capitalisme monopoliste d'État » (Paul Boccara).

## MORALE

Chez Marx, la morale apparaît comme une des formes principales de l'idéologie\*. Le prolétariat\* est dénué de tout

et n'a pas donc pas d'intérêt particulier à légitimer. Il n'y a pas de morale prolétarienne. La morale des prolétaires est toujours une forme de morale bourgeoise\*, et c'est pourquoi le *Manifeste du parti communiste* identifie « socialisme moral » et « socialisme bourgeois » ou « petit bourgeois ». Marx considère en outre que le prolétariat a une disposition critique envers l'idéologie bourgeoise : « Les lois, la morale, la religion\* sont pour lui autant de préjugés bourgeois, qui dissimulent autant d'intérêts bourgeois. »

Pour Marx, la critique du capitalisme ne doit pas se fonder sur des normes morales universelles mais au contraire adopter le point de vue spécifique des luttes pratiques du prolétariat contre l'ordre social actuel. Cependant, ces luttes ne sont pas dénuées de tout horizon éthique. Ainsi, dans *Salaires, prix et plus-value* (1865), la lutte révolutionnaire est interprétée comme une « résistance » contre « l'extrême dégradation » de l'existence, et dans la *Critique du programme de Gotha* (1875), le communisme est fondé sur l'exigence d'une satisfaction des besoins de tous.

Trois positions à l'égard de la morale se sont développées dans le marxisme : une relativisation des questions morales au nom du réalisme politique (Trotsky), une volonté de fonder la critique du capitalisme sur des principes moraux universels (Eduard Bernstein), une opposition d'une morale bourgeoise à une morale prolétarienne ou à une morale marxiste (Roger Garaudy).

## NATION

Trop optimistes, Marx et Engels croyaient, dans le *Manifeste du parti communiste* (1848), que le développement du libre commerce et du marché mondial allait supprimer les « cloisonnements nationaux ». Au cours des années 1848-1850, Engels suit une dangereuse pente hégélienne en désignant certains peuples sans État – par exemple slaves du

Sud – comme des « nations sans histoire ». Certes, les deux penseurs vont soutenir le combat des Polonais pour leur indépendance, contre la domination tsariste ; plus important, ils vont tirer du combat des Irlandais contre la domination britannique, la leçon qu'« un peuple qui en opprime un autre ne peut pas être libre ». Mais il leur manque une réflexion théorique et stratégique sur la question nationale.

C'est l'austro-marxiste Otto Bauer qui, dans son ouvrage *La question nationale et la social-démocratie* (1907), tente pour la première fois une approche marxiste globale du fait national. Bauer définit la nation comme « l'ensemble des hommes liés en une communauté de caractère par une communauté de destin », et insiste sur sa dimension historique et mouvante. Pour les États multinationaux, comme l'Empire austro-hongrois, il proposera l'autonomie nationale-culturelle des peuples comme solution capable de conserver le cadre étatique unitaire. Une variante de cette option est adoptée par le mouvement ouvrier juif de l'Empire tsariste, le *Bund*.

Staline, dans sa brochure *La question nationale et le marxisme* (1913), ne considère comme nations – auxquelles il faut reconnaître le droit à la séparation – que les peuples ayant « une communauté de langue, de territoire, de vie économique et de formation psychique ». Lénine, par contre, dans ses essais sur la question nationale des années 1913-1916, évite toute définition rigide et figée, pour insister – en débat avec Rosa Luxemburg, partisane de solutions autonomistes – sur le droit des nations à disposer d'elles-mêmes, et donc à se doter d'un État séparé : sans le droit de divorcer, observait-il, aucune union ne peut être véritablement libre.

## NATURALISME

Dans les *Manuscrits de 1844*, Marx présente son propre point de vue philosophique comme un « humanisme\* » et un « naturalisme ». Il y affirme que le naturalisme constitue

la synthèse du matérialisme et de l'idéalisme, ou du matérialisme\* et du spiritualisme, mais il le définit également comme un « vrai matérialisme ».

Le naturalisme de Marx entend souligner l'importance de ce qui préexiste à l'ordre des productions de l'esprit humain : d'une part la *nature\** dont les hommes ne sont qu'une production transformée, et d'autre part la *nature humaine*, c'est-à-dire à un ensemble de forces génériques (voir Être générique) que les individus tentent de développer dans l'histoire mais qui restent un prolongement de l'activité de la nature. Aussi l'humanisme peut-il être défini comme « le naturalisme pleinement développé ».

Dans la mesure où les *Manuscrits de 1844* définissent le communisme\* comme le dépassement des aliénations\* et la réappropriation (voir Appropriation) par les hommes de leur nature, il peut également être présenté comme « l'achèvement de l'unité de l'essence humaine et de la nature, la véritable résurrection de la nature, le naturalisme accompli de l'homme et l'humanisme accompli de la nature ».

## NATURE

Que ce soit dans les *Manuscrits de 1844* où Marx adopte un point de vue « naturaliste », ou dans les textes de la maturité où il développe une conception matérialiste de l'histoire (voir Matérialisme ; Histoire), Marx souligne toujours l'importance de la dimension naturelle de l'existence humaine et de l'histoire. Il conçoit la nature comme ce dont proviennent les hommes, la société comme étant toujours en interaction avec la nature (par l'intermédiaire du travail considéré comme « métabolisme de l'homme et de la nature »), et l'histoire comme un processus de transformation constante de la nature.

Le *Capital* et la correspondance de Marx prouvent que l'image de la nature est chez lui fortement dépendante des

sciences de la nature de son temps. De la chimie, il retient l'idée d'une nature traversée par des forces et des oppositions dynamiques. De la biologie, il retient l'idée d'organisation et la théorie de l'évolution des espèces. Quant à l'agronomie, elle lui permet d'espérer que les progrès de la connaissance scientifique permettront de compenser la destruction de la nature à laquelle se livre le capitalisme.

Dans le marxisme, ces idées ont été prolongées dans deux directions principales. D'une part, Engels a proposé dans la *Dialectique de la nature* (1883) une synthèse dialectique des sciences de la nature pour fonder une théorie matérialiste de la connaissance (voir Reflet) et une théorie de la dialectique\*. D'autre part, et plus récemment, différents auteurs (Walter Benjamin, Theodor W. Adorno, Ernst Bloch) se sont intéressés à la définition du communisme comme « résurrection de la nature » (*Manuscrits de 1844*) et aux autres thèmes permettant d'élaborer ce qu'on appellerait aujourd'hui l'« écosocialisme\* ».

## PARTI

Le pamphlet rédigé en commun par Marx et Engels s'intitulait *Manifeste du parti communiste* (1848). Le parti y est défini comme représentant les intérêts historiques de l'ensemble du prolétariat\* international : il vise à la conquête du pouvoir politique par le prolétariat et à l'abolition de la propriété bourgeoise. La Ligue des Communistes a été une première tentative de constituer un parti de ce type (créée comme la Ligue des Justes en 1836, et prenant son nom en 1847).

Une nouvelle forme d'organisation, politiquement plurielle et dépassant les limites nationales, a été l'Association internationale des travailleurs (AIT), fondée en 1864 avec le soutien de Marx et Engels (voir Internationalisme) ; une résolution du Congrès de La Haye (1872) de l'AIT affirmait,

sous l'impulsion de Marx : « Le prolétariat ne peut agir comme classe\* qu'en se constituant lui-même en parti politique distinct opposé à tous les anciens partis formés par les classes possédantes. » Ce principe vaudra aussi pour la II<sup>e</sup> Internationale, fondée en 1889, mais il s'agissait désormais de partis de masse se réclamant du marxisme.

Une nouvelle conception du parti surgit avec Lénine. Dans *Que Faire* (1903), il soutient que les marxistes doivent constituer un parti d'avant-garde, capable de dépasser l'économisme trade-unioniste spontané de la classe ouvrière. Composé essentiellement de révolutionnaires professionnels, ce parti doit être une organisation rigoureusement centralisée. Ces propositions furent critiquées par le jeune Trotsky et par Rosa Luxemburg comme trop centralistes, trop peu démocratiques, et sous-estimant le potentiel révolutionnaire des luttes spontanées du prolétariat. Avec, en 1914, la faillite des partis réunis dans la II<sup>e</sup> Internationale, le modèle de parti léniniste deviendra le paradigme dominant dans la nouvelle Internationale, l'Internationale communiste, au moins dans ses premières années, avant la monopolisation du pouvoir par Staline.

## PAYSANNERIE

L'attitude de Marx envers la paysannerie dans le *18 Brumaire de Louis Bonaparte* (1852) est pour le moins contrastée ; d'une part, il prétend que la masse des paysans parceliaires – « simple addition de grandeurs du même nom » – est incapable de former une organisation politique et de défendre ses intérêts de classe ; en 1848-1850, cette paysannerie soutiendra Louis Bonaparte. La dynastie des Bonaparte représente donc « non pas le progrès mais la foi superstitieuse du paysan, non pas son avenir mais son passé ». D'autre part, Marx affirme son espoir dans un rôle révolutionnaire futur de cette même paysannerie, condition

indispensable pour que « la révolution\* prolétarienne\* réalise [avec la paysannerie] le chœur sans lequel, dans toutes les nations paysannes, son solo devient un chant funèbre ».

Dans les dernières années de sa vie, Marx va s'intéresser de près aux traditions communautaires paysannes en Russie. Dans une lettre à la révolutionnaire russe Vera Zassoulitch (1881) et dans la préface de 1882 à la traduction russe du *Manifeste du parti communiste* (1848), il évoque la possibilité que la propriété communautaire paysanne puisse servir de point de départ pour une évolution communiste en Russie.

Les marxistes russes ne prendront pas en compte cette proposition marxienne, mais Lénine insistera, dans ses écrits stratégiques, sur la nécessaire alliance entre le prolétariat et la paysannerie dans la révolution antitsariste ; selon lui, le parti ouvrier doit soutenir la paysannerie dans son combat contre les grands propriétaires fonciers, mais, en même temps, organiser les prolétaires ruraux dans la lutte contre la bourgeoisie paysanne. Mao Zedong et Hô Chi Minh, c'est-à-dire les communistes chinois et vietnamiens, vont faire de la paysannerie la principale base de masse des guerres de libération nationale et sociale de leurs pays. Dans les années 1960, Che Guevara et Franz Fanon, chacun à sa façon, mettront en avant le rôle révolutionnaire des paysans dans les pays du Tiers Monde.

## PHILOSOPHIE

On trouve chez Marx différents types de rapport à la philosophie. Dans les *Annales franco-allemandes* (1844), Marx commence par défendre l'idée de « philosophie critique\* » (lettre à Ruge, septembre 1843). Il exprime un projet de « réalisation de la philosophie » : « vous ne pouvez pas supprimer la philosophie sans la réaliser », ni « réaliser la philosophie sans la supprimer » (*Critique de la philosophie hé-*

gélienne du droit. Introduction, 1844). La onzième des *Thèses sur Feuerbach* (1845) affirme : « Les philosophes ont seulement interprété différemment le monde, ce qui importe, c'est de le changer. » Et plus radicalement encore, *L'Idéologie allemande* (1846) affirme : « Il faut en sortir d'un bond [de la philosophie] et se mettre à l'étude de la réalité en tant qu'homme ordinaire. » À l'issue d'une telle critique, ne semble plus pouvoir revenir à la philosophie qu'une fonction de réflexion méthodologique et de synthèse des résultats des sciences.

En posant ainsi la question de la philosophie, Marx l'a livrée au marxisme sous la forme d'un problème. Les philosophes l'ont abordé de différentes manières. Alors que Engels cherchait à expliciter la grandeur des idées philosophiques de Marx, il semblait en même temps réduire la philosophie à une simple synthèse des résultats des sciences de la nature. Différents auteurs ont dénoncé ensuite un risque de liquidation de la philosophie, en soulignant l'importance théorique et politique de sa fonction critique (Karl Korsch). La plupart des philosophes marxistes s'assignèrent la tâche de défendre la philosophie, soit en cherchant à faire apparaître une nouvelle philosophie (Georg Lukács, Antonio Gramsci), soit en soulignant l'originalité d'une nouvelle pratique de la philosophie (comme dans l'École de Francfort). D'autres encore ont cherché à expliciter l'intérêt philosophique de la « coupure » de Marx avec la philosophie (Louis Althusser).

#### PLUS-VALUE OU SURVALEUR

Le concept central de la théorie de la valorisation du capital\* est celui de *plus-value*, également appelée « survaleur ». Au plan quantitatif, la plus-value désigne le montant de l'accroissement du capital résultant de l'activité capitaliste au cours d'une période. Elle se mesure en valeur

comme le capital lui-même. Reste à résoudre le mystère de cet accroissement.

Marx suppose que les marchandises\* s'échangent à leurs prix normaux, c'est-à-dire, dans les hypothèses simplificatrices où il se place au livre I du *Capital*, à des prix proportionnels à leurs valeurs. Si dans les relations entre capitalistes, ou entre capitalistes et consommateurs finaux, toutes les marchandises s'échangent à de tels prix, il n'y a, apparemment, pas de place pour un accroissement : la valeur est transmise, passe d'une main à l'autre.

Marx explique alors qu'il existe une marchandise particulière dont l'*usage* crée de la valeur. C'est la *force de travail* du travailleur. Cette capacité de travailler est traitée comme une marchandise, ce qui signifie qu'elle a une utilité et une valeur. Son utilité, ce à quoi elle sert du point de vue de son acquéreur, c'est le travail : le capitaliste fait travailler le travailleur. Sa valeur, c'est le temps de travail nécessaire à sa production, défini comme le temps nécessaire à la production des marchandises que peut acheter le travailleur, son pouvoir d'achat sur des biens que Marx appelle de « subsistance » (pour le travailleur et sa famille, sachant que plusieurs membres de cette famille peuvent travailler). On préfère, parfois, le terme « reproduction » à celui de « production » de la force de travail. Comme toute marchandise, celle-ci a un prix : le salaire\*.

Le mystère de la plus-value se résout donc dans l'observation que le travailleur est susceptible de travailler plus d'heures que n'en requiert la production des biens qu'il peut acquérir. Ces heures de *surtravail* sont à l'origine de la *plus-value* ou *survaleur*.

Ce pouvoir de créer de la valeur dans le capitalisme est le propre de la force de travail. À ce titre, Marx appelle « capital variable » la fraction du capital qui sert à acheter cette force ; du même coup, il appelle « capital constant » les autres fractions, comme la part du capital servant à acheter des matières premières ou des machines. La relation quantitative entre la plus-value, *pl*, et le capital variable, *v*, qui en

est la source, est le *taux de la plus-value* :  $p/v$  (qu'on peut écrire  $sw/v$ , si on utilise le terme « survaleur »).

Il n'y a qu'une seule plus-value, mais elle peut s'accroître de deux manières. Entre le capitaliste et le travailleur, un rapport de force détermine la *durée de la journée de travail*. Si les conditions technico-organisationnelles de production et le pouvoir d'achat du salaire sont donnés, la plus-value croît avec la durée de la journée de travail. C'est ce que Marx appelle la « plus-value absolue ». Mais la plus-value peut croître d'une autre manière provenant de la réduction du temps de travail nécessaire à la production des subsistances des travailleurs : si la transformation des conditions de production permet une augmentation de la productivité du travail (plus de biens pour le même nombre d'heures) et si le pouvoir d'achat du travailleur n'est pas accru suffisamment pour lui donner le bénéfice de cet accroissement. C'est le mécanisme dit de la « plus-value relative ».

Marx insiste sur le fait que les transformations des conditions de production comme dans manufacture et la grande industrie (voir Coopération) ont pour objet l'augmentation de la plus-value et de son taux. Dans ces analyses du livre I, il anticipe quelque peu hâtivement sur les développements du livre III, où l'on voit que le capitaliste maximise, en fait, son taux de profit\*, dont le taux de la plus-value n'est qu'un déterminant.

## POLITIQUE

Chez Marx, l'idée de politique est toujours liée à l'organisation de la société par l'État\*. Sa critique de la politique repose ainsi toujours sur une critique de l'État, et l'idée d'une « fin de la politique » est liée au projet de ce que Engels appellera une « extinction » de l'État.

Dans les *Annales franco-allemandes* (1844), Marx souligne les limites de l'émancipation\* politique, conçue

comme une émancipation « seulement politique », c'est-à-dire ne concernant les hommes qu'en tant que membres de l'État. La critique de la politique consiste alors à dénoncer l'« abstraction politique » (le caractère abstrait de cette émancipation) et l'« illusion politique » (l'illusion, générée par l'État, qui fait de cette émancipation la seule véritable).

Dans les textes de la période de maturité (*L'Idéologie allemande*, *Misère de la philosophie*, le *Manifeste* et la *Critique du programme de Gotha*), la critique de l'« illusion politique » prend une nouvelle forme : elle concerne l'illusion, produite par l'État, faisant de ce dernier le représentant de l'intérêt général plutôt qu'un instrument répressif au service de la classe dominante. Marx affirme alors l'existence d'un double lien entre politique et lutte\* de classe. D'une part, la politique est toujours liée à la lutte des classes, même lorsqu'elle se donne une forme étatique apparemment autonome. D'autre part, Marx soutient que « toute lutte des classes est une lutte politique ». Il n'en relativise donc pas pour autant les luttes politiques au profit des luttes sociales. Au contraire, il juge nécessaire de s'emparer du pouvoir d'État pour le transformer en mettant la puissance publique au service de l'organisation collective de la société.

L'idée de fin de la politique désigne alors tout à la fois la disparition de la lutte des classes et l'extinction de l'État comme puissance publique séparée.

## PRATIQUE/PRAXIS

Dans les *Thèses sur Feuerbach* (1845), Marx définit la pratique (*Praxis*) comme une « activité objective » et une « activité effective, sensible ». Il souligne l'importance de la pratique aussi bien pour la théorie de la connaissance que pour la théorie sociale. D'une part, il affirme que la question de la réalité des idées trouve sa réponse dans la

pratique, et d'autre part, il soutient que « toute vie sociale est essentiellement pratique ».

Les *Thèses sur Feuerbach* comme *L'Idéologie allemande* (1846) associent le thème de la pratique à celui de l'« auto-transformation ». Dans l'action sociale, les hommes transforment le monde extérieur en même temps qu'ils se transforment eux-mêmes, et si la pratique est toujours conditionnée par les structures sociales de la domination capitaliste, elle a également le pouvoir de les modifier par la pratique révolutionnaire.

Les *Thèses sur Feuerbach*, qui insistent sur la nécessité pour la philosophie\* de « conceptualiser la pratique », ont exercé une influence considérable sur la philosophie marxiste, et au-delà, sur la philosophie contemporaine. Mais la disparition apparente du terme « pratique » de l'œuvre de la maturité au profit de concepts comme « lutte des classes » et « production », a ouvert la voie à différentes attitudes. Certains auteurs, comme Antonio Gramsci, ont utilisé la notion de *praxis* pour souligner tout ce qui dans la pratique sociale était irréductible à de simples effets de la production capitaliste ou de la lutte des classes. D'autres auteurs, ont reproché à la « philosophie de la *praxis* » de négliger le conditionnement naturel et social de l'agir, ou de sous-estimer le poids des structures sociales (voir Base).

## PROCÈS DE TRAVAIL

Dans *Le Capital*, Marx définit le « procès de travail » comme un « procès qui se passe entre l'homme et la nature, dans lequel l'homme règle et contrôle son métabolisme avec la nature par la médiation de sa propre action » en utilisant la puissance de son propre travail et des instruments de production. Il distingue « procès de travail » et « procès de valorisation », ce dernier concept désignant l'activité productive non plus en tant que transformation d'objets par des

instruments de travail, mais en tant de production de valeur et de plus-value (voir Marchandise ; Plus-value).

L'idée du travail comme métabolisme (ou échange organique) de l'homme avec la nature tire son origine des *Manuscrits de 1844*. Marx y présentait la nature\* comme « le corps non organique de l'homme ». Alors que le travail est traditionnellement interprété comme une source d'artifice et une rupture avec la nature, c'est une continuité avec la nature qui est ainsi soulignée : le travail est une activité naturelle qui, en transformant la nature humaine et la nature extérieure développe « les potentialités qui y sont en sommeil » (*Le Capital*).

Marx est également l'auteur d'une critique\* du travail. Les *Manuscrits de 1844* identifient parfois le travail et l'« activité aliénée ». *L'Idéologie allemande* (1846) soutient que le communisme doit « abolir le travail ». Les textes de la critique de l'économie politique oscilleront quant à eux entre un projet d'abolition du travail et un projet de transformation du travail en « travail émancipé ».

Au sein du marxisme, deux tendances divergentes s'opposeront : la première sera tentée par une survalorisation du travail (bien que dans la *Critique du programme de Gotha*, 1875, Marx ait dénoncé la thèse selon laquelle le travail est la source de toute richesse) alors que la seconde retiendra le projet d'une critique et d'une abolition du travail.

Le travail dans sa relation à la théorie de la valeur (travail abstrait, nécessaire, productif...) est défini à l'entrée Travail.

## PRODUCTION

Dans les *Manuscrits de 1844*, Marx faisait de la catégorie de production la clef d'une anthropologie naturaliste\* selon la formule : « L'homme produit l'homme, il se produit lui-même et produit l'autre homme. » De même que l'activité productive de l'homme est l'accomplissement de la productivité de la nature\*, de même « ce que l'on appelle l'histoire\* universelle n'est rien d'autre que la production de

l'homme par le travail humain, que le devenir de la nature pour l'homme ».

À partir de *L'Idéologie allemande* (1846), le primat de la production perd sa signification anthropologique. Dans les *Fondements de la critique de l'économie politique* (1857-1858), Marx soutient que, considérée « en général », la production est le « procès\* de travail » comme acte d'un « corps social ». Et il précise que « la production en général est une abstraction », le procès de production étant toujours déterminé par le niveau de développement des forces productives et les rapports sociaux propres à un mode de production déterminé.

Le primat de la production remplit différentes fonctions chez Marx. Il vise à mettre en lumière le rôle déterminant de la dialectique\* des forces productives et des rapports sociaux de production au sein de chaque formation sociale (voir Mode de production). Il a également une fonction critique\* : « Le sens que la production a pour les riches apparaît ouvertement dans le sens qu'elle a pour les pauvres. Sa signification pour ceux d'en haut s'exprime toujours d'une manière subtile, déguisée, ambiguë : c'est l'apparence. Pour ceux d'en bas, elle s'exprime d'une manière grossière, directe, sincère : c'est l'essence. »

Parmi les philosophes marxistes, un débat se développa quant à savoir s'il fallait défendre l'originalité du matérialisme\* de la production proposé par Marx, ou au contraire dénoncer une réduction de la vie sociale à la seule logique de la production et sous-estimer la dimension communicationnelle de l'interaction (voir Commerce entre les hommes) et l'autonomie relative de la *praxis* (voir Pratique).

## PROFIT

Le profit est la différence entre le prix de vente d'une marchandise\* et les frais ou coûts occasionnés par sa pro-

duction ou sa vente. De même que les prix sont les formes\* de la valeur, les profits sont les formes des plus-values\* réalisées par les différentes entreprises. Dans le formalisme que Marx utilise, le taux de profit est le rapport du profit aux coûts de production. Dans un tel rapport, la plus-value réalisée est comparée au capital total, constant et variable (voir Marchandise), contrairement au taux de la plus-value ( $p/v$ ) où celle-ci n'est rapportée qu'au capital variable. Avec les notations  $pl$ , pour la plus-value,  $c$ , pour le capital constant, et  $v$ , pour le capital variable, le taux de profit,  $r$ , s'écrit :

$$r = pl/(c + v).$$

Le taux de profit est ainsi défini dans un cadre analytique où ne sont considérés que les flux de capital et de profit, le cadre dans lequel Marx se place le plus souvent par désir de simplification.

Le livre II du *Capital* introduit le concept de la coexistence simultanée des formes du capital (voir Circulation du capital) et donc du total du capital (un stock) à un moment donné. Dans ce cadre, le taux de profit rapporte le flux de profit au cours d'une période à la valeur moyenne du stock de capital.

D'une manière générale, Marx voyait dans le taux de profit une variable centrale de la dynamique de la production capitaliste. On peut formuler simplement cette idée. Tout à fait indépendamment du sort des travailleurs, si la *rentabilité du capital*, mesurée par le taux de profit, est assurée, si elle ne chute pas (dans des fluctuations rapides ou tendancielle), les choses se passent bien (voir Tendances ; Crise). Et inversement, lorsque la rentabilité du capital est compromise.

Marx introduit, au livre III du *Capital*, l'intérêt\*, qui est une fraction du profit d'une entreprise payée aux créanciers. Cela le conduit à définir le profit d'entreprise, qui est le profit diminué de l'intérêt.

Marx et Engels n'échappent pas toujours à l'idéologie du progrès dominante au XIX<sup>e</sup> siècle. Par exemple, la position de Marx dans ses articles de 1853 sur la colonisation anglaise de l'Inde : malgré ses crimes et ses actes barbares, cette colonisation a été « un instrument inconscient de l'histoire » en introduisant les forces de production capitalistes en Inde et en provoquant une véritable révolution dans l'état social (stagnant) de l'Asie. Ce n'est qu'une fois la société bourgeoise abolie par une grande révolution sociale, « que le progrès humain cessera de ressembler à cette hideuse idole païenne qui ne buvait le nectar que dans les crânes des massacrés ». On n'est pas si loin de la « ruse de la raison » de la philosophie de l'histoire hégélienne.

Cependant, dans *Le Capital* l'analyse des guerres de conquête et de la colonisation est surtout une dénonciation du caractère inhumain et barbare du processus sanglant d'*accumulation primitive* du capital, sans aucune justification téléologique. D'une façon générale Marx affirme dans son grand ouvrage que, dans le capitalisme, « chaque progrès économique est en même temps une calamité sociale ».

On observe ce type de tensions dans les divers courants du marxisme au XX<sup>e</sup> siècle. Walter Benjamin est un des rares marxistes à proposer explicitement, dans son *Livre des passages* (inachevé, années 1930), « un matérialisme historique qui aurait aboli en lui-même l'idée de progrès », en s'opposant ainsi aux « habitudes de la pensée bourgeoise ». Influencés par Benjamin, Theodor W. Adorno et Max Horkheimer vont se distancer eux aussi, dans leur *Dialectique de la Raison* (1946) de toute idée d'un progrès humain linéaire.

Avec l'apparition de l'écosocialisme\*, c'est un autre aspect de l'idéologie du progrès, très présent dans la tradition marxiste, qui est mis en question : le développement illimité, grâce au socialisme, des forces productives.

Dans la Rome ancienne, ce terme désignait la classe inférieure du peuple, à la nombreuse progéniture (*prole*) ; le mot est d'usage courant au XIX<sup>e</sup> siècle pour désigner la masse des travailleurs salariés. Pour Marx, le prolétariat est la classe\* de ceux qui vivent uniquement de la vente de leur force de travail (voir Plus-value) pour un salaire\*, et qui sont donc soumis à l'exploitation par le capital. L'opposition entre bourgeoisie\* et prolétariat est, selon le *Manifeste du parti communiste* (1848), la principale manifestation de la lutte\* de classes à l'époque moderne, c'est-à-dire dans la société bourgeoise. « Ouvriers », « travailleurs » et « prolétaires » sont des termes équivalents, sinon identiques, et l'on trouve, chez Marx ou Engels tantôt l'un, tantôt l'autre de ces concepts. Selon le *Manifeste*, avec le développement de l'industrie, le prolétariat est concentré en masses considérables, sa force et sa conscience de classe grandissent ; les luttes locales deviennent nationales et le prolétariat s'organise en parti politique.

Marx et Engels attribuent au prolétariat la mission historique de renverser le capitalisme par une révolution\* sociale, et de le remplacer par une société sans classes ; la lutte des classes du prolétariat prend la forme d'une guerre civile plus ou moins larvée « jusqu'au point où elle éclate en une révolution ouverte et où le prolétariat fonde sa domination en renversant par la violence la bourgeoisie ».

La question des groupes sociaux occupant une position intermédiaire a toujours été controversée dans le marxisme, qu'on veuille les rattacher aux classes capitalistes ou prolétaires, ou en faire une ou des classes particulières. Selon certains marxistes – comme Nicos Poulantzas – seul le travailleur productif, c'est-à-dire celui qui produit de la plus-value pour un capitaliste, fait partie du prolétariat ; pour d'autres, comme Ernest Mandel, l'ensemble de ceux qui vendent leur force de travail pour un salaire appartiennent au prolétariat, incluant la masse des employés et des travailleurs intellectuels.

## REFLET

Il ne semble pas que l'idée de reflet ait joué un rôle décisif chez Marx lui-même, même s'il a défini l'idéologie\* comme un reflet inversé du monde réel (par analogie avec les effets d'une *camera obscura*) (*L'Idéologie allemande*, 1846) et s'il a affirmé que, pour lui, « l'idée n'est rien d'autre que le matériel transposé et traduit dans la tête de l'homme » (*Le Capital*).

C'est avec Engels et Lénine que la catégorie de reflet a été érigée en principe de la théorie de la connaissance. En faisant du rapport de la pensée et de l'être le problème fondamental de l'histoire de la philosophie\*, et en décrivant la lutte des traditions idéaliste et matérialiste\*, ils ont présenté la pensée comme le reflet de la matière (ou de l'être indépendant de la pensée). L'idée de reflet sert à la fois à souligner la dépendance de la pensée à l'égard de son conditionnement matériel et à décrire le mécanisme par lequel les processus réels se reproduisent dans la pensée.

La théorie du reflet a été critiquée pour ces pré-suppositions mécanistes par les auteurs soucieux de réévaluer les médiations du sujet et de l'objet, et le rôle de la *praxis* (voir Pratique) révolutionnaire (Georg Lukács, Antonio Gramsci). On lui a également reproché de sous-estimer la puissance critique et l'autonomie de la pensée (Theodor W. Adorno, Louis Althusser).

## RÉIFICATION

Dans les *Fondements de la critique de l'économie politique* (1857-1858) et dans *Le Capital*, Marx s'est référé à différentes reprises à l'idée que le capitalisme tend à transformer le travail en une chose, ou à le faire apparaître comme une chose. C'est ce processus qui est rendu par le terme « réification » (*Verdinglichung/Versachlichung*).

C'est à Georg Lukács, dans *Histoire et conscience de classe* (1923), que l'on doit d'avoir transformé les remarques éparées de Marx en une véritable théorie de la réification. Alors que Marx avait surtout analysé les représentations faussées de la valeur comme un rapport entre choses (voir Fétichisme), Lukács a cherché à montrer comment le capitalisme produit un rapport réifié à soi, à autrui et au monde. Le terme de « réification » en est ainsi venu à enrichir la critique marxiste du capitalisme d'un grand nombre de thèmes anticapitalistes : atomisation de la société, nivellement par le marché, rapport instrumental à soi, à autrui et à la nature, soumission du monde aux normes de l'objectivité scientifique, etc.

Le concept de réification a eu une postérité considérable. Lucien Goldmann a tenté d'en faire la clef de la philosophie\* marxiste, Joseph Gabel a tenté de lui donner une portée psychopathologique, et Theodor W. Adorno en a fait l'un des opérateurs de sa phénoménologie de la vie endommagée et des expériences sociales négatives.

## RELIGION

On a l'habitude de résumer la conception marxiste de la religion par la formule « la religion est l'opium du peuple », qui apparaît dans l'article de Marx *Critique de la philosophie hégélienne du droit. Introduction* (1844). Cependant, cette expression ironique n'est pas propre à Marx, on la trouve avant lui chez plusieurs auteurs, dont ses amis Moses Hess et Henri Heine.

Ce n'est que plus tard – en particulier dans *L'Idéologie allemande* (1846) – que commence l'étude proprement marxiste de la religion comme *réalité historique*. L'élément central de cette nouvelle méthode d'analyse des faits religieux est de les considérer – conjointement au droit, à la morale, à la métaphysique, aux idées politiques, etc. – comme une des

multiples formes de l'idéologie\*. Comme toute idéologie, la religion est un produit historique, mais peut aussi avoir une influence sur les transformations sociales ; on trouve ainsi dans le *Capital* et les *Fondements de la critique de l'économie politique* (1857-1858) des notations intéressantes sur le rôle du protestantisme dans l'origine du capitalisme (voir Histoire).

Comme Marx athée convaincu, Engels s'intéresse néanmoins à l'étude des mouvements religieux à dimension protestataire, du point de vue de la lutte\* des classes. Son écrit le plus important sur ce terrain est *La guerre des paysans* (1850), consacré au soulèvement paysan en Allemagne au début du XVI<sup>e</sup> siècle et à son théologien révolutionnaire, Thomas Münzer, qu'il considère comme un précurseur du communisme\*.

Les travaux d'Engels seront prolongés par Karl Kautsky, dans un sens plutôt réductionniste (socio-économique), et par Ernst Bloch, qui insiste au contraire sur l'autonomie relative des croyances religieuses et leur potentiel utopique. Cependant, tandis que Bloch dénonce Calvin comme le fondateur du « capitalisme comme religion » ou l'« Église de Mammon », Antonio Gramsci manifesterà une grande admiration pour la Réforme protestante, la prenant comme paradigme pour la réforme morale et intellectuelle socialiste de l'avenir.

## RENTE FONCIÈRE

Telle qu'énoncée au début du livre III du *Capital*, la théorie de la concurrence\* de Marx suppose la gravitation des prix de marché autour des prix de production, c'est-à-dire des prix assurant des taux de profit\* égaux entre branches. Cette analyse fait abstraction de l'existence de ressources naturelles appropriables par des propriétaires,

comme la terre. Marx comble cette lacune à la fin du livre III, dans sa théorie de la rente foncière.

Le cadre le plus simple où ce mécanisme peut être appréhendé est appelé « rente différentielle type I ». On va supposer l'existence de deux terres de fertilité distinctes. Les surfaces sont les mêmes et les fermiers capitalistes réalisent les mêmes investissements en capital\*, disons 100 (d'une unité monétaire). La terre A va produire une récolte de blé de 100 (d'une unité de quantité) vendables au prix unitaire du blé supposé donné de 1,2, soit 120. La terre B est plus fertile. Sa récolte vaut 140. On comprend que le taux de profit du fermier de A est de 20 % et celui du fermier de B, de 40 %. Si le taux de profit général (uniforme entre branches) dans l'économie est de 20 %, le fermier de A est satisfait. Le fermier de B serait un homme comblé, s'il était le propriétaire de sa terre. Mais on considère ici le cas général où il ne l'est pas. Le propriétaire est ainsi en mesure d'exiger un loyer, la rente. Il peut demander 20 au fermier de B, car jusqu'à ce montant, celui-ci n'est pas poussé à investir son capital ailleurs (dans l'agriculture ou dans une autre branche s'il le peut). La rente différentielle provient ainsi des écarts de rentabilité résultant des différences de fertilité. Le propriétaire « corrige » à son avantage l'inégalité potentielle des rentabilités résultant des différences de fertilité.

La rente différentielle type II renvoie des investissements plus ou moins intensifs sur des terres qu'on peut supposer identiques. Par exemple, le fermier A investit initialement 100 comme précédemment, ce qui lui procure une récolte de 100 et lui rapporte un profit de 20, si le prix est de 1,20. Mais la demande de blé croît, et avec elle, le prix du blé. Les terres disponibles, compte tenu de leur fertilité, n'y suffisent plus. Le fermier A investit donc le double, soit 200, sur sa terre, par exemple en l'engraissant. Mais le 100 additionnel de capital n'augmente sa production que de 60 %. En supposant que le taux de profit uniforme dans les autres branches de l'économie est toujours de 20 %, ce fermier n'aura intérêt à faire cet investissement supplémentaire de 100, que

si le prix est monté à 2. À ce prix, n'investissant que 100, il vendrait à 200, donc gagnerait 100. Investissant 200, il vend sa production accrue de 60 % soit une vente de 320 ( $160 \times 2$ ) et un profit total de 120. Son profit attribuable au nouvel investissement de 100 est donc de 20 ( $120 - 100$ ), c'est-à-dire le taux de profit jugé normal. Mais le propriétaire de la terre est, encore une fois, susceptible de jouer son rôle de « niveleur » des taux de profit, exigeant une rente de 80, qui laisse au capitaliste un profit de 40, le montant dont tout capitaliste ayant investi 200 doit s'estimer satisfait. La hausse du prix du blé a profité au propriétaire terrien.

La rente différentielle est la combinaison des types I et II. Globalement, on peut affirmer que, dans une économie où l'uniformisation des taux de profit des capitalistes serait impossible du fait de l'existence de ressources non renouvelables et appropriables par des propriétaires, dont la jouissance permet des taux de profit supérieurs, cette uniformisation est réalisée par le transfert des excédents aux propriétaires de ces ressources.

Marx évoque le fait d'une *rente absolue*, signifiant que le propriétaire ne donnera pas sa terre en location, s'il ne peut exiger aucune rente.

## REPRODUCTION

Marx utilise le terme « reproduction » dans divers sens. On fait ici référence au concept de reproduction lié à l'accumulation\* du capital. L'accumulation décrit le mécanisme par lequel une partie de la plus-value\* est consacrée à l'augmentation du capital avancé. Si une telle augmentation survient, Marx fait référence à une « reproduction élargie » du capital. Le cas, qui n'a pas de raison particulière de prévaloir, dans lequel cette accumulation est nulle, s'appelle « reproduction simple ». C'est une hypothèse simplificatrice im-

portante, conduisant à faire abstraction de l'accumulation. Nombre de problèmes peuvent être abordés dans ce cadre.

L'étude de la reproduction du capital au livre II est l'occasion de l'introduction des « schémas de reproduction ». Dans le cadre le plus simple, Marx considère une économie à deux secteurs, et se place en reproduction simple. Le premier secteur, I, produit les intrants, les biens nécessaires à la production ; le second, II, les biens de consommation achetés par les travailleurs et les capitalistes. Les marchandises\* sont supposées s'échanger à des prix proportionnels à leurs valeurs, bien que cette hypothèse n'ait aucune conséquence. Tous les revenus, valeur de la force de travail et plus-value, sont dépensés (il n'y a ni thésaurisation, ni placement, ni crédit). Le capital constant est noté  $c$ , le capital variable,  $v$ , et la plus-value,  $pl$  (ou survaleur  $sv$ ). Par exemple, le capital constant utilisé dans le secteur I s'écrit  $Ic$ . La valeur de la production de chaque secteur est donc, respectivement :  $Ic + Iv + Ipl$  et  $IIc + IIv + IIpl$ .

L'attention de Marx se porte sur des relations telles que celles que décrivent les comptabilités nationales, notamment la définition de la production totale d'une économie. De l'hypothèse que toutes les productions sont vendues, il résulte certaines relations. Le secteur I produit les intrants qu'il s'achète à lui-même. Il doit donc trouver un débouché pour une masse d'intrants dont la valeur est  $Iv + Ipl$ . Le seul client est le secteur II. On obtient donc la fameuse relation nécessaire à l'équilibre :

$$Ic = IIv + IIpl.$$

On voit que cette égalité garantit non seulement les débouchés du secteur I, mais aussi ceux du secteur II, car, si elle cette relation prévaut, la production totale de ce secteur est égale à  $Iv + Ipl + IIv + IIpl$ , soit le revenu total, par hypothèse, égal à la consommation. Marx décrit ici, en fait, une définition de la production qui n'est autre que celle du « produit » (comme dans « produit national ») égale au revenu total (la « valeur ajoutée »). Dans cette analyse, il

s'emporte injustement contre Adam Smith, mais Marx est probablement le premier à avoir écrit ces relations rigoureusement.

Une forme plus élaborée des schémas distingue trois secteurs en séparant la production des biens de consommation des travailleurs de celle des biens dits « de luxe » consommés par les capitalistes. Enfin, Marx introduit l'hypothèse de la reproduction élargie. Il ne parvient pas à mener à bien son analyse, très ambitieuse, se dirigeant vers l'élaboration d'un cadre de comptabilité nationale. Il tente, notamment, de suivre le cours de l'argent\*, c'est-à-dire les itinéraires empruntés par l'argent dépensé par les différents agents.

## RÉVOLUTION

Ce terme, qui désignait traditionnellement les mouvements des astres autour de leur axe, définit, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, les bouleversements radicaux de l'ordre social et politique et/ou le renversement des groupes dominants dans une société. C'est dans ce sens moderne habituel que Marx et Engels l'utilisent, en l'associant cependant avec la lutte\* des classes. Ils vont ainsi parler de *révolution paysanne* à propos de la « guerre des paysans » du XVI<sup>e</sup> siècle en Allemagne, *révolution bourgeoise* à propos des grandes révolutions en Angleterre au XVII<sup>e</sup> et en France au XVIII<sup>e</sup>. Vient, enfin, le concept de *révolution prolétarienne\** – ou *révolution ouvrière* – désignant la Commune de Paris (1871) et les futurs bouleversements socialistes (voir Communisme). On trouve aussi, notamment dans les écrits de jeunesse, le terme *révolution communiste\**; dans le *Manifeste du parti communiste* (1848), celle-ci est définie comme « la rupture la plus radicale avec les rapports de propriété traditionnels ». La révolution prolétarienne ou communiste ne peut pas être, aux yeux de Marx et Engels, le fait d'une avant-garde ou élite révolutionnaire, mais un processus d'auto-émancipa-

tion\* révolutionnaire des travailleurs eux-mêmes. C'est au nom d'une conception révolutionnaire de la lutte des classes que Marx et Engels vont critiquer, au cours des années 1870, ce qu'ils appellent l'« opportunisme » ou le « crétinisme parlementaire » de certains dirigeants sociaux-démocrates allemands (parmi lesquels Eduard Bernstein).

Dans sa célèbre brochure contre Bernstein, *Réforme ou Révolution* (1899), Rosa Luxemburg affirme que les marxistes ne s'opposent pas aux réformes, bien au contraire : simplement, ils pensent qu'aucune accumulation graduelle de réformes ne pourra venir à bout du capitalisme ; il faudra pour cela « le coup de marteau de la révolution ». La division entre « révolutionnaires » et « réformistes » traverse toute l'histoire du mouvement ouvrier du XX<sup>e</sup> siècle.

## ROBINSONNADE

Dans l'Introduction des *Fondements de la critique de l'économie politique* (1857-1858), Marx tourne en ridicule la démarche des économistes qui entreprennent de déduire les lois économiques à partir du comportement d'individus isolés dans une sorte d'état de nature (ou d'île de Robinson), et il oppose cette démarche à la fonction critique\* que peut jouer l'idée d'état de nature\* chez un auteur comme Rousseau : « Le chasseur et le pêcheur isolés, ces exemplaires uniques dont partent Smith et Ricardo, font partie des fictions pauvrement imaginées du XVIII<sup>e</sup> siècle, de ces robinsonnades qui, n'en déplaise à de tels historiens de la civilisation, n'expriment nullement une simple réaction contre des excès de raffinement et un retour à ce qu'on se figure bien à tort comme l'état de nature ».

Le terme « robinsonnade » exprime une double critique qui l'a rendu célèbre. D'une part, il dénonce la théorie de l'action sur laquelle est fondée l'économie politique classique : les individus\* ne sont pas des acteurs rationnels iso-

lés les uns des autres, mais des êtres toujours pris dans des relations sociales et conditionnés par des rapports sociaux. D'autre part, il vise à démystifier un type de raisonnement idéologique conduisant à faire apparaître les lois du capitalisme comme éternelles car conformes à la nature. Dans *Misère de la philosophie* (1847), Marx avait écrit à ce propos : « Les économistes ont une singulière manière de procéder. Il n'y a pour eux que deux sortes d'institutions, celles de l'art et celles de la nature. Les institutions de la féodalité sont des institutions artificielles, celles de la bourgeoisie sont des institutions naturelles [...]. Ainsi il y a eu de l'histoire\*, mais il n'y en a plus. »

## SALAIRE

Le salaire est le prix d'une marchandise\* particulière, la force de travail. Comme pour toute autre marchandise, l'acheteur achète la force de travail pour en faire usage, en l'occurrence, faire travailler le travailleur salarié. Il peut s'agir d'un usage individuel comme dans le cas d'un employé domestique, ou d'un usage collectif comme dans les administrations. La condition salariale déborde donc le salariat proprement capitaliste (d'entreprise) qui en représente pourtant la grande masse dans les sociétés capitalistes. Le salariat d'entreprise est aussi plus étendu que l'emploi des travailleurs productifs (du fait de l'existence de salariés improductifs, voir Travail). Le ressort de la condition salariale capitaliste est que le travailleur est privé de l'accès aux moyens de production que possèdent les capitalistes.

Marx n'a jamais été très clair concernant sa vision du profil historique du pouvoir d'achat du salaire. Dans sa jeunesse, il a adhéré à la thèse, désignée par l'expression « loi d'airain des salaires », qui prêtait à la dynamique historique du capitalisme la capacité de ramener le pouvoir d'achat des travailleurs à une sorte de minimum compatible avec la pro-

duction ou reproduction de la force de travail. Dans *Le Capital*, Marx fait mention d'un caractère historique, relatif, de ces besoins. Comme dans l'analyse qu'il fait de la détermination historique de la journée de travail (voir Plus-value), on peut supposer que Marx prêtait au rapport de force entre capitalistes et prolétaires un impact potentiel considérable sur le niveau historique du salaire. Dans son étude de la *loi de l'accumulation\* capitaliste*, il souligne, cependant, l'importance de l'instrument que le changement technique met entre les mains des capitalistes pour contrer cette tendance à la hausse du pouvoir d'achat du salaire.

## SCIENCE

Chez Marx, la science est louée d'une part pour sa supériorité sur la philosophie\* et pour ses effets critiques\* et démystificateurs. Les sciences, en procédant à la reconstruction rationnelle de l'empirie, ont pour fonction de saisir la nature des choses : « Toute science serait superflue si l'apparence et l'essence des choses se confondaient » (*Le Capital*). La démarche scientifique du *Capital* a pour fonction de dissoudre les illusions fétichistes\* et les obstacles idéologiques\* qui imprègnent l'économie\* classique, et qui entravent également les luttes révolutionnaires.

Même si la préface du *Capital* donne la physique, la chimie et la biologie en exemples, et même s'il fut enthousiasmé par les découvertes de Darwin, Marx s'est opposé à toutes de réductionnisme scientifique, qu'il s'agisse des entreprises de mathématisation de l'économie (lettre du 6 mars 1880) ou des tentatives visant à donner une application universelle de la théorie darwinienne (lettre du 27 juin 1870).

Marx a également proposé des remarques relatives à l'histoire des sciences. Dans les *Fondements de la critique de*

*l'économie politique* (1857-1858), il a en effet expliqué comment le développement des sciences de la nature s'explique par leur mise au service du capitalisme, et pourquoi la révolution\* communiste\* devrait s'accompagner d'une réappropriation (voir Appropriation) de ces formes d'intelligence collective aliénées.

La question de la nature des sciences fut l'objet de deux grands conflits dans le marxisme. Fallait-il interpréter les sciences modernes comme un progrès\* de la rationalité ou comme des formes d'intelligence réifiées (Georg Lukács)? Fallait-il défendre l'universalité de la science ou au contraire défendre une science prolétarienne\* (Lyssenkisme)? Dans ces deux interrogations, la valeur épistémologique et la fonction politique de la science sont en jeu.

## SOCIALISATION

Dans le *Manifeste du parti communiste* (1848), et plus généralement dans son œuvre, Marx impute le caractère historiquement limité du mode\* de production capitaliste (la nécessité de son dépassement) à ses contradictions\*, effet combiné des crises\* et des luttes\*. Il existe, cependant, un autre type de développements où le capitalisme apparaît comme une phase de *préparation* à la société qui va lui succéder. Le capitalisme accroît la taille des unités de production (voir Concentration), promeut le progrès technique, diffuse l'instruction dans la grande masse de la population, met en place des processus de coordination à travers l'expansion des marchés aux plans national et international, etc. La production ne peut plus être interprétée comme le résultat de la juxtaposition des activités de petits producteurs indépendants, mais comme un grand réseau. Elle revêt graduellement des caractères collectifs, « sociaux », au sens où Marx utilise cette épithète, c'est-à-dire « de la société ». Ainsi voit-on apparaître, de manière récurrente, sous sa

plume, le terme qu'il utilise pour désigner cette propriété : « socialisation ». Le mode de production capitaliste est le vecteur d'une telle socialisation de la production.

## STALINISME

Du nom de Joseph Staline (1879-1953), dirigeant suprême de l'Union soviétique, depuis la fin des années 1920 jusqu'à sa mort. Staline se voulait un interprète fidèle du léninisme\*, mais ses idées et ses pratiques constituent une réalité historique nouvelle. Parmi les plus importantes : 1 / la théorie du socialisme dans un seul pays : soumission, *de facto*, du mouvement communiste\* international à l'objectif de construction du socialisme dans un seul pays, l'URSS ; 2 / la conception de la révolution par étapes dans les pays coloniaux ou semi-coloniaux, à commencer par la Chine – les conditions économiques et sociales ne permettant pas une révolution socialiste dans ces pays, ils doivent passer d'abord par une révolution nationale-démocratique, impulsée par une alliance entre le prolétariat\*, la paysannerie\* et la bourgeoisie\* nationale ; 3 / une conception autoritaire et monolithique du pouvoir, conduisant à des « purges » sanglantes, qui ont conduit à l'extermination de millions d'opposants réels ou imaginaires, parmi lesquels la grande majorité des dirigeants bolcheviques de 1917.

Les partisans de Staline se désignaient comme communistes ou léninistes, et cette terminologie fut aussi adoptée par les anticommunistes. Sauf exception – par exemple, quand Maurice Thorez se proclamait « le premier stalinien de France » – le terme « stalinisme » était surtout utilisé par les adversaires de gauche de Staline, à commencer par Trotsky et ses partisans (voir Trotskisme). Pour ceux-ci le stalinisme – terme incluant le mouvement communiste fidèle à Staline – était le produit d'une dégénérescence de l'État soviétique, et Staline était le représentant brutal d'une

caste de bureaucrates qui avait monopolisé le pouvoir politique aux dépens des travailleurs. Trotsky définissait l'URSS stalinienne comme un « État ouvrier bureaucratiquement dégénéré », tandis que certains de ses disciples dissidents allaient parler de « collectivisme bureaucratique » (Max Schachtmann), ou de « capitalisme d'État » (Tony Cliff, le groupe « Socialisme ou Barbarie\* »), un terme largement utilisé par les marxistes.

#### SUBORDINATION DU TRAVAIL AU CAPITAL

Dans des manuscrits rédigés au début des années 1860, Marx fait jouer un rôle important à la distinction entre les subordinations « formelle » et « réelle » du travail au capital. Il oppose la subordination (soumission) formelle de l'esclave à son maître, fondée sur l'autorité et la violence directe, à la subordination réelle du travailleur au capitaliste (qui s'ajoute à la subordination formelle). Dans le mode de production capitaliste, le rapport de domination est inscrit dans les conditions « réelles » de la production, comme dans la manufacture et la grande industrie (voir Coopération).

#### SURDÉTERMINATION

Alors que Marx avait souligné que la vie consciente est déterminée par la vie matérielle, Engels a précisé que ce n'est qu'« en dernière instance »\* que le moment déterminant dans l'histoire est « la production et la reproduction de la vie réelle ». Dans le marxisme, la discussion sur les modalités de la détermination économique se sont également appuyés sur la remarque suivante du *Capital* : « Ni [le Moyen Âge] ne pouvait vivre du catholicisme, ni [Athènes] de la politique. Les conditions économiques d'alors expliquent au

contraire pourquoi là le catholicisme et ici la politique jouaient le rôle principal. » Cette différence entre moment déterminant et moment dominant se retrouve chez Antonio Gramsci qui distingue, dans le premier des *Cahiers de Prison* (1926-1937), entre ce qui est « fondamental » et ce qui est « prépondérant ».

Louis Althusser s'est efforcé de développer cette conception des rapports de détermination réciproque avec dominance et il a introduit les concepts de « surdétermination » et de « contradiction surdéterminée » : « Jamais la dialectique économique ne joue à l'état pur [...]. Ni au premier, ni au dernier instant, l'heure solitaire de la "dernière instance" ne sonne jamais. » La contradiction de la base économique de la société est « déterminante mais aussi déterminée dans un seul mouvement, surdéterminée dans son principe » (*Pour Marx*, 1965).

#### TENDANCE

*Le Capital* contient une analyse très sophistiquée d'un ensemble de grandes « tendances » de la production capitaliste. Les variables considérées décrivent les changements de la technique et de la répartition : la productivité du travail, la composition\* du capital, le taux de la plus-value\* et le taux de profit\*. À cela, il faut ajouter le salaire\* réel ou pouvoir d'achat du salaire, bien que Marx tende à traiter de manière implicite cette variable, pourtant inévitable. La principale de ces tendances est la baisse du taux de profit.

Ces tendances sont considérées sur des périodes de plusieurs années ou décennies, sans que de telles précisions de durées soient apportées. Marx a clairement en tête la succession de plusieurs cycles industriels décennaux (voir Crise). On peut parler de « long terme » ou de « terme historique ».

La notion de tendance a, en fait, deux sens. Elle renvoie à de tels mouvements longs (des lignes de tendance faisant

abstraction de fluctuations plus courtes), mais aussi au fait que les variables sont poussées dans certaines directions alors que leurs mouvements effectifs sont également déterminés par des influences contraires, des « contre-tendances » réduisant partiellement la tendance, voire l'annulant.

De manière très synthétique, on peut résumer l'analyse de Marx de la tendance à la baisse du taux de profit, de la manière suivante. Côté technique, la hausse de la productivité du travail et la hausse de la composition technique du capital sont deux grandes tendances historiques assez simples à observer. Elles sont liées, puisque la productivité du travail s'accroît par la mécanisation, l'aspect principal de la hausse de la composition technique du capital. Côté répartition, l'hypothèse d'un pouvoir d'achat constant du salaire impliquerait une hausse du taux de la plus-value\* (plus-value relative) du fait de l'effet du progrès de la productivité du travail (dans la mesure où il affecte la production des consommations des travailleurs). Une hypothèse alternative est la constance du taux de la plus-value, ce qui suppose un certain « partage » des gains de productivité entre capitalistes et travailleurs. Mais, *a priori*, tous les autres cas peuvent être considérés.

Partant de la formule du taux de profit, et divisant le numérateur et le dénominateur par le capital variable,  $v$ , on obtient :

$$r = pl/v/(c/v + 1).$$

On voit que la hausse du taux de la plus-value,  $pl/v$ , entraîne le taux de profit à la hausse, alors que la hausse de la composition du capital,  $c/v$ , le pousse à la baisse. La variation du taux de profit va donc dépendre des dynamiques comparatives de ces deux variables, sachant que le mouvement de la seconde conditionne en partie celle de la première (il est difficile de faire hausser le taux de la plus-value sans accroître la composition du capital).

On saisit la relation de ces mécanismes avec la loi de l'accumulation\* capitaliste. La hausse de la composition du ca-

pital tend à recréer l'armée industrielle de réserve, donc à peser sur le salaire, donc à traduire les gains de productivité en hausse du taux de la plus-value. Mais cette hausse de la composition du capital pèse sur le taux de profit, ce qui montre, rétrospectivement (au livre III par rapport au livre II), que le mécanisme de la loi de l'accumulation capitaliste joue bien en faveur des capitalistes dans la mesure où il recrée l'armée industrielle de réserve, mais n'est pas une voie royale vers la rentabilité. Le résultat dépendra, en fait, d'un ensemble de circonstances. Marx conclut à la tendance du mode de production capitaliste à entrer dans des phases où la baisse du taux de profit se manifeste en tant que telle, avec des conséquences graves en termes d'accumulation et de crises\*. C'est une analyse d'une grande pertinence historique.

Marx consacre d'importants développements à des contre-tendances à cette loi. La principale fait partie du mécanisme fondamental lui-même, c'est la tendance à la hausse du taux de la plus-value. Mais il introduit d'autres processus, par exemple la généralisation des sociétés par actions. Ce n'est pas, dans ce cas, que la loi serait, à proprement parler, « contrée », mais qu'apparaissent des cadres institutionnels où les entreprises s'accommodent mieux de taux de profit plus faibles.

## TOTALITÉ

Dans l'introduction des *Fondements de la critique de l'économie politique* (1857-1858), Marx a souligné la nécessité de considérer la consommation, la production, la distribution et les échanges comme les différents éléments d'une même totalité : « Il y a action réciproque entre les différents facteurs, c'est le cas de tout ensemble organique. » Il définit également la méthode correcte comme celle qui consiste à reproduire par la pensée le concret comme « une totalité

riche en déterminations et en relations » (voir Concret de pensée). Dans *Le Capital*, Marx mettra en œuvre cette consigne méthodologique, en se proposant d'étudier le « procès d'ensemble de la production capitaliste » et en définissant le procès comme « un développement considéré dans l'ensemble de ses conditions réelles ».

L'idée selon laquelle le marxisme doit toujours considérer les formations sociales (voir Mode de production) comme des totalités a été défendue dans les interprétations dialectiques\* de Marx (par exemple par Georg Lukács). Elle semble reprendre la thèse hégélienne selon laquelle « le vrai est le tout ». Et c'est également pour sa proximité avec Hegel qu'elle a été critiquée. Contre le marxisme classique, Theodor W. Adorno a souligné que dans les formations sociales marquées par la domination et la réification\*, contrairement à ce qu'affirme Hegel, « le tout est non-vrai ». Quant à Louis Althusser, il a opposé au modèle hégélien de la « totalité expressive » (et plus généralement, à l'analogie avec la « totalité organique »), l'idée d'une totalité articulée à dominante (voir Surdétermination).

#### TRANSFORMATION DES VALEURS EN PRIX DE PRODUCTION

La théorie de la concurrence\* entre capitaux engagés dans différentes branches conduit Marx à substituer à la loi des échanges du livre I, selon laquelle les prix des marchandises\* tendent à graviter autour de prix proportionnels à leurs valeurs, une loi de l'échange des marchandises capitalistes, selon laquelle les prix tendent à graviter autour de *prix de production*, c'est-à-dire des prix rapportant à la moyenne des entreprises de chaque branche un même taux de profit\* dans toutes les branches.

Le fait que les marchandises capitalistes ne s'échangent pas proportionnellement à leurs valeurs a constitué un choc pour les économistes marxistes depuis la publication des di-

vers livres du *Capital*. Cet « attachement » à des prix proportionnels aux valeurs provient du fait que la théorie de la plus-value\* est exposée par Marx au livre I, en supposant que les marchandises s'échangent proportionnellement à leurs valeurs. Marx insiste, au livre I, sur cette hypothèse, soutenant que la loi des échanges n'est pas violée par les capitalistes (la plus-value provient du fait qu'une marchandise, elle-même achetée à sa valeur, la force de travail, produit de la valeur).

Marx est ainsi très attaché, au livre III, à montrer que les prix de production sont des formes\* de la valeur et que les profits, uniformisés par la concurrence, demeurent des formes de la plus-value. L'image qu'il a à l'esprit est que les nouveaux prix « redistribuent » les heures de travail créatrices de valeur, au sens où on ramasse des cartes pour les distribuer ensuite différemment entre divers joueurs (ici, des branches). Il y voit une forme de « déduction » des prix de production à partir des valeurs, ce qu'il appelle une « transformation ». Cette déduction est une dérivation logique. Marx écrit que des prix de production non déduits de la sorte des valeurs seraient une « représentation sans concept ».

Pourtant, Marx introduit les prix de production également sous la forme d'une dérivation quantitative, au sens où il *calcule* les prix de production à partir des valeurs des diverses marchandises. Prenons une économie à deux branches, où 100 et 200 de capital sont respectivement investis (dans une unité monétaire quelconque). Dans la première branche, le 100 de capital se décompose en 80 de capital constant et 20 de capital variable, et un taux de plus-value de 100 % produit 20 de plus-value. Dans la seconde branche, les 200 de capital se décomposent en 130 de capital constant et 70 de capital variable, et le même taux de plus-value (ce qui signifie « à travail égal, salaire égal ») produit 70 de plus-value. Pour des prix proportionnels aux valeurs, les taux de profit sont respectivement de 20 % et 35 %. Marx détermine les prix de production en ramassant les

cartes de la plus-value, soit un total de 90, et en les redistribuant proportionnellement aux capitaux, soit 30 et 60. Le taux de profit uniforme est de 30 % et les prix de production de l'ensemble des marchandises dans chaque branche sont 130 et 260.

Sur la base d'un tel calcul, la plus-value totale est, par construction, égale au profit total. Marx proclame que le total des valeurs est aussi égal au total des prix de production, soit 390 dans l'exemple ci-dessus. Le problème est que ce calcul n'estime pas correctement les prix des éléments du capital, qui doivent être achetés, eux aussi, à des prix proportionnels aux prix de production. Une énorme littérature est consacrée au fait que, une fois réalisée cette correction, l'égalité entre la somme des valeurs et des prix de production n'est pas vérifiée, sauf exception fortuite sans intérêt.

La solution de ce problème ne se trouve pas dans une propriété particulière du formalisme, car tous les systèmes de prix, pas seulement les prix de production, notamment des prix incluant l'existence de rentes\* foncières, doivent permettre d'interpréter les prix comme des formes de la valeur, et les profits (et rentes) comme des formes de la plus-value. Est en jeu une redéfinition des principes théoriques fondamentaux, dont l'interprétation reste controversée.

## TRAVAIL

Dans sa théorie de la valeur (voir Marchandise, Procès de travail), Marx définit cette dernière comme le temps de travail nécessaire à la production d'une marchandise. Seule une catégorie particulière de travail est, pourtant, créatrice de valeur. À ce titre, Marx l'appelle « travail productif ». Il s'agit d'un travail de production, dans un sens assez strict, de marchandises, soit des biens destinés aux marchés (ou de prestation de services également vendus). La production d'un objet ou service par un individu pour son propre usage ou celui de sa

famille n'est pas un travail productif, quelle que soit son utilité. Il en va ainsi du travail domestique. Un tel travail peut contribuer à diminuer la valeur de la force de travail (son prix, le salaire\*), donc à augmenter le taux de la plus-value\*, mais il n'en est pas, pour autant, créateur de valeur car son utilité n'est pas destinée à être reconnue sur le marché.

La valeur des marchandises ne procède pas des conditions de production particulières, mais de normes sociales sanctionnées par le marché. Dans la définition de ces normes, ne sont pas prises en compte les qualités particulières d'un travail concret, le labourage ou la fonte d'un objet métallique, puisque ces normes ont pour objet de définir des équivalences entre ces travaux divers. Marx parle de travaux « abstraits ». Ce sont, par ailleurs, des travaux « socialement nécessaires », ce qui signifie que, même à l'intérieur d'un type de travail concret bien déterminé, la plus ou moins grande habileté des travailleurs ou les performances technico-organisationnelles des diverses entreprises ne sont pas prises en compte, seules les conditions moyennes. Ces conditions moyennes déterminent les valeurs. Si un travailleur travaille plus efficacement que la moyenne, il crée davantage de valeur (ou inversement). Les habiletés requises (il est plus difficile d'être horloger que maçon) ou pénibilités relatives propres à des travaux concrets distincts peuvent aboutir à la création de quantités de valeurs également distinctes pour le même temps de travail. Marx se réfère à ces travaux comme « complexes » ou « simples ». Le travail complexe crée davantage de valeur.

Derrière la définition sociale de ces normes se profile toujours l'idée de leur reconnaissance dans des prix (des marchandises) ou des salaires (pour la marchandise force de travail), commandant des mobilités, au sens où un travail non reconnu sur le marché pour sa capacité à créer de la valeur tendra à être délaissé au profit d'un autre, par le double jeu des pratiques des capitalistes s'orientant vers d'autres productions et des salariés se dirigeant vers d'autres emplois.

Dans les entreprises, donc abstraction faite du travail domestique, il existe des travaux que Marx qualifie explicitement d'« improductifs », bien qu'ils appartiennent aux pratiques fondamentales de la production capitaliste. Ils entretiennent un rapport avec ce qu'on appellerait dans le langage actuel la « gestion », quoique dans un sens très large. Marx les présente souvent comme des tâches incombant au capitaliste, bien qu'elles puissent être déléguées à des catégories de capitalistes particuliers ou des salariés, sans que cela modifie leur caractère improductif. Il s'agit d'ensembles de *frais*. Ce que Marx appelle les « frais de circulation » en définit une première catégorie. On y trouve toutes les tâches commerciales, ayant trait aux changements de formes de la valeur (voir *Capital* ; *Circulation* ; *Formes*), mais aussi des travaux de comptabilité. Il existe également des *frais de production* requis, en particulier, par la nécessité de la surveillance. Marx fait une place à des travaux de « coordination », comme celles d'un chef d'orchestre, parmi les travaux productifs, étant conscient que le capitaliste peut en être l'agent. Il insiste sur le fait que l'emploi d'un travailleur salarié pour exécuter ces travaux n'en modifie pas le caractère productif ou improductif.

## TROTSKISME

Du nom de Léon Davidovitch Bronstein, dit Trotsky, révolutionnaire marxiste russe, fondateur de l'Armée rouge, exilé de l'URSS en 1929 et assassiné au Mexique en 1940 par un agent soviétique. Organisateur, à partir de 1924 de l'opposition communiste de gauche contre le stalinisme\*, d'abord en URSS et ensuite au sein du mouvement ouvrier mondial, Trotsky et ses partisans vont fonder la IV<sup>e</sup> Internationale en 1938.

Les principales contributions théoriques de Trotsky au marxisme sont : 1 / la théorie de la révolution permanente,

c'est-à-dire la « transcroissance » de la révolution démocratique en révolution socialiste, sous la direction du prolétariat\* soutenu par la paysannerie\* ; formulée d'abord en vue de la future révolution russe (1906), elle sera plus tard (1930) généralisée à l'ensemble des pays coloniaux et semi-coloniaux ; la révolution aurait lieu d'abord dans les pays de la périphérie, mais le socialisme ne peut pas être construit dans un seul pays ; 2 / l'analyse de l'URSS, après 1924, comme « État ouvrier bureaucratiquement dégénéré », où la dictature stalinienne doit être renversée par une révolution politique des travailleurs ; 3 / le programme de transition, contenant des revendications immédiates et concrètes, dont la dynamique mène à l'affrontement avec le système capitaliste lui-même (par exemple le contrôle ouvrier de la production).

Le mouvement trotskiste connaîtra une série de scissions, et restera, dans la plupart des pays, un courant minoritaire du mouvement ouvrier. On trouve parmi ses militants ou sympathisants une pléiade de brillants intellectuels et artistes, tel que l'écrivain Victor Serge, le poète surréaliste André Breton ou l'économiste Ernest Mandel. Ce dernier, principal dirigeant de la IV<sup>e</sup> Internationale à partir des années 1950, renouvelle considérablement le corpus théorique du trotskisme par ses analyses du capitalisme tardif, ainsi que par ses réflexions, inspirées de Rosa Luxemburg, sur la démocratie socialiste.

## UTOPIE

Le mot provient du livre de Thomas More, *Utopia* (1500) – du grec *u-topos*, « nulle part » – décrivant une île imaginaire, où les êtres humains vivent en une société harmonieuse. Dans le langage courant, l'utopie désigne tout projet imaginaire d'une société idéale.

Un des chapitres du *Manifeste du parti communiste* (1848) est dédié aux « socialistes et communistes critiques et uto-

piques » : Saint Simon, Robert Owen et Charles Fourier ; ce que Marx et Engels leur reprochent ce ne sont pas leurs « propositions positives sur la société future » – c'est-à-dire leurs utopies – qu'ils reprennent largement à leur compte, mais le fait qu'ils « n'aperçoivent, du côté du prolétariat\*, aucune auto-activité (*Selbstätigkeit*) historique, aucun mouvement politique qui lui soit propre ».

Friedrich Engels reviendra sur cette question, dans la brochure *Du socialisme utopique au socialisme scientifique* (1880) – en fait une version élargie de trois chapitres de son *Anti-Dühring* (1878). L'argument d'Engels est très différent de celui du *Manifeste*, il attribue l'essor des utopies au fait que le prolétariat était, à cette époque, « tout à fait incapable encore d'une action politique indépendante ». Tout en rendant un hommage vigoureux à la « largeur de vues géniale » et à la « grandeur » des trois principaux utopistes chez lesquels on trouve « presque toutes les idées non strictement économiques des socialistes postérieurs », il leur oppose le socialisme dont la nécessité est démontrée « scientifiquement » par Marx.

Le premier marxiste à revaloriser le concept d'utopie fut Ernst Bloch, d'abord dans son ouvrage de jeunesse, *Esprit de l'utopie* (1918) et plus tard dans son œuvre majeure, *Le principe Espérance* (1949-1954). Pour Bloch l'utopie communiste est présente dès les prophètes bibliques et jusqu'au socialisme moderne ; le marxisme n'est pas autre chose qu'une *utopie concrète*.

## GLOSSAIRE

Mot principal, <i>mots liés</i>	Page
<b>Abstraction</b> , Pensée abstraite, abstrait/concret, abstractions réelles	7
<b>Accumulation</b> , Loi de la population, loi de l'accumulation capitaliste, armée industrielle de réserve, paupérisation, accumulation primitive	8
<b>Aliénation</b> , Aliénation religieuse, pensée aliénée, aliénation politique, travail aliéné	10
<b>Anticapitalisme</b> , Barbarie, irrationalité	12
<b>Appropriation</b> , Réappropriation, expropriation des expropriateurs	13
<b>Argent, monnaie</b> , Équivalent général	14
<b>Auto-émancipation</b> , Révolution, démocratie, auto-éducation	15
<b>Autogestion</b> , Producteurs associés, contrôle ouvrier	16
<b>Barbarie</b> , Socialisme ou barbarie, barbarie moderne	17
<b>Base, structure, superstructure</b>	18
<b>Besoins</b> , Besoins essentiels, besoins historiques, satisfaction des besoins	19
<b>Bonapartisme</b> , Autonomisation de l'État, classes dominantes	20
<b>Bourgeoisie</b> , Propriétaire, capitaliste, fractions de classe	21
<b>Capital</b> , Valorisation et circulation, moyens de production	22
<b>Capital bancaire, capital financier</b>	24
<b>Capital fictif</b>	25
<b>Capital industriel et commercial</b> , Capital du commerce des marchandises et capital du commerce de l'argent, capital marchand	26
<b>Circulation du capital</b> , Capital marchandise, capital argent, et capital productif, le circuit du capital, capital fixe, capital circulant, la rotation du capital, frais de circulation	28
<b>Classes et revenu</b> , Ouvriers, capitalistes et propriétaires terriens	29
<b>Classes sociales</b> , Rapports sociaux de production, oppresseurs et opprimés	30

Commerce (entre les hommes), <i>Verkehr</i> , échanges entre les hommes, paradigme de la production	31
Communisme, socialisme et social-démocratie, Mouvement réel, à chacun selon ses besoins	32
Communisme primitif, Communautés libres, communisme inca	34
Composition du capital, Composition technique, composition-valeur, composition organique	35
Concentration et centralisation du capital	36
Concret de pensée, Concept, méthode d'abstraction	36
Concurrence et prix, Prix de production, de marché, gravitation, offre et demande, monopole	37
Conseils ouvriers	40
Contradiction	41
Contradictions du mode de production capitaliste	41
Coopération, manufacture et grande industrie	42
Crédit, Système de crédit	43
Crise, Cycle industriel, surproduction, suraccumulation	44
Critique, Critique, autocritique, marxisme critique	46
Dernière instance	47
Dialectique, Dialectique matérialiste, lois de la dialectique, matérialisme	48
Dictature du prolétariat, Transition, Commune de Paris	49
Droit	50
Économie classique, Économie vulgaire, critique de l'économie politique	51
Écosocialisme, Communisme solaire, valeur d'usage	53
Émancipation, Émancipation politique, émancipation sociale	53
État, Corps parasite, appareil d'État bourgeois	54
Être générique	55
Fascisme, Dictature terroriste, grand capital, « populisme »	56
Fétichisme de la marchandise	57
Formes, Formes de la valeur, formes du capital	59
Gauche, Révolution française, gauchisme, gauche anticapitaliste	60
Guévarisme, Guérilla, révolution socialiste	61
Hégémonie, Société civile, institutions	62
Histoire	63
Humanisme, Humanisme réel, homme nouveau, antihumanisme	64
Idéologie	66
Impérialisme	67
Individu	68

Intérêt et capital de prêt, Capital porteur d'intérêt, profit d'entreprise, capitaliste actif, capitaliste d'argent	69
Internationalisme, Les Internationales, altermondialisme	70
Léninisme, Soviétisme, marxisme-léninisme	71
Liberté, Oppression, autolibération, royaume de la liberté	72
Lutte des classes, Théorie de l'histoire, ruine commune des classes	74
Maoïsme	75
Marchandise et valeur, Valeur d'usage, valeur d'échange, loi de la valeur, loi des échanges	76
Marxisme occidental, Pessimisme, analyse de la culture	77
Matérialisme, Matérialisme pratique, matérialisme historique, dialectique matérialiste, matérialisme dialectique	78
Méthode, Méthode de l'économie politique, méthode dialectique	80
Mode de production, Classes, forces productives, rapports de production, capitalisme, formation sociale	81
Monopoles, Capitalisme monopolistique, capital monopoliste d'État	83
Morale	83
Nation, Nations sans histoire, autonomie nationale, droit à l'autodétermination	84
Naturalisme	85
Nature	86
Parti, Parti d'avant-garde, léninisme	87
Paysannerie, Nations paysannes, communauté paysanne russe	88
Philosophie, Critique, réalisation de la philosophie, sortie de la philosophie	89
Plus-value ou survaleur, Exploitation, force de travail, capital constant et variable, taux de la plus-value, valorisation du capital, plus-value absolue et relative	90
Politique, État et politique, critique de la politique, fin de la politique	92
Pratique/ <i>Praxis</i>	93
Procès de travail, Procès de travail et de valorisation, travail comme métabolisme de l'homme et de la nature, critique du travail	94
Production	95
Profit, Taux de profit, profit d'entreprise	96
Progrès, Forces de production, téléologie	98
Prolétariat, Travailleurs salariés, mission historique, travailleurs intellectuels	99
Reflet	100

<b>Réification</b>	100
<b>Religion</b> , Opium du peuple	101
<b>Rente foncière</b>	102
<b>Reproduction</b> , Reproduction simple, reproduction élargie, schémas de reproduction	104
<b>Révolution</b> , Révolution bourgeoise, révolution ouvrière, révolution paysanne, réforme et révolution	106
<b>Robinsonnade</b>	107
<b>Salaire</b> , Salariat, loi d'airain des salaires	108
<b>Science</b>	109
<b>Socialisation</b>	110
<b>Stalinisme</b> , Socialisme dans un seul pays, État bureaucratique	111
<b>Subordination du travail au capital</b>	112
<b>Surdétermination</b>	112
<b>Tendance</b> , Tendance à la baisse du taux de profit, contretendances	113
<b>Totalité</b>	115
<b>Transformation des valeurs en prix de production</b>	116
<b>Travail</b> , Travail productif et improductif, travail concret et abstrait, travail simple et complexe	118
<b>Trotskisme</b> , IV <sup>e</sup> Internationale, Révolution permanente	120
<b>Utopie</b> , Socialisme utopique et scientifique, utopie concrète	121

Imprimé en France  
par JOUVE  
1, rue du Docteur Sauvé, 53100 Mayenne  
Août 2010 - N° 538298L



JOUVE est titulaire du label imprim'vert®